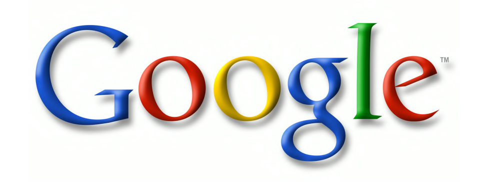
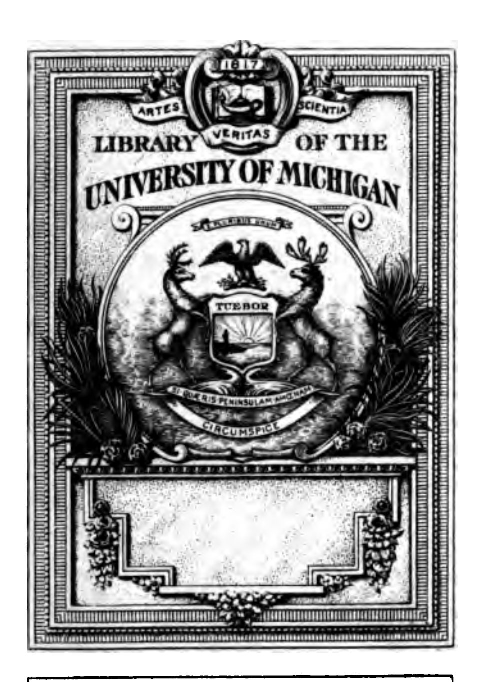




859,616


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LUIS DE CAMOENS

PAR

MIGUEL LEMOS

« Nous sommes les Portugais, peuple de l'Occident; nous cherchons les contrées Orientales. »
(*Les Lusiades*, chant 1er.)

« Oui, c'est à la patrie que je consacre ma lyre. On ne me verra point demander à la fortune le prix de mes travaux; j'ose l'attendre de la postérité : Honneur, dira-t-elle, à celui qui chanta le berceau de ses pères! Ecoute : le nom Portugais va retentir dans mes chants... » (*Loc. cit.*)

PARIS

AU SIÈGE CENTRAL DU POSITIVISME

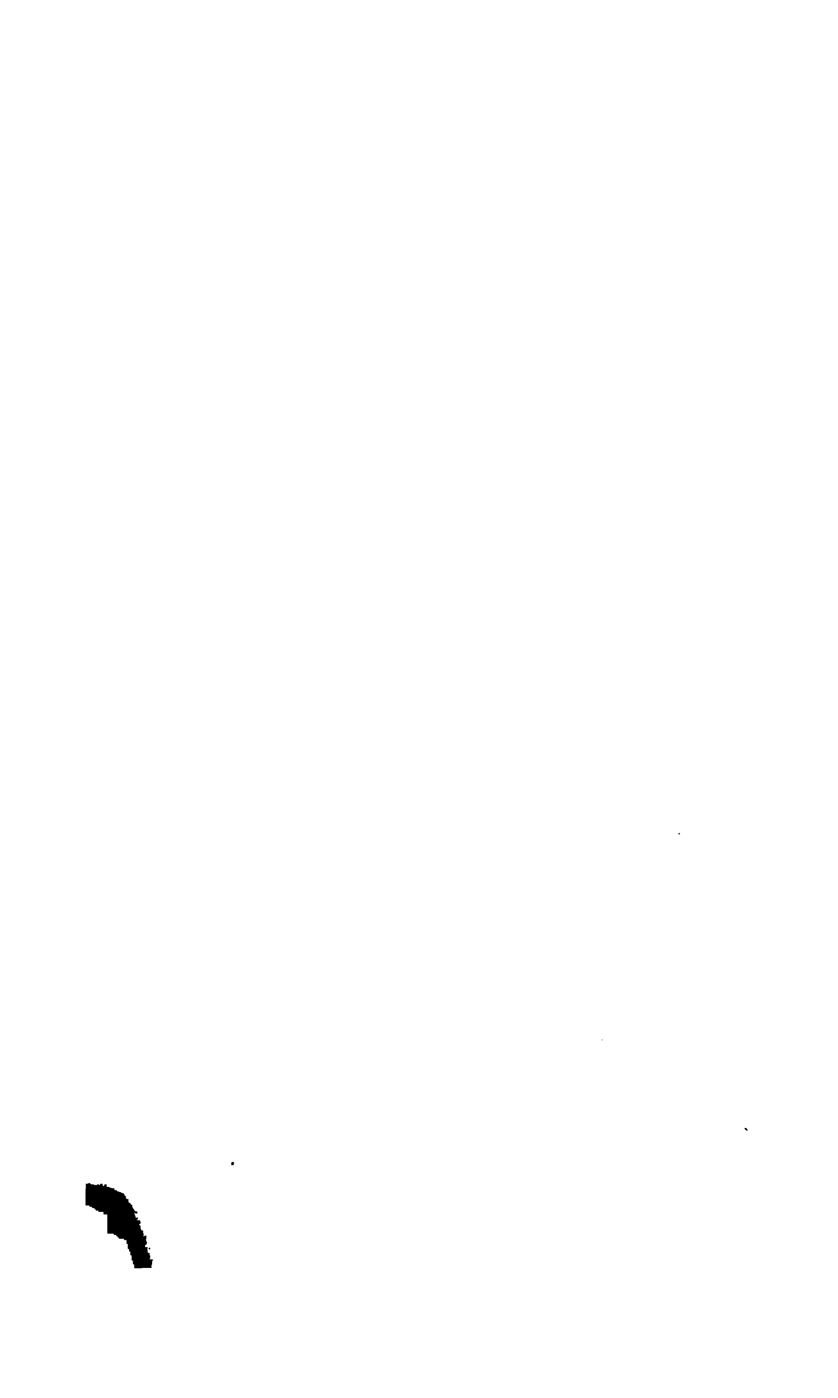
10, rue Monsieur-le-Prince.

92 — 1880

A M. PIERRE LAFFITTE

DIRECTEUR DU POSITIVISME

SUCCESSEUR D'AUGUSTE COMTE.



A MINHA SANTA E ETERNA COMPANHEIRA

Aqui a vida cançada se melhora,
Toma espiritos novos com que vença
A fortuna e trabalho,
Só por tornar a ver-vos
Só por ir a servir-vos e querer-vos.

(CAMOENS-*Cançam* X).

On se lasse de penser et même d'agir ; jamais on ne se lasse d'aimer.

(AUGUSTE COMTE).



PRÉFACE

Ce travail est le fruit des recherches faites par moi pour remplir la mission dont m'a honoré M. Pierre Laffitte, lorsqu'il m'a chargé de célébrer, dans une appréciation orale, au siège sacré du Positivisme, le troisième centenaire de la mort de Camoëns. Ses encouragements spéciaux, joints à une impulsion angélique, m'ont soutenu dans cette entreprise difficile. Ceci explique les deux dédicaces qui précèdent.

L'appréciation sociologique, tant abstraite que concrète, est une fonction sacerdotale. Systématisée par la théocratie, elle échut pendant la transition gréco-romaine aux

classes hybrides qui résultèrent de la séparation des fonctions théoriques, jusque-là concentrées entre les mains du prêtre.

Au moyen âge, le sacerdoce catholique reprit possession de l'appréciation historique comme d'une attribution légitime, mais l'instabilité du régime correspondant ne donna qu'une durée éphémère à cette restauration des anciennes prérogatives sacerdotales. A partir du XIVe siècle, le lien spirituel est rompu, et l'incomparable épopée du Dante, où la poésie s'empare de ce domaine sacré, marque l'irrévocable début de la transition révolutionnaire.

Depuis, la crise s'est accentuée de plus en plus, et l'appréciation historique est devenue le privilège de littérateurs aussi anarchiques qu'incompétents. Le Positivisme, ici comme partout, vient mettre fin à l'anarchie moderne et proclamer l'indivisibilité des fonctions théoriques, confiées à un sacerdoce librement accepté.

En certains cas particuliers cependant, et sur l'indication de ce même sacerdoce, il peut

y avoir avantage à investir de l'office de juge un simple apôtre. C'est le cas actuel.

Par délégation du seul pouvoir spirituel que j'accepte, j'ai assumé la charge de prononcer la glorification d'un organe de l'Humanité. Le successeur d'Auguste Comte a lui-même exposé au public, à la fin de la dernière leçon de son Cours de morale, les motifs exceptionnels de cette délégation. Il est utile, a-t-il dit, que la glorification du meilleur type portugais soit faite à Paris, et soit faite par un Brésilien : il y aura là une démonstration éclatante de l'universalité de la nouvelle religion, qui glorifie les services des grands hommes de tous les pays, et qui parvient à éteindre, chez les descendants coloniaux des populations européennes les haines sorties des luttes de l'indépendance nationale, en y substituant un sentiment profond de la continuité historique. La glorification de Camoëns, du type le plus caractéristique qu'ait produit le Portugal, sera d'autant plus décisive qu'elle émanera d'un Brésilien.

Il faut, en effet, renoncer aux vieux pré-

jugés contre la mère patrie. Il faut nous pénétrer de ce fait que, sociologiquement parlant, les Brésiliens sont Portugais : des liens d'amour et de reconnaissance doivent nous rattacher éternellement à la souche historique d'où nous provenons. Une nation qui ne se reconnaît pas d'antécédents est exposée à se dissoudre, et les appendices américains de l'Occident ont besoin, pour échapper à ce danger, de relier leur naissante histoire aux traditions de leurs ancêtres et d'instituer, sous l'inspiration de la vraie philosophie, le digne culte du Passé national.

Je m'estimerais heureux si ce travail pouvait contribuer à ce résultat.

Je me suis, dans cette étude, efforcé de réunir sous la présidence de Camoëns, qui les domine tous, les types portugais placés par Auguste Comte dans son *Calendrier* ou *Système de commémoration universelle.* Je n'en ai exclu qu'un seul, le ministre Pombal, me réservant, pour les raisons que je vais exposer, de lui consacrer une étude particulière.

Tous les autres types appartiennent à l'époque de la grandeur du Portugal, et, par conséquent, viennent se grouper d'une manière toute naturelle autour de celui dont l'œuvre constitue le meilleur résumé esthétique de leurs services. Mais pour parler de Pombal il faut avoir fait d'abord la théorie de la décadence du Portugal, décadence qui précède son apparition et sans laquelle on ne peut comprendre son énergique tentative. Il m'a donc paru préférable, pour ne pas détruire l'homogénéité du présent travail, destiné surtout à rappeler les services de l'élément portugais, de réserver pour une publication postérieure l'appréciation de Pombal, en la faisant précéder de la théorie de la décadence portugaise. Je me propose de montrer alors quel rang doit être, d'après Auguste Comte, assigné à la péninsule ibérique dans le classement occidental, et comment doit être conduite, dans cette population, la transition organique qui préparera en Occident le triomphe définitif de la Religion de l'Humanité.

On ne trouvera pas dans ce travail ce qu'on

est convenu d'appeler emphatiquement « les principes de la critique moderne », quoiqu'il eût été bien facile à l'auteur d'en faire étalage s'il n'avait poursuivi qu'un simple but littéraire et ne s'était pas soumis à la discipline intellectuelle de la religion positive. Cette déclaration est inutile pour mes lecteurs positivistes, mais je crois devoir la faire pour les autres : ils pourraient s'étonner que je m'abstienne de mettre à contribution ces *sciences* nouvelles qui chaque jour éclosent sous les vitrines des libraires. J'avoue avec franchise que j'adopte entièrement la dénomination qu'Herculano — un historien portugais dont le nom reviendra souvent dans ces pages — appliqua un jour aux productions de l'anarchie scientifique de notre temps, à toutes ces *sciences* nouvelles qui s'intitulent anthropologie, ethnographie, pré-histoire, science des religions, etc., etc. Il appela tout ce fatras incohérent et verbeux, un *yongorisme scientifique*. Le mot est heureux et mérite d'être retenu.

Sans doute, j'ai la plus grande sympathie

pour les écrivains qui, en Portugal ou ailleurs, battent vaillamment en brèche la vieille rhétorique et les vieux préjugés — il y a parmi eux des types très recommandables; — mais les positivistes ont le droit d'exiger que leur doctrine, à eux, ne soit pas confondue avec ces élucubrations, qu'elle ne saurait patronner. Ces prétendues sciences, conçues dans un esprit tout à fait contraire à la saine philosophie, ne renferment en somme que des fragments détachés de la sociologie et de la morale, et quelques documents susceptibles d'être joints aux acquisitions concrètes. Pour le Positivisme qui sait déterminer les caractères d'une véritable science et qui a institué la séparation de l'abstrait et du concret, cette question-là est jugée.

Il me reste à donner quelques explications secondaires.

M'adressant surtout à un public étranger, je n'ai pas craint d'indiquer, toutes les fois que cela m'a paru nécessaire, les sources où j'ai puisé, afin de faciliter les vérifications et les

recherches. Ce même motif m'a conduit à développer la partie concrète de mon travail plus que je ne l'aurais fait si l'histoire du Portugal était plus connue de l'ensemble de mes lecteurs occidentaux.

Dans la partie relative aux origines et à la formation du Portugal, j'ai suivi, en le résumant parfois, le récit d'Herculano, qui reste toujours pour moi, malgré la justesse partielle de certaines critiques récentes (1) et le mérite littéraire d'autres ouvrages (2), le plus judicieux des historiens portugais.

En ce qui concerne directement la biographie de Camoëns, je tiens à déclarer que je me suis servi surtout des derniers travaux de MM. Juromenha et Theophilo Braga, sans négliger cependant de prendre connaissance de toute la série des travaux antérieurs; ceci m'a été facile, grâce aux richesses mises libéralement à la disposition du public par la Bibliothèque nationale.

(1) Th. Braga, *Hist. do Romantismo em Portugal*, 1 vol. in-8°, Lisboa, 1880.

(2) Oliveira Martins, *Historia de Portugal*, 2 vol in-8°, Lisboa, 1879.

Je puis dire que ce travail est le premier, publié en langue française, qui contienne une biographie du poète, d'après les documents découverts par M. Juromenha et les judicieuses rectifications de M. Braga.

J'ai laissé de côté certains détails de la vie de Camoëns, en particulier ceux qui concernent quelques aventures galantes, sur lesquelles les biographes insistent trop, en général. Quand la biographie du poète portugais était encore à faire, cet empressement de l'érudition à ne rien négliger des moindres indications qui concernaient sa personne était excusable. Mais aujourd'hui que l'on est arrivé à reconstruire sa personnalité, il devient inutile et même irrévérencieux de s'apesantir sur des faiblesses qui disparaissent complètement devant l'ensemble de ses services et de ses vertus positives. Sachons peser, quand nous apprécions; sans quoi nous suivrions la méthode de cette école matérialiste qui prétend s'attribuer le monopole du réel, et qui n'aboutit qu'à consacrer l'immoralité, en nous enseignant le mépris de nos semblables.

A ce propos, on doit regretter que M. Juromenha ait donné accès, dans sa magnifique édition des œuvres complètes de Camoëns, à une composition adressée au poète, et qui pour la forme et le fond était indigne d'y figurer (1). En cette circonstance, le culte de l'éditeur pour son poète a cédé aux habitudes de l'érudit.

Je rappelle, en terminant, à mes lecteurs français, qu'écrivant dans une langue étrangère un travail dénué de toute prétention littéraire, j'ai droit à toute leur indulgence.

MIGUEL LEMOS.

(8, rue des Ecoles.)

Paris, le 22 St.-Paul 92 (10 *Juin* 1880).

(1) *Elegia* à Luiz de Camoens sobre os amores com a escrava (Obras, t. V).

PREMIÈRE PARTIE

ANTÉCÉDENTS HISTORIQUES

2

I

FORMATION DE LA NATIONALITÉ PORTUGAISE

Le fait capital qui relie directement l'histoire du Portugal à cet ensemble qu'Aug. Comte a appelé l'Occident, est l'impulsion décisive et systématique donnée par lui aux grandes découvertes maritimes à partir du XVe siècle. De même que la Grèce fut sacrifiée, dans la longue préparation humaine, à la production d'un petit nombre de penseurs, fondateurs de la science abstraite, de même le Portugal, dans les temps modernes, semble n'avoir eu d'autre fonction que celle de développer, dans une mesure jusque là inconnue, la grande navigation.

Cette petite nationalité, sans aucun trait ethnographique qui put la distinguer du reste de l'Espagne, dut sa formation à une double

cause : la tendance au morcellement politique, propre au moyen âge, secondée par une suite de chefs admirables, et le voisinage de l'Océan.

Dès que la nouvelle nationalité fut constituée, aux dépens de la monarchie de Léon d'un côté, et des Arabes de l'autre, le Portugal ouvrit l'ère des navigations. Alors commença, sous la haute direction du prince dom Henri, cette série d'essais mémorables, qui, continués après sa mort par des rois supérieurs, aboutirent aux deux événements les plus considérables du xve siècle : la découverte de l'Amérique par Colomb et le voyage de Gama aux Indes.

L'histoire du Portugal dans cette période est bien faite pour exciter l'admiration : on y voit apparaître des hommes d'une énergie indomptable, comme sait les produire la vie maritime, des héros dignes de Rome, des saints comme aux plus beaux temps du catholicisme. Cette surexcitation de la vie nationale communiqua à ce petit peuple un enthousiasme exceptionnel. Il ne manquait qu'un génie esthétique pour mettre à profit ce moment unique et l'immortaliser en l'idéalisant.

Camoëns fut ce génie. Il surgit au moment où la splendeur de sa nation, parvenue à son apogée, durait encore et tendait à se prolon-

ger, suivant la loi qui régit tous les maxima. Il eut ainsi le temps de prendre part, lui aussi, à ces périlleuses entreprises et de visiter les limites de l'empire portugais.

Mais avec lui le rôle du Portugal s'achève; les signes de sa décadence sont déjà visibles partout. Si Camoëns vint à temps pour sentir la grandeur de l'œuvre, il put aussi prévoir le prochain écroulement de ce grandiose édifice.

Cette relation intime entre le poète et les destinées de sa patrie, est le côté qui nous rend Camoëns si intéressant. Soldat et aventurier, il parcourut les mers ouvertes au monde par ses compatriotes; il visita tous les endroits témoins de la gloire portugaise, depuis la côte occidentale d'Afrique jusqu'à la Chine; il se battit en gentilhomme et mena cette vie de marin qui devait faire de lui un poète incomparable dans les descriptions maritimes. Le Portugal après lui pouvait disparaître : son rôle historique avait reçu la consécration du génie poétique.

Camoëns est un poète essentiellement national : c'est à la fois son mérite et son défaut. Si l'amour de la patrie prêta à ses chants des accents du plus entraînant enthousiasme, il faut reconnaître que l'exclusivisme qui règne

dans son œuvre principale le rend peu compréhensible aux étrangers, aujourd'hui surtout que, faute d'une doctrine générale, on est incapable d'apprécier la part de chacun dans l'évolution commune.

Mais à mesure que la notion d'occidentalité, systématisée par le Positivisme, rendra plus familière la connaissance du concours historique que présente l'ensemble de l'Occident, Camoëns sera de plus en plus apprécié, car on saisira mieux la part de son pays dans ce développement commun.

Il nous faut donc, pour apprécier son individualité et son œuvre, étudier d'abord l'évolution du petit organisme politique, dont il résume la vie et la gloire.

Comme tout le monde le sait, le Portugal forme la lisière occidentale de la péninsule ibérique : il est borné au nord et à l'est par la monarchie espagnole, au sud et à l'ouest par la mer. Sa constitution définitive, comme nation indépendante, date du moyen âge, vers le XIIe siècle. Jusqu'à cette époque, le Portugal, partie intégrante de la péninsule, partagea les vicissitudes que lui valurent les conquêtes et les invasions. Aussi Auguste Comte a-t-il dit que la science sociale ne devra ja-

mais séparer l'appendice portugais du reste de l'Espagne.

On sait très peu de choses sur les habitants primitifs de l'Espagne, les Celtes et les Ibères. Les hypothèses que les anthropologistes modernes ont accumulées à ce sujet augmentent encore l'obscurité où nous laisse le petit nombre de renseignements que les anciens nous ont transmis. Il faut arriver à une époque relativement plus moderne pour trouver des notions précises sur les divers peuples qui successivement s'établirent en Espagne.

Selon Strabon (1), les Phéniciens furent les premiers qui y abordèrent, à une époque antérieure à Homère ; peu après survinrent les Grecs qui fondèrent en divers endroits de petites colonies. L'influence des Phéniciens est incontestable, si l'on s'en rapporte au grand nombre de dénominations géographiques d'origine phénicienne qui se conservent encore, sans excepter le nom même de toute la région, *Spania* (2).

Après les Phéniciens apparurent les Car-

(1) *Géogr.*, 3.

(2) Spania de *Span*, chose occulte, terre éloignée et mal connue (A. Herculano, *Hist. de Portugal*, tome I, p. 37).

thaginois. Quand ceux-ci entrèrent dans la péninsule, ils y trouvèrent déjà mélangés les peuples primitifs et les divers colonisateurs. Au début, les Carthaginois ne poursuivirent qu'un but commercial dans la conquête de cette Espagne, qui, plus tard, devait être le théâtre décisif de leur lutte contre Rome. En attendant ils apportèrent au mélange des peuples de la péninsule un nouvel élément.

Mais c'était aux Romains qu'il était réservé d'incorporer définitivement cette région. En quatre années (220-216 av. J.-C.), le grand Scipion réussit à expulser les Carthaginois et à faire reconnaître partout la domination romaine. Rome néanmoins mit deux cents ans pour achever sa conquête, car les Espagnols ne se résignèrent pas facilement au nouveau joug. Viriate, à la tête des Lusitaniens, tribus occidentales de la péninsule, fit même croire pendant quelque temps à la défaite de Rome; mais finalement la civilisation romaine l'emporta pour toujours. Quant à la révolte de Sertorius elle ne ressembla à aucune autre : ce fut l'effort tenté avant l'heure de la part d'un peuple presque complètement romanisé pour se rendre indépendant.

Ce que Rome commençait par la conquête, elle l'achevait par la sagesse de sa po-

litique. Introduisant chez les populations conquises ses mœurs, ses lois et sa langue, transportant au milieu d'elles des colonies nombreuses, donnant accès dans ses temples aux dieux des vaincus et accordant peu à peu à ceux-ci les franchises de ses citoyens, Rome ne tardait pas à rendre complète et définitive l'assimilation de ceux qu'elle avait soumis.

Cette assimilation fut, en Espagne, si profonde et si définitive que les invasions et les conquêtes postérieures ne parvinrent jamais à entamer le fond latin de la civilisation qu'elle avait reçue, et ne purent que modifier la surface. L'Espagne adopta les lois, les mœurs et la langue des Romains; elle donna à l'Empire un empereur comme Trajan, des poètes et des philosophes comme Sénèque et Lucain.

Quand les barbares apparurent au ve siècle, ils trouvèrent l'Espagne complètement latinisée et mûre pour la vie indépendante. Mais c'est une erreur de croire que les envahisseurs substituèrent leur civilisation à celle de Rome.

Ces invasions ne furent qu'un accident. Il n'eût pas eu lieu que le régime romain aurait encore abouti aux conséquences qui déterminèrent le moyen âge. Le fait capital du moyen âge, au point de vue temporel, à savoir la

transformation de la conquête en défense, d'où résulta la féodalité, avait commencé du jour où l'empire romain, après s'être assimilé les populations qui en étaient susceptibles, avait consacré ses efforts à maintenir hors des limites de l'empire les peuples nomades, trop peu préparés encore pour subir l'incorporation romaine.

Non seulement les envahisseurs germaniques ne purent imposer leurs lois et leurs mœurs, mais ce furent eux, au contraire, qui subirent l'influence décisive de la civilisation des pays latins et finirent par être complètement assimilés. Ce phénomène commun à l'Espagne, à la Gaule et à l'Italie, fut surtout caractérisé par la prépondérance finale de la langue latine, souche directe des langues romanes.

Les Visigoths, après les Vandales, les Alains et les Suèves (1), envahirent l'Espagne et la soumirent. Trois siècles après, les Arabes d'Afrique traversant le détroit commencèrent

(1) Les Vandales et les Suèves s'établirent dans le territoire de la Galice, et dans celui de la vieille Castille; les Alains occupèrent la Lusitanie; les Silingues, tribu vandale, s'arrêtèrent dans la portion de la Bétique, appelée aujourd'hui Andalousie (Herculano, *loc. cit.*, p. 28.)

à leur tour la conquête de la péninsule, et par la bataille de Guadelete établirent leur domination sur les ruines de la monarchie visigothique. Les survivants de la caste royale et nobiliaire cherchèrent, après cette défaite, un refuge dans les montagnes des Asturies : c'est de là qu'ils devaient plus tard descendre comme un torrent impétueux, et, après une lutte de plusieurs siècles, reconquérir toute l'Espagne.

La population espagnole accepta facilement le joug arabe, joug que la tolérance généreuse des vainqueurs rendait facile à supporter. Ceux-ci permirent aux chrétiens de conserver leur religion, leurs temples et leur langue.

Je n'ai pas à faire ici le tableau de la domination arabe en Espagne. Tout le monde connaît la splendeur de la civilisation qu'elle y apporta, surtout à l'époque du califat de Cordoue. Cette ville devint le centre scientifique de l'Europe, le rendez-vous de tous ceux qui cherchaient à s'instruire. Il me suffira de rappeler les noms des Abdérames et d'Averroès.

Mais cette prospérité fut de courte durée. Les derniers califes n'ayant pu venir à bout des tentatives d'indépendance locale, organisées par les gouverneurs de leurs provinces, il en résulta une suite de guerres civiles qui

amenèrent le morcellement de l'Espagne musulmane en une foule de gouvernements indépendants et rivaux.

Les chrétiens du royaume des Asturies mirent à profit ces dissidences intestines pour s'avancer et reconquérir graduellement toute la Péninsule. Ce duel à mort entre deux populations, que caractérisait respectivement la différence de leur croyance religieuse, devenue ainsi pour les chrétiens un symbole de nationalité, donna des deux parts un essor incomparable aux mœurs chevaleresques. Le Cid restera toujours le type éminent, destiné à rappeler cette lutte mémorable, qui devait se prolonger jusqu'au xve siècle et ne finir que par la prise de Grenade.

Mais à mesure que les rois chrétiens agrandissaient leurs territoires par de nouvelles conquêtes, ils eurent, comme les califes, à subir de la part des gouverneurs de province, les conséquences de la tendance, signalée plus haut, qui portait ceux-ci à se proclamer indépendants. Investis, pour les besoins de la défense, d'une puissance militaire considérable, les gouverneurs oubliaient bien vite la soumission due au souverain de qui ils tenaient leur pouvoir. C'est à cette tendance séparatiste, tantôt comprimée, tantôt encouragée par

les rois eux-mêmes, qu'est due la formation des royaumes d'Aragon, de Navarre et de Portugal, en dehors de celui de Léon et Castille. Le Portugal seul ne devait plus retourner au tronc commun, sauf pendant l'annexion éphémère qu'il subit sous les Philippe.

Telle était la situation générale de la Péninsule à l'époque où Alphonse VI régnait sur Léon et Castille. Après avoir réuni sous sa main les États partagés par son père entre ses frères, il dirigea toute sa puissance militaire contre les musulmans. Plusieurs chevaliers étrangers, poussés par l'ambition et aussi par l'esprit religieux de l'époque, qui leur faisait trouver dans ces guerres contre les infidèles un équivalent des croisades, vinrent s'engager sous les bannières du roi castillan.

Parmi eux on distinguait deux princes français. L'un, Raymond, de la famille des comtes de Bourgogne, reçut en récompense de ses services la fille légitime du roi et le gouvernement du comté de Galice, lequel comprenait alors non seulement la Galice actuelle, mais tout le territoire chrétien au sud du Minho; l'autre, Henri, cousin du premier, cadet des ducs de Bourgogne et issu de Hugues Capet, eut en mariage une fille illégitime du roi castillan, Thérèse ou Tereja, avec le gouverne-

ment du district de Braga (1), sous la dépendance de son cousin. Mais, peu de temps après, cette portion de l'ancienne Galice fut séparée définitivement par Alphonse VI du gouvernement de Raymond et érigée en un comté distinct en faveur du prince Henri.

Ceci se passait en 1097 ; cette date marque l'acte de naissance du Portugal.

On a voulu identifier les anciens Lusitaniens avec les Portugais et expliquer ainsi par une différenciation ethnographique la formation et la persistance de leur autonomie nationale. M. Herculano a montré le peu de fondement de cette théorie historique. Les érudits portugais de la Renaissance, dit-il (2), trouvant dans les anciens historiens et géographes des indications sur les peuples qui habitaient la partie de l'Espagne appelée Lusitanie, poussés aussi par le besoin qu'ils éprouvaient d'unifier, au milieu des mutations si répétées des popula-

(1) C'est une erreur de croire, comme on le répète souvent, surtout en France, que ce territoire fut donné en dot à la femme du prince Henri. Aucun document ne le constate, et ce fait est en opposition complète avec les mœurs et la jurisprudence qui régnaient alors en Espagne. (Voyez Herculano, *loc. cit.*, tome I, note 6, p. 478.)

(2) *Loc. cit.*, tome I, p. 7 et suivantes.

tions de la Péninsule, l'histoire de leur nation, arrivèrent à ne voir dans le moderne Portugal et l'ancienne Lusitanie qu'un seul et même peuple. M. Herculano démontre que la géographie autant que l'absence de traditions communes et de tout élément de filiation s'opposent à une pareille identification. D'ailleurs, le territoire du moderne Portugal, dans la partie qu'on appelle aujourd'hui Algarve, était habité par un autre peuple, les Turdetains.

Cette illusion des érudits de la Renaissance a fini par devenir populaire en Portugal, grâce surtout à Camoëns, qui, acceptant à son tour cette filiation, en tira le titre de son poème national. Mais, pour l'histoire moderne, le Portugal est une nation essentiellement nouvelle, dont il est facile d'expliquer la naissance par la désagrégation politique propre au moyen âge, et la persistance par le voisinage de la mer sur laquelle il fonda sa puissance et trouva la source de son développement.

Chercher l'explication d'un phénomène si simple dans des variétés anthropologiques ou ethnographiques qui n'expliquent rien, c'est répéter doctoralement la fameuse réponse du médecin de Molière, au sujet de la propriété dormitive de l'opium. Dire que le Portugal constitua une nationalité à part, parce qu'un

prétendu élément arien y prédomine, ou parce que ses habitants sont brachycéphales ou dolichocéphales, c'est se payer de mots e accepter naïvement les données d'une pré tendue science dont les matériaux incohérents attendent encore une révision philosophique (1).

Ainsi donc le territoire que le roi castillan avait confié à la garde du comte Henri, devint le point de départ du moderne Portugal, qui, sous les successeurs du prince français, atteignit les limites que nous lui connaissons actuellement.

L'ambition du nouveau comte chercha aussitôt à se satisfaire aux dépens des Maures du sud, et le prestige militaire qu'il acquit ainsi en guerroyant contre eux lui suggéra un

(1) Il ne faut pas croire que ce scepticisme à l'endroit de l'anthropologie et des nouvelles sciences qui forment son cortège, soit un point de vue particulier aux positivistes religieux, comme on nous appelle. Il suffit pour les juger ainsi de la simple dose de positivisme dont se contentent les adhérents de M. Littré. Voyez sur ce sujet un excellent article de M. Wyrouboff, publié dans la *Revue de Philosophie positive*, numéro de mai 1880. — On peut lire, d'un autre côté, dans la Revue de M. Broca, du 15 avril de la même année, un travail de M. Almada, qui présente un résumé complet de toutes les conjectures et hypothèses des anthropologistes touchant les peuples de la Péninsule

instant des visées plus hautes : associé secrètement à son cousin, il forma le projet de partager avec lui toute l'Espagne chrétienne. Mais il dut borner ses espérances au comté portugalais (*portugalensis*), comme on appelait déjà son territoire, du nom de *Portucale*, donné à la ville située près de l'embouchure du Douro, en face de l'endroit où s'est élevée depuis la ville de Porto.

La mort surprit le comte français au milieu de ses plans d'agrandissement et d'indépendance. Sa veuve hérita du gouvernement de la province, et un document contemporain nous apprend qu'elle osa prendre quelquefois le titre de reine. Mais sa conduite irrégulière et la faveur qu'elle accordait à un seigneur galicien, excitèrent le mécontentement des nobles portugais, qui se soulevèrent contre elle, et mirent à leur tête son jeune fils, Alphonse Henriques. Les deux partis se rencontrèrent près de Guimaraens : les partisans de la mère furent défaits et le jeune prince, reconnu comme chef unique par l'armée victorieuse, prit quelque temps après le titre de roi. L'indépendance du Portugal devint désormais une réalité.

Alphonse Henriques fut non seulement un guerrier accompli, mais aussi un politique

habile. Pour se soustraire à toute revendication de la part des rois castillans, il se déclara vassal du Saint-Siège, et, moyennant un tribut en argent, il plaça le naissant royaume sous la suzeraincté papale. La papauté, en échange, lui reconnut officiellement son titre de roi, et, d'un autre côté, le souverain de Castille consacra lui-même par le traité de Zamora l'indépendance du nouveau royaume.

Le roi portugais essaya d'abord d'agrandir ses États du côté de la Galice, mais sans succès. Ses entreprises, au sud, contre les musulmans furent plus heureuses. Une tradition, en rapport avec les croyances de l'époque, raconte que peu avant la bataille d'Ourique (1139), où il aurait battu cinq rois maures, Jésus-Christ lui apparut montrant encore les plaies saignantes de son corps. Camoëns, qui a recueilli pieusement toutes les traditions nationales, n'a pas oublié dans son poème cette vision miraculeuse. Un exploit plus authentique et plus gros de conséquences pour la nouvelle nationalité fut la prise de Lisbonne, ville musulmane, qui devait devenir la capitale du nouvel État.

Les successeurs d'Alphonse Henriques, depuis Sancho I[er] jusqu'à Alphonse III, achevèrent graduellement l'œuvre commencée, en

rendant définitive la conquête de l'Al-Gharb, c'est-à-dire de tout le territoire au sud du Tage. La nation ayant ainsi atteint ses limites normales, ses rois purent se consacrer au développement et à l'organisation des forces internes du royaume et préparer par suite son expansion maritime. Dès cette époque, on peut observer en Portugal, comme dans le reste de l'Occident, les symptômes évidents de la décomposition du régime catholico-féodal. Après une lutte opiniâtre, le clergé fut subordonné au pouvoir temporel, et, selon le mode français, la concentration politique commença à s'opérer en faveur des rois.

Avec dom Denis, on voit les premiers encouragements donnés aux lettres par un souverain qui, lui-même, était poète. Il fonda l'université de Lisbonne, transférée plus tard à Coïmbre, et s'occupa activement de développer l'agriculture et le commerce.

Alphonse IV put faire sentir déjà le poids du Portugal dans les affaires générales de la Péninsule. Il prit part, comme allié du roi castillan, à la bataille de Salado, qui sauva l'Espagne d'une nouvelle irruption musulmane. Cette bataille se trouve admirablement décrite dans le chant troisième des *Lusiades*.

C'est sous le règne d'Alphonse IV qu'eut

lieu la tragédie dont fut victime la belle et malheureuse Ignès de Castro, maîtresse de l'héritier de la couronne, le prince dom Pedro. Quand celui-ci succéda à son père, il fit saisir les assassins de dona Ignès et en tira une vengeance horrible. Ayant prouvé, suivant le récit traditionnel, la légitimité de son union, il fit retirer du tombeau le corps de sa maîtresse, et l'ayant fait placer sur un trône, la couronne royale sur la tête, il commanda à la cour et au peuple de venir rendre hommage à cette souveraine posthume. Il faut lire dans Camoëns l'admirable et touchant récit de cette histoire tragique.

Dom Pedro fut un roi populaire. Son amour de la justice et sa sévérité envers les criminels de toute sorte lui méritèrent le surnom de Justicier.

En effet, il fut en son royaume l'initiateur de cet esprit, développé ensuite par les légistes, qui tendait à faire disparaître toute catégorie et tout privilège devant une jurisprudence commune, s'inspirant uniquement de motifs humains. Hauts fonctionnaires de l'Église, nobles et plébéiens, il soumit tout le monde au même traitement; à un prêtre qui voulait être jugé par le tribunal ecclésiastique il répondit en disant : « Qu'on le pende immé-

diatement pour qu'il puisse aller trouver au plus vite son juge Jésus-Christ. » Le vieux chroniqueur de son règne nous apprend qu'ayant toujours un fouet à sa ceinture, il lui arrivait souvent de faire justice de ses propres mains : un évêque fut un jour victime de cette habitude peu royale. C'est lui encore qui, pour en finir avec les prétentions de Rome, établit en Portugal le *placet* pour les bulles et lettres pontificales. Le moyen âge était bien mort !

Le successeur de dom Pedro, Ferdinand, compromit, par sa faiblesse et ses coupables amours, l'indépendance du royaume; mais on lui doit, en revanche, d'avoir largement protégé la marine naissante du Portugal.

A sa mort, le roi de Castille se présenta avec une armée pour faire valoir les droits de sa femme, fille unique de Ferdinand, à la succession de son père.

Cette crise montra d'une manière évidente combien le sentiment national était déjà vif et profond; la résistance héroïque qu'il inspira mit hors de doute qu'une nation vraiment distincte s'était formée là.

Dom Jean, grand maître de l'ordre d'Avis et fils naturel du roi dom Pedro, se fit le chef de cette résistance. Il fut secondé par le dévouement de Nuno Alvares, le Bayard portugais,

le plus pur et le plus héroïque des derniers représentants de la chevalerie méridionale.

La bataille d'Aljubarrola trancha la question. L'armée portugaise, très inférieure en nombre, battit complètement les Castillans, dont le roi ne dut son salut qu'à la fuite. Du côté des Portugais, on remarquait surtout un corps de jeunes chevaliers, portant chacun les couleurs de leur dame et marchant au combat précédés d'une bannière verte. C'était l'aile des Amoureux, *a ala dos Namorados*.

La journée d'Aljubarrola marque l'irrévocable constitution du Portugal en tant que nation. Il pourra bien plus tard être passagèrement annexé à la monarchie espagnole, mais, nationalité distincte, il saisira la première occasion pour recouvrer sa vie indépendante.

Après cette bataille mémorable, les Cortès, ou Etats généraux, comme on dirait en France, furent convoqués à Coïmbre, et sur l'éloquent plaidoyer du docteur Jean das Regras, type éminent du légiste de l'époque, dom Jean fut proclamé roi. Avec lui commence la dynastie d'Avis.

Le Portugal, définitivement sûr de lui-même, put enfin commencer son épopée maritime.

Dom Jean, qui fut un grand roi, eut encore

le bonheur d'être le père d'une suite de princes hors ligne, ses plus actifs collaborateurs. L'un de ceux-ci, le prince dom Henri, prit la direction des expéditions maritimes. Son génie devina le rôle historique réservé à sa patrie, et il y consacra toute sa vie, toute son intelligence, tout le prestige de sa haute position.

Nous sommes ainsi arrivés à la phase caractéristique de la petite nationalité dont je rappelle aujourd'hui les services, sous les auspices de son grand poète.

Mais il nous faut, pour apprécier convenablement les progrès accomplis par les Portugais dans la navigation et dans l'exploration maritime, reprendre les choses d'un peu loin.

II

L'INFANT DOM HENRI.

Le développement de la navigation hauturière date de l'introduction de la boussole et des instruments qui permettent de déterminer la position du navire en mer. Les anciens dans leurs voyages ne s'éloignaient pas des côtes et se guidaient simplement d'après les astres, parmi lesquels ils choisirent naturellement ceux que l'observation avait indiqués comme restant toujours visibles au-dessus de l'horizon.

C'est aux Phéniciens que l'on doit les progrès accomplis par les anciens dans l'art nautique. Leurs navires visitèrent toutes les côtes de la Méditerranée, dépassèrent les colonnes d'Hercule et remontèrent le long de la côte occidentale de l'Espagne, installant partout des colonies et établissant des rapports suivis entre les peuples du bassin de la mer Intérieure. Les Grecs, par leurs nombreuses colo-

nies, ajoutèrent encore à l'activité de ces communications maritimes.

Vint ensuite le tour de Carthage qui continua dignement le rôle commercial de sa mère patrie. Deux grandes expéditions furent accomplies par ordre du sénat carthaginois, l'une dans la direction du Nord, sous la conduite d'Himilcon; l'autre dans la direction du Sud, sous le commandement d'Hannon. Celle-ci (500 av. J.-C.) s'avança le long de la côte d'Afrique jusqu'au-delà des pays limitrophes alors connus.

Mais une expédition d'une plus grande importance, quoique enveloppée de doute et d'obscurité, fut celle que des marins phéniciens auraient accomplie, par ordre du roi d'Egypte Necho, autour de l'Afrique (604 av. J.-C.). Hérodote, dans son histoire, nous en a laissé une description, bien que lui-même n'y ait pas cru. Mais, chose curieuse, la circonstance qui le rend incrédule au sujet du récit qu'il rapporte est justement, comme on l'a remarqué déjà, ce qui nous l'a fait aujourd'hui considérer comme vraisemblable.

« Ils racontèrent à leur arrivée, dit Hérodote, qu'en faisant voile autour de la Lybie (l'Afrique), ils avaient eu le soleil à leur droite. Ce fait, ajoute-t-il, ne me paraît nullement

croyable, mais peut-être le paraîtra-t-il à quelque autre (1). » Le phénomène, en effet, nous paraît maintenant non seulement croyable, mais absolument inévitable.

Une autre expédition du même genre fut, dit-on, accomplie par Eudoxius, sous les Ptolomées. Ses résultats comme ceux de la tentative phénicienne furent complètement perdus; elles devaient du reste présenter des difficultés énormes à cause de l'obligation où l'on était de ne pas s'éloigner des côtes.

Les conquêtes d'Alexandre le Grand donnèrent une grande impulsion aux connaissances géographiques : par son ordre, Néarque explora avec une flotte les rivages qui s'étendent de l'embouchure de l'Indus au golfe Persique. Mais le chef-d'œuvre du conquérant macédonien fut la création d'Alexandrie dont il jeta les fondements dans le lieu que son génie lui désigna comme le plus favorable au commerce de l'Orient avec l'Occident. Cette situation de la ville célèbre ne devait perdre son importance qu'après la découverte d'une route maritime passant par le cap de Bonne-Espérance.

Les Romains, exclusivement préoccupés de la conquête terrestre, ne virent dans la marine

(1) *Hist. d'Hérodote*, livre IV, chap. XLII.

qu'un auxiliaire du grand but auquel ils avaient consacré leur activité. Tout ce dont les connaissances géographiques s'enrichirent alors consista dans la description des pays conquis, quand l'incorporation romaine eut atteint ses limites normales, description nécessairement bornée aux territoires incorporés et tout au plus à la région située en-deçà du Gange. Des cinq zones entre lesquelles les géographes anciens divisaient la surface terrestre, les tempérées seules étaient habitables, suivant eux. Le froid intense des zones extrêmes, la chaleur excessive de la zone torride y rendaient la vie impossible (1). Telle était notamment l'opinion de Strabon et de Pline.

Cette opinion fut généralement admise par les cosmographes du moyen âge, et l'imagination populaire peupla ces régions inexplorées de fantômes terribles, circonstance qu'il ne faut pas oublier, quand on veut apprécier le mérite de ceux qui osèrent les premiers

(1) Il est vrai que les pays orientaux, qui avaient des relations commerciales avec l'Egypte, étaient situés dans la zone torride, mais cette contradiction apparente disparaît dès que l'on sait que les limites de la zone torride variaient dans la pensée des anciens. (Voyez une note, à ce sujet, dans l'*Histoire d'Amérique* de Robertson, édit. du *Panthéon-Littéraire*.)

braver ces terreurs et naviguer au-delà des limites connues.

Les Arabes seuls, pendant le moyen âge, possédaient des connaissances plus étendues sur les pays de l'Afrique centrale, grâce aux rapports commerciaux qu'ils entretenaient, par terre, avec les habitants de l'intérieur et du Soudan ; mais ces connaissances étaient la chose du monde la plus confuse (1) : ils partageaient l'opinion commune sur les mystères impénétrables de cette mer inconnue qui s'étendait vers le sud, et lui donnèrent même le nom significatif de *Mer ténébreuse*.

Cependant les croisades vinrent donner naissance à des rapports plus intimes entre l'Orient et l'Occident. Elles ouvrirent l'accès des contrées orientales à une série de voyageurs, qui, dans le principe, furent surtout des moines désireux d'accomplir de pieux pèlerinages ou chargés de missions diplomatiques (2). On leur doit les premières notices sur ces pays, dont les produits recherchés commencèrent à être apportés en Europe par les marchands vénitiens et génois.

(1) Voir l'ouvrage de M. de Santarem : *Recherches sur la découverte des pays situés au-delà du cap Bojador*, in-8°, Paris, 1842.

(2) Robertson (*loc. cit.*)

Le plus illustre de ces voyageurs fut le Vénitien Marco-Polo. La relation qu'il publia de son voyage, les mœurs étranges qu'il décrivait, surtout celles de la Chine, parurent si invraisemblables à ses compatriotes que ceux-ci le nommèrent *Messer Millione*, nom qu'ils donnaient, dans leurs mascarades, à un personnage chargé de débiter des mensonges extravagants.

L'Anglais Mandeville suivit l'exemple de Marco-Polo, mais l'histoire de son voyage, quoiqu'il y racontât des choses encore plus extraordinaires, fut accueillie avec plus de crédulité. Ces récits développèrent le goût des voyages et surtout firent naître le désir d'arriver aux Indes, sans être obligé de passer par les marchés mahométans.

En même temps que se développait cet esprit de curiosité, l'introduction de la boussole, avec l'opportunité sociale de toutes les découvertes, allait permettre de se livrer aux premiers essais ayant pour but de trouver une route maritime vers l'Inde, en faisant le tour de l'Afrique.

En 1291, deux galères génoises, sous la conduite des frères Vivaldi, tentèrent, dit-on, cette entreprise, mais sans succès. Des deux galères, l'une se heurta aux récifs de la côte

du Maroc et fut obligée de rebrousser chemin ; l'autre fit naufrage à l'embouchure d'un grand fleuve qu'on croit être le Sénégal (1). Cinquante ans plus tard, le Catalan Jac Ferrer aurait tenté le même voyage, mais sans réussir davantage.

Quoique ces deux expéditions aient donné lieu à des contestations nombreuses (2), mon impartialité tenait à les mentionner. Mais tout le monde est d'accord pour reconnaître que ces tentatives, qui restèrent d'ailleurs complètement ignorées, ne représentent autre chose que des efforts isolés, sans aucune organisation systématique.

Les Portugais avaient déjà dépassé, au XIVe siècle, l'infranchissable cap Noun et visité ou plutôt retrouvé les célèbres îles Fortunées des anciens, comme le prouvent une lettre du roi Alphonse IV au pape Clément VI et les documents découverts dans les manuscrits de Boccace (3). L'expédition célèbre de Jean de

(1) Vivien de Saint-Martin : *Hist. de la Géographie*, p. 301.

(2) Voyez surtout l'ouvrage déjà cité de M. de Santarem et les travaux de M. de Macedo, sur les premières navigations des Portugais, publiés dans les *Historias e Memorias da Academia de Lisboa.*

(3) Voir le mémoire de M. Macedo, publié dans le

Bettencourt, en 1402, est donc très postérieure, si ses résultats furent plus décisifs.

Tel est l'ensemble des antécédents assignables aux découvertes systématiques qu'organisa l'infant dom Henri.

Ce prince était né en 1394. Dès son jeune âge il s'était consacré presque exclusivement aux sciences mathématiques, se préparant ainsi au rôle que lui-même se traça dans la suite. Encore adolescent il suivit son père, le roi Jean Ier, en Afrique, dans l'expédition contre la ville de Ceuta et, avec ses frères, fut armé chevalier dans la mosquée de cette ville transformée en église chrétienne. Il recueillit avec avidité tous les renseignements que les Maures furent capables de lui donner sur les pays lointains de la Guinée, et s'informa aussi auprès d'eux du célèbre prestre Jean, personnage fabuleux, qu'on disait être le souverain d'un empire chrétien en Orient et sur l'appui duquel le prince comptait pour la réalisation de ses plans.

Nommé par son père grand maître de l'ordre du Christ, dom Henri, de retour en Portugal, résolut de commencer et de poursuivre

tome VI des *Hist. et Mémoires* de l'Académie de Lisbonne (1re série); et les additions publiées dans le tome XI de la même série.

avec opiniâtreté une série d'essais maritimes, dont le but immédiat était la continuation de la lutte séculaire contre les infidèles. Le Portugal, après avoir rejeté de l'autre côté du détroit les envahisseurs maures, cherchait à son tour à envahir le Maroc, afin de détruire à jamais, en s'emparant des places fortes de la côte, la possibilité de nouvelles invasions. La conquête devait, en outre, fournir un point d'appui aux explorations maritimes projetées par le prince Henri.

Le redoutable cap Bojador était alors le dernier point connu de la côte d'Afrique. Henri envoie (1418) deux écuyers de sa maison, avec l'ordre de le doubler; mais les deux navigateurs, assaillis par les tempêtes et repoussés vers la pleine mer, ne rapportent de leur expédition que la découverte d'une petite île, nommée par eux Porto-Santo. Ils repartent l'année suivante et cinglent directement vers Porto-Santo : de là ils aperçoivent à l'horizon, vers le sud-ouest, une masse sombre qu'ils prennent d'abord pour un nuage. Mais bientôt l'immobilité de cette masse leur fait soupçonner la terre, et, poussant aussitôt vers elle, ils découvrent une île beaucoup plus grande et toute couverte de bois gigantesques qui lui vaut le nom de Madeira (Madère), lequel en

portugais veut dire bois (1). Barros raconte que, pour défricher la terre, les explorateurs mirent le feu aux forêts et que l'incendie ainsi allumé s'y propagea pendant sept ans (2).

Ces succès confirmèrent de plus en plus dom Henri dans ses projets. Il résolut de quitter Lisbonne (1421) et de venir s'établir avec ses cartes et ses cosmographes près du cap Saint-Vincent, à l'extrémité méridionale du Portugal. Il y fonda une ville qui s'appela d'abord Sagres, du nom du petit promontoire où elle était bâtie, mais que le peuple appela depuis *Villa do Infante*. Dom Henri y établit une école de navigation, la première, peut-être, qu'ait vue l'Europe.

C'est dans cette solitude qu'entouré des meilleurs cosmographes de l'époque, parmi lesquels il faut citer Jacques de Mayorque, il se voua désormais à l'organisation des découvertes maritimes.

A une merveilleuse aptitude pour le travail ce prince sut unir les vertus les plus pures. Un vieux chroniqueur, son contemporain, nous a laissé de lui un portrait dont la fidélité a

(1) Sur la priorité de la découverte portugaise, voir les Mémoires de M. de Macedo, déjà cités.

(2) Décade I (édition in-8°).

été confirmée par les étrangers qui servirent sous lui : « .... Courage de cœur et finesse d'esprit, dit Azurara, furent en lui au plus haut degré. Il n'eut de pareil dans le désir d'achever de grands et hauts faits. Jamais la luxure ni l'avarice ne trouvèrent un abri dans son cœur... Il passa toute sa vie dans la chasteté la plus pure et la terre l'a reçu vierge..... Ses jours furent remplis par un travail continuel..... et il serait impossible de calculer combien de nuits ses yeux n'ont pas connu le sommeil..... Aussi les gens de notre royaume disaient, en manière de proverbe, que les grands travaux de ce prince surpassaient la hauteur des plus hautes montagnes (1). »

Et à côté de cette activité infatigable le chroniqueur nous le montre « très obéissant à la sainte Église, suivant avec grande dévotion tous les offices..... et passant en jeûne presque la moitié de l'année ». Azurara ajoute « que les mains des pauvres ne sortaient jamais vides de chez lui (2) ».

La vie de cet admirable prince se trouve résumée avec la plus grande simplicité dans la vieille devise française dont il avait lui-

(1) Azurara : *Chronica de Guiné*, p. 20, 21 et 22.

(2) *Loc. cit.*, p. 24.

même orné son blason : *Talant de bien faire* (1).

Quant à sa part personnelle dans les perfectionnements techniques apportés de son temps à la navigation hauturière, elle est très problématique. Montucla (2), à l'instar de beaucoup d'autres, lui attribue l'invention des cartes hydrographiques planes, dont l'introduction a dû marquer un grand progrès dans l'art nautique. D'autres lui ont attribué aussi l'invention de l'astrolabe, instrument à l'aide duquel on calculait la longitude du navire par la hauteur du soleil, et qui de nos jours a été remplacé par l'octant et le sextant.

Pour ce qui est des cartes hydrographiques planes, il faut renoncer, paraît-il, à leur attribuer cette origine (3), et quant à l'astrolabe, on sait aujourd'hui qu'on en fit usage pour la première fois sous le règne de Jean II, longtemps après dom Henri. Ce perfectionnement

(1) *Talant* ou talan signifiait *désir* dans la langue française du XVe siècle.

(2) *Hist. des Mathematiques*, t. I, p. 1, liv. II (édit. de 1758), Garçam-Stokler; *Ensaio sobre a Hist. das mathematicas em Portugal.* Paris, 1819, p. 19 et note 11, à la fin du volume.

(3) Voir, dans la *Biographie générale* de Didot, l'article que M. Ferdinand Denis a consacré au prince Henri.

technique n'en reste pas moins acquis aux Portugais (1).

Ce qui est incontestable, d'après le témoignage du géomètre Pedro Nunez, c'est que les marins du prince partaient pour leurs expéditions munis de tous les instruments alors connus, et il n'est pas douteux que l'expérience acquise par cette suite mémorable de voyages n'ait dû introduire un nombre considérable de perfectionnements, quoique pour beaucoup d'entre eux on ne puisse préciser exactement ni la date, ni l'auteur. Ce même Pedro Nunez, que je viens de nommer, et à qui l'on doit véritablement l'invention du vernier, jetera plus tard les fondements de la théorie de la loxodromie, et proposera, le premier, la construction d'une table loxodromique (2).

Établi à Sagres, le prince se proposa d'abord de faire doubler ce terrible cap de Bojador, au-delà duquel les géographes arabes avaient placé la *mer Ténébreuse,* et où l'imagination populaire avait placé le théâtre de mystères

(1) Garçam-Stockler, *loc. cit.*, p. 21 et note 18e. — Le P. Fournier, *Hydrographie*, liv. X, chap. 2.

(2) Montucla, *loc. cit.* — Ce Pedro Nunez est l'auteur de plusieurs traités scientifiques, qu'on peut lire encore avec intérêt. Il professa en Portugal la Mathématique et la Philosophie.

épouvantables. On disait encore qu'au-delà du cap la mer était desséchée par l'ardeur du soleil et qu'on n'y devait rencontrer que des bancs de sable comme dans les syrtes (1).

Pendant douze années l'opiniâtreté du prince résista au découragement des marins portugais, qui ne manquaient jamais de proclamer à leur retour qu'il n'était pas possible de pousser plus loin.

En attendant, il fit chercher, sur les indications de ses cartes marines, les îles Açores. En 1432, l'infant y envoya un pilote qui retrouva les deux îles les plus occidentales de ce groupe (2).

Enfin, en 1434, Gilianez, écuyer du prince, après avoir juré à son maître de ne pas revenir avant d'avoir doublé le redoutable cap, tint parole et rapporta à dom Henri une poignée d'herbes cueillies sur un rivage nouveau. L'année suivante ce même Gilianez, en compagnie d'Alphonse Gonçalvès, dépassa la cap de cinquante lieues. Ce dernier revint en 1436, et, avançant encore de vingt lieues au-delà du point atteint dans le précédent voyage, il dé-

(1) Azurara, *loc. cit.*, chap. 8.

(2) Il paraît que ces îles avaient été découvertes avant cette date. Voyez la note de M. de Santarem, dans Azurara, p. 389.

couvrit l'embouchure d'un grand fleuve, *le rio d'Oiro,* le fleuve d'or.

C'est à ce moment que se place la malheureuse expédition contre Tanger. Dom Jean étant mort, son fils Édouard lui succéda sur le trône. Ce souverain confia le commandement d'une flotte considérable à son frère dom Henri, dans le but de conquérir Tanger et son territoire. L'entreprise échoua, et malgré le courage déployé par le grand maître de l'ordre du Christ, son jeune frère, Ferdinand, tomba prisonnier entre les mains des Maures. Ce courageux prince, comme autrefois Régulus, aima mieux mourir dans les tourments de la plus dure captivité, que de consentir à son échange contre la ville de Ceuta. Le peuple, qui n'oublie jamais les grands dévouements, le surnomma le *saint Infant.*

Mais ces malheurs ne purent faire fléchir la persévérance de dom Henri. En 1441, il parvint à recueillir de la bouche d'indigènes faits prisonniers par ses marins des renseignements sur les terres qu'on venait de découvrir.

Nuno Tristam, encouragé par le succès de Gonçalvez, double le cap Blanc (1443). L'année suivante, une association se forme, sous le patronage de dom Henri, pour la poursuite des découvertes. L'appât du gain vint ainsi activer

ces expéditions entreprises d'abord dans un but religieux et scientifique.

Pour assurer à la couronne de Portuga possession des terres découvertes, le prince, suivant les usages de l'époque, s'adressa au pape Eugène IV, qui lui octroya une bulle de croisade. Cette bulle fut suivie en 1450 d'une autre de Nicolas V, laquelle reconnaissait au Portugal un droit exclusif sur les terres explorées, droit qui fut encore confirmé par des bulles postérieures.

En 1445, le Sénégal est découvert et Nuno Tristam atteint le promontoire qui reçut le nom de cap Vert à cause des prés verdoyants dont il est couronné. En 1447, ce même navigateur gagne l'embouchure du Rio Grande, où il est tué par les nègres. L'année suivante, Alvaro Fernandes pousse jusqu'aux approches de Sierra-Leone.

De 1454 à 1455, eut lieu le célèbre voyage du Vénitien Cadamosto, qui était venu s'engager au service de dom Henri. Nous possédons de ce voyage, écrite par le navigateur lui-même, une relation pleine d'intérêt par les détails qu'elle renferme sur les pays nouvellement découverts (1). Mais ce premier voyage

(1) Voir dans *Ramusio*, vol. Ier.

n'ajouta rien aux pays déjà connus. En 1456 Cadamosto et Antonio Noli, appelé Usodimare, virent pour la première fois une partie des îles du Cap-Vert, situées à une centaine de lieues à l'ouest du cap. Usodimare revint en 1462 et compléta la reconnaissance de ces îles.

Cette même année, Pedro de Cintra et Suero da Costa, dépassant Sierra-Leone, arrivèrent finalement à la côte si ardemment désirée du pays de Guinée.

Le prince n'eut pas la joie d'apprendre cette heureuse nouvelle. En 1460, il mourait à Sagres, à l'âge de soixante-six ans, après en avoir consacré quarante-six à diriger les expéditions maritimes.

Cet homme éminent, dont la vie publique fut vouée à l'organisation de découvertes, auxquelles le Portugal doit sa gloire et l'Humanité « l'exemple de cette ardeur qui nous a valu la connaissance de notre planète », offre aussi dans sa vie privée un type admirable que la régénération finale reproduira certainement plus d'une fois dans les classes puissantes, encore bien que l'anarchie moderne nous ait habitués à de tout autres modèles (1).

(1) Sur la *vie* de ce Prince et ses *découvertes*, voyez surtout les excellents travaux de Henry Major. Celui

A la mort de dom Henri, les Portugais avaient reconnu à peu près 1,700 milles géographiques, depuis le cap Noun jusqu'au cap Mesurado, au seuil de la Guinée, c'est-à-dire le tiers environ de la côte occidentale d'Afrique.

Il leur faudra encore vingt-six ans d'efforts pour en atteindre l'extrémité méridionale.

relatif à la vie de dom Henri a été traduit de l'anglais en portugais.

III

GAMA ET MAGELLAN.

Les explorations maritimes un moment interrompues, après la mort de dom Henri, furent reprises en 1471 et aboutirent à la reconnaissance de toute la côte de Guinée. Azambuja et Pedro de Cintra fondent Mina, le comptoir central des affaires d'Afrique. Il paraît constaté, malgré l'opinion contraire d'un savant portugais (1), que les Normands avaient antérieurement abordé à cette côte et établi là un comptoir appelé par eux *petit Dieppe*. Mais ces expéditions, comme beaucoup d'autres que nous avons mentionnées, restèrent complètement inconnues des nations maritimes et n'eurent aucune influence sur les projets du prince Henri.

(1) M. de Santarem, dans l'ouvrage déjà cité. Voyez Vivien de Saint-Martin (*Hist. de la Géographie*) et les recherches de M. d'Azevac.

Diogo de Cam et Aveyro explorent les royaumes du Benin et du Congo, et dans celui-ci le premier découvre le grand fleuve Zaire (1484). Il avait à son bord comme cosmographe un Allemand, Martin Behaim, disciple de Regiomantanus, qui, comme tant d'autres, était allé chercher en Portugal un emploi pour ses talents. Quelques auteurs lui attribuent une part dans l'invention de l'astrolabe, dont nous avons déjà parlé, en collaboration avec maître Rodrigue et Joseph Judeu, médecins du roi de Portugal. Ce qui l'a surtout rendu célèbre est le fameux globe terrestre de Nuremberg, qu'il construisit de retour dans sa patrie.

Mais nous arrivons à des voyages plus importants et dont les conséquences vont changer la face du monde. Ici apparaît un phénomène qui s'est produit souvent dans l'histoire de l'Humanité, et qui même représente assez exactement sa marche réelle, au point de vue religieux : c'est en poursuivant un but imaginaire que les hommes ont acquis la plupart de leurs résultats positifs; c'est une fable, une fable dont nous avons déjà parlé, qui a conduit à la découverte de l'Inde.

On croyait à l'existence d'un royaume chrétien en Orient, royaume dont le souverain, connu sous le nom de *prestre Jean des Indes*,

réunissait en lui le double caractère pontifical et royal.

Les renseignements donnés à Jean II, par les ambassadeurs du roi de Benin, sur un monarque qui régnait à deux cent cinquante lieues de leur pays, lui fit croire que ce prince devait être ce *prestre Jean*. Il pensa alors à envoyer des navires qui, pour parvenir jusqu'à lui, suivraient la côte d'Afrique. Voici du reste comment Barros raconte cette histoire : « Et comme au temps du roi dom Jean, quand on parlait de l'Inde, il était toujours question d'un roi puissant qu'on appelait *prestre Jean des Indes*, qu'on disait être chrétien, il semblait au roi que par l'intermédiaire de ce souverain on pouvait avoir quelque entrée dans lesdites Indes; car, grâce aux religieux abyssiniens qui se rendent dans cette partie de l'Espagne, et aussi grâce à quelques moines qui avaient été à Jérusalem, et à qui il avait recommandé que l'on s'informât de ce prince, il avait su que ses Etats étaient dans cette région, située au-dessus de l'Egypte, qui s'étend vers la mer du Sud. C'est pourquoi le roi, prenant au milieu de ses cosmographes la table générale de Ptolomée, où se trouve la description de l'Afrique avec les contours de la côte, tels qu'ils étaient indiqués par ses

propres explorateurs, et marquant la distance de deux cent cinquante lieues vers l'est, où ceux de Benin disaient qu'étaient situées les possessions du prince Ogané, tous les assistants trouvèrent que ce personnage devait être le prestre Jean... Or, il semblait au roi que ses navires, en poursuivant la côte le long de laquelle ils faisaient leurs découvertes, ne pouvaient manquer de rencontrer le pays où était situé le promontoire de Prase, limite de ces régions. Donc toutes ces choses ayant été l'objet de plusieurs conférences, comme le plus grand nombre brûlait du désir de voir enfin les Indes découvertes, dom Jean se détermina aussitôt à envoyer, dans cette année 1486, une couple de navires destinés à explorer la mer et deux hommes voyageant par terre; il voulait voir la fin de toutes ces choses qui donnaient tant d'espérance (1). »

Le commandement de l'expédition maritime fut donné à Barthélemy Dias, qui avait déjà fait plusieurs découvertes le long de la côte africaine. La petite flotte mit à la voile le 2 août 1486. Dépassant les points reconnus

(1) Barros, *Asia Portugueza*, décade 1re. Je me suis servi pour ce morceau de la traduction qui en a été donnée par M. Ferdinand Denis. (*Le Portugal*, dans la collection de l'UNIVERS PITTORESQUE).

par Diago Cam, Dias explora la côte, déposant sur chaque nouveau rivage, selon l'usage des Portugais, une borne de pierre ou *padram* aux armes du royaume (1). Assailli par des tempêtes, il doubla le cap Méridional sans l'avoir aperçu et le dépassa de cent cinquante lieues, poussant jusqu'à un fleuve qu'il appela *de l'Infant*. Les équipages, saisis alors d'une terreur soudaine, se refusèrent à aller plus loin et Dias fut obligé de revenir sur ses pas. C'est à son retour qu'il vit se dresser devant lui « le très grand et très épouvantable cap non connu des anciens (2). » En souvenir de la tourmente qu'il y avait essuyée, Dias lui donna le nom de cap des Tempêtes, mais quand le roi apprit de sa bouche les résultats de la navigation, il ne voulut pas accepter cette dénomination et l'appela *cap de la Bonne-Espérance*.

Mais avant le retour de Dias, dom Jean

(1) « C'était une colonne de pierre aux armes du Portugal, surmontée d'une croix de fer, que les navigateurs érigeaient sur les points les plus saillants de la côte, au fur et à mesure de leurs découvertes; ces colonnes, embarquées à Lisbonne et transportées sur place, constataient la prise de possession du lieu. » (Note de M. Morellet.)

(2) Castanheda, *Hist. do descobrimento e conquista da India*, liv. 1er.

avait exécuté son projet d'envoyer par terre à la découverte du royaume du *prestre Jean*. Il choisit pour cette entreprise deux hommes de sa maison, Alphonse de Paiva et Pero de Covilham. Ils devaient s'informer auprès de ce souverain de la situation de l'Inde et de la route que les navires devaient suivre pour y arriver en côtoyant l'Afrique.

Arrivés en Egypte, les deux émissaires se séparèrent. Covilham s'embarqua pour Kananor et visita Calicut (Kalikodu). De la côte du Malabar il se fit transporter à Sofala et à l'île de San-Lourenço (Madagascar), et se rendit ensuite à Hormuz. De retour au Caire, il apprit la mort de son compagnon et l'arrivée de deux nouveaux émissaires du roi dom Jean, chargés de lui rapporter des lettres des voyageurs.

Covilham écrivit au roi, lui rendant compte de tout ce qu'il avait appris sur « le pays des épices » et de la route que les navires portugais devaient suivre pour y arriver. Quant au célèbre prestre Jean, il ne l'avait pas encore vu, mais, d'après ses renseignements, ce souverain ne pouvait être que le roi d'Ethiopie. En conséquence, il se disposait à partir immédiatement pour ce pays.

Covilham se rendit, en effet, dans l'Abyssi-

nie, où il fut très bien accueilli, comblé même de présents, mais il lui fut défendu de sortir du royaume.

Le roi dom Jean, muni des informations contenues dans la lettre de Covilham, préparait une nouvelle expédition maritime, quand la mort le surprit (1495). Il laissait à son successeur, le fortuné Emmanuel, le soin d'achever la tâche interrompue.

Mais dans cet intervalle un fait considérable remplit l'Europe d'étonnement. Colomb, parti du port de Palos le 3 août 1492, cherchant lui aussi un chemin pour les Indes, venait de découvrir l'Amérique.

L'impulsion donnée à la navigation par les Portugais, la protection accordée par leurs rois à tous les étrangers qui cherchaient, dans ce genre d'activité, l'emploi de leurs talents, faisaient du Portugal le rendez-vous et l'école de tous les marins de l'Europe. Colomb y vint de bonne heure. Il prit part aux voyages de la côte d'Afrique (1) et des îles adjacentes, et épousa une dame portugaise, qui lui ap-

(1) Extrait de la Vie de Colomb, par son fils Ferdinand : « mais il y a plus encore : dans un autre endroit l'amiral (Colomb) dit tout exprès : *que naviguant plusieurs fois de Lisbonne aux côtes de la Guinée*, il a trouvé, etc., etc. » (p. 82 et 83).

porta pour toute dot les papiers, cartes et instruments que son père, habile navigateur, avait laissés en mourant.

C'est au milieu de ce développement maritime, dont le but final était alors d'arriver aux Indes par mer, que le génie de Colomb, mettant à profit une foule de circonstances et de renseignements, fut conduit à concevoir son immortel projet (1).

Il s'adressa d'abord au roi Jean. Celui-ci l'accueillit avec intérêt et chargea ses cosmographes attitrés d'examiner le plan du marin génois. Les savants officiels de l'époque rejetèrent sa proposition comme entachée de folie. Mais le roi, plus intelligent ou plus crédule, ne s'en tint pas à ce jugement; on raconte que, cédant aux mauvais conseils d'un courtisan, il fit partir secrètement trois navires dans la direction indiquée sur les cartes que lui avait confiées Colomb. Cet acte de mauvaise foi ne servit qu'à ternir quelque peu la mé-

(1) « Il a été prouvé récemment (*a*) que c'est en Portugal, vers 1470, donc trois ans avant d'avoir reçu les conseils de Paolo Toscanelli, de Florence, que Colomb conçut l'idée de son entreprise. » (Humboldt, *Examen critique de l'Hist. de la Géographie du nouveau continent*, t. Ier, p. 12.)

(*a*) Navarrete, *Viages de los Espanoles*, t. Ier, p. LXXIX.

moire de ce grand roi. Les marins qu'il envoya, naviguant vers l'ouest, furent assaillis par des tempêtes, et leurs pilotes ne voyant devant eux que l'immensité de la mer rebroussèrent chemin en proclamant que tenter une pareille entreprise était insensé. Comme on l'a dit, il fallait être Colomb pour pousser quand même en avant.

Dom Jean ne voulut pas croire à cette impossibilité et il essaya de renouer les négociations avec Colomb; mais celui-ci, blessé justement d'une conduite si peu loyale, quitta furtivement le Portugal et alla demander ailleurs l'appui dont il avait besoin pour réaliser son projet. On sait le reste.

Le Portugal venait de perdre ainsi une occasion unique, une occasion qui lui revenait naturellement par ses antécédents maritimes, et, de plus, il se préparait une rivale dans la nation qui accepterait les offres du Génois.

Le succès de Colomb contribua sans doute à hâter les préparatifs de l'expédition portugaise commencés par dom Jean. Emmanuel choisit pour commander la flotte un jeune homme de vingt-huit ans (1), appelé Vasco da Gama, dont la famille, d'après d'anciennes

(1) Selon les meilleurs calculs, il serait né en 1469.

traditions, descendait d'Alphonse III, par une branche illégitime. Son père, Estevan da Gama, l'avait élevé dans la carrière des armes et de la marine, où il avait acquis des connaissances au-dessus de son âge. D'un caractère entreprenant, parfois même impétueux et violent, mais en même temps doué d'une rare persévérance et du sang-froid si nécessaire à qui vit au milieu des dangers maritimes, Vasco da Gama était l'homme qui convenait pour une telle entreprise. On prétend qu'Emmanuel ne fit en le choisissant que suivre l'indication de son prédécesseur.

La flotte se composait de quatre navires, dont l'un portait les approvisionnements et devait être brûlé dans la baie de Sam Braz. Le commandant en chef montait le *Sam Gabriel;* son frère, Paolo da Gama, commandait le *Sam Rafael;* le troisième navire avait pour capitaine Nicolas Coelho et s'appelait *Berrio*. Barthélemy Dias devait naviguer de conserve avec la flotte et l'accompagner jusqu'à Mina.

Le total des équipages n'excédait pas cent soixante hommes. Mais cédons la parole à un contemporain pour le récit des apprêts de l'expédition : « Il ne fallait pas, dit Duarte Pacheco, que, pour l'accomplissement de pareilles découvertes, les navires fussent d'un

volume trop considérable ou en trop grand nombre. En conséquence, le roi, notre sire, ordonna la construction de quatre petits bâtiments, dont le plus grand ne devait pas excéder cent tonneaux, parce que pour se diriger vers des terres si peu connues et même si complètement ignorées, il n'était pas nécessaire qu'ils fussent plus grands : ceci fut aussi ordonné pour qu'ils pussent entrer et sortir prestement partout... D'habiles constructeurs, secondés par d'adroits ouvriers, les exécutèrent, en y employant les bois les plus solides et des ferrements de première qualité. Chaque navire fut pourvu en triple de voiles et d'amarres de rechange ; les autres apparaux, aussi bien que les cordages, furent doublés trois ou quatre fois... Les approvisionnements en pain, vin, farine, viande, légumes, objets de pharmacie, l'artillerie, l'armurerie, etc., tout fut fourni en aussi grande quantité que les circonstances le requéraient ; il y eut même profusion. Les premiers pilotes, les meilleurs marins, les plus habiles en l'art de la navigation que renfermait le pays furent envoyés avec Gama (1). »

La flotte mit à la voile le 8 juillet 1497. Les

(1) *Esmeraldo, de situ orbis*, cité par M. F. Denis dans son article sur Gama. (*Biographie Didot.*)

marins furent accompagnés jusqu'au rivage par des prêtres et des moines, portant des torches de cire à la main, auxquels se joignit la multitude « et presque tout le monde pleurait car tous croyaient qu'aucun ne reviendrait » (1). « A partir de ce jour, ajoute Barros, le rivage prit possession de ces douleurs immenses!... Ah! ce n'est pas sans raison que nous l'appelons la rive des pleurs pour ceux qui s'en vont... la terre du plaisir pour ceux qui reviennent » (2). Ce départ au milieu des larmes et des gémissements du peuple a inspiré à Camoëns une de ses plus belles créations : le discours du vieillard qui sur le rivage fait entendre aux navigateurs les malheurs qui suivront ces voyages et ces conquêtes de l'Inde.

Après quatre mois de traversée (3), la flotte découvre une côte basse, où s'ouvrait une baie spacieuse, à deux degrés seulement de l'extré-

(1) Castanheda (*loc. cit.*).

(2) (*Loc. cit.*)

(3) Un matelot de la flotte de Gama, que l'on croit s'appeler Alvaro Velho, nous a laissé le journal de ce mémorable voyage. Découvert il y a quelques années à Porto, ce manuscrit fut publié aussitôt et en est aujourd'hui à sa deuxième édition. M. F. Denis a traduit la première dans le tome III de la collection

mité méridionale de la côte africaine. Elle reçut le nom de Sainte-Hélène. On s'y arrêta huit jours, pour nettoyer les navires et faire du bois. Les Portugais trouvèrent en ce pays des hommes basanés, vêtus de peaux de bêtes et armés de bâtons d'olivier sauvage, auxquels ils ajustaient des cornes passées au feu. Ils reçurent d'abord très bien les Portugais, mais un certain Fernand Velloso étant descendu seul à terre faillit être la victime de sa témérité (1); on vint à son secours, et dans l'échauffourée, le commandant en chef fut blessé à une jambe.

Les bâtiments réparés, on reprit la pleine mer et deux jours après la flotte fut en vue du cap de Bonne-Espérance. Après avoir lutté quelques jours contre les vents du sud-ouest, Gama doubla enfin le cap, le 22 novembre 1497. Ce passage devait fournir à Camoëns le sujet de l'une des plus admirables conceptions

des *Voyageurs anciens et modernes*, publiée par M. E. Charton ; et la dernière a été traduite par M. Morellet sous le titre : *Journal du voyage de Vasco da Gama* (Lyon, 1864). C'est cette traduction que nous avons choisie pour résumer, d'après le récit du matelot, l'expédition de Gama.

(1) Cet incident a donné lieu à un des plus jolis épisodes des *Lusiades*.

qui ait jamais honoré le génie esthétique. Il est intéressant de comparer l'idéalisation superbe du poète au récit primitif du matelot qui écrivit la relation du voyage de Gama.

Le 25 du même mois les navires entraient dans la baie de Sam Braz. Après avoir détruit le bâtiment qui transportait les approvisionnements et s'être mis en rapport avec les naturels de la côte, sur laquelle fut fixé un *padram*, on reprit le voyage. Quelques jours après Gama atteignait la hauteur du *Rio do Infante*, dernière terre découverte par Barthélemy Dias. Puis il continua à longer la côte, mais en luttant contre de très forts courants.

Le 25 décembre, jour de Noël, la flotte avait reconnu soixante-dix lieues de côte, depuis son passage au Cap. Mais l'eau manquant à bord, on fut obligé d'atterrir. On mouilla près d'un petit fleuve qui fut nommé *Rio do Cobre*. Les Portugais trouvèrent à terre une grande quantité de nègres, hommes et femmes, d'une haute stature. Le pays était très peuplé, les maisons étaient en paille et les armes des habitants consistaient en de très grands arcs, avec flèches et zagaies en fer. Ces populations firent un excellent accueil aux navigateurs et les aidèrent à transporter leur provision d'eau.

En souvenir de ces services Gama donna à cette contrée le nom de *Terre des bonnes gens.*

Le 15 janvier 1498, il quitta ces peuples hospitaliers et, après avoir suivi pendant quelque temps la côte, il prit le large et alla aborder à l'embouchure d'un fleuve. Il venait, sans s'en douter, de laisser en arrière la ville de Sofala, où il aurait pu relâcher avec avantage.

Dans cet endroit Gama reçut la visite de deux seigneurs du pays. Ils étaient si orgueilleux, dit notre matelot, qu'ils ne firent aucun cas de ce qu'on leur offrit; l'un d'eux était coiffé d'un turban, avec des liserés bordés de soie; l'autre portait une sorte de bonnet de satin vert. En compagnie de celui-ci vint un jeune homme, natif d'un autre pays éloigné, comme il le faisait entendre par signes, lequel disait qu'il avait déjà vu dans ces parages des navires aussi grands que ceux des Portugais. Ces nouvelles réjouirent fort les navigateurs; ils donnèrent au fleuve nouvellement découvert le nom de *Rio dos bons signaes* (fleuve des bons indices) (1).

Mais ici une terrible maladie vint s'abattre sur les équipages de Gama. Le scorbut apparut à bord et enleva un grand nombre de ma-

(1) C'est un bras du Zambeze, le Guilimane.

telots. « Plusieurs des nôtres, dit Alvaro Velho, y tombèrent malades : leurs pieds enflaient ainsi que leurs mains, et leurs gencives avaient crû tellement par dessus les dents, qu'ils étaient incapables de manger ».

Le 2 mars, la flotte arriva à Mozambique, où les Portugais rencontrèrent une population musulmane qui vit avec effroi arriver ces nouveaux hôtes. Les puissants marchands qui habitaient le pays devinèrent bien vite dans ces étrangers audacieux des compétiteurs dangereux et firent tout leur possible pour détruire l'expédition. Mais la prudence du chef portugais sut déjouer toutes les manœuvres. Cette circonspection de Gama fut encore plus nécessaire à Mombaça, ville du littoral où il toucha ensuite. Après avoir réussi à préserver sa flotte d'une destruction certaine, Gama continua sa route, et, à l'aide des renseignements fournis par des prisonniers Maures, il se dirigea vers le port de Melinde.

Le souverain de cette ville arabe reçut les Portugais avec une cordialité qui étonne après les accueils précédents. Il vint visiter Gama à son bord et se montra plein d'admiration pour le courage de ses hommes venus de si loin, sur des mers jusqu'alors inconnues. Il apprit de Gama le but de l'expédition et lui donna

un pilote fidèle pour le conduire à la côte occidentale de l'Inde. Le nom de ce pilote mérite d'être conservé, car c'est à lui que les Portugais doivent le succès de leur navigation : il s'appelait Malemo Cana.

Enfin, le 20 mai, la flotte portugaise arriva devant Calicut, qui était le terme assigné au voyage. Gama envoya aussitôt un des déportés (1) dans la ville. « Ceux avec qui il y alla le menèrent chez deux Maures de Tunis qui savaient parler le castillan, ainsi que le génois, et le premier salut qu'il en reçut fut le suivant : Que le diable t'emporte! qui t'a amené ici ? — Puis ils lui demandèrent ce que nous étions venus chercher si loin, et il leur répondit : Nous venons chercher des chrétiens et des épices. — Et l'un de ces Maures l'ayant accompagné (quand le déporté revint aux navires) se prit à dire dès qu'il fut à bord : Bon succès, bon succès : force rubis, force émeraudes; vous devez rendre de grandes actions de grâce à Dieu pour vous avoir conduits en un pays où

(1) Ces déportés étaient des criminels de droit commun, que les navigateurs emmenaient avec eux pour les débarquer sur les nouveaux rivages et établir les premiers rapports avec les naturels, ce qui était toujours dangereux. Ils recevaient en récompense la remise de leur peine.

il y a tant de richesses. — Nous fûmes si grandement ébahis que nous l'écoutions parler sans y croire, ne pouvant nous persuader qu'il y eut à pareille distance du Portugal quelqu'un qui entendit notre langue » (1).

Quelques jours après, le souverain de Calicut, le Çamorim des historiens portugais (2), reçut en audience solennelle le chef portugais. Celui-ci lui remit les lettres qu'il apportait et lui fit savoir que son maître l'avait envoyé pour rechercher son alliance et son amitié. Le Çamorim répondit qu'il était le bienvenu et renvoya son hôte à une seconde audience.

Mais les mahométans de la ville, comme ceux de la côte d'Afrique, tramaient déjà la perte des Portugais. Ils voyaient bien que ces hommes hardis, s'ils rapportaient dans leur pays la nouvelle de leur découverte, sauraient leur enlever le monopole du commerce de ces régions. Ils gagnèrent à leur cause le *catwal*, ou surintendant du prince, qui retint Gama prisonnier et employa tous les moyens pour tenter un coup de main contre la flotte ; mais

(1) *Journal* d'Alvaro Velho.

(2) Son vrai nom était Samoudri-Rajah (roi de la Côte.)

le sang-froid et la prudence du commandant en chef déjouèrent tous ces plans.

Gama réussit enfin à se faire mettre en liberté et gagna ses navires. Après avoir repoussé d'autres tentatives contre sa flotte, il mit enfin à la voile, pour aller annoncer à son roi la grande découverte.

Dans ce voyage de retour, il toucha à d'autres points de la côte africaine, visita Magadoxo et l'île de Zanzibar. Mais son équipage ayant été de nouveau atteint du scorbut, Gama se vit bientôt obligé de détruire le *Saint-Rafael*, car la manœuvre de trois navires devenait impossible avec le peu de monde qui restait à bord. Le 20 mars 1499, la flotte doublait de nouveau le cap de Bonne-Espérance et continuait sa route vers les îles du cap Vert. Mais avant d'y arriver une effroyable tempête la dispersa et le bâtiment commandé par Nicolas Coelho, laissant en arrière le commandant en chef, navigua directement vers Lisbonne, où il arriva le 29 juillet.

Cependant Gama était retenu aux Açores par un triste évènement. Son frère Paulo, si loyal et dont la tendresse pour Vasco s'était manifestée tant de fois, succombait à une longue maladie. Vasco remit le commandement de son navire à un pilote et, après avoir

rendu les derniers honneurs aux restes de son frère, il quitta l'île Tercère dans une caravelle. Il arriva à Lisbonne le 29 août 1499, après un voyage qui avait duré trois ans.

Tout un peuple enthousiasmé vint acclamer le hardi navigateur. Cette admiration se répandit dans l'Europe entière et donna lieu à d'universels transports de joie. On pouvait enfin parvenir aux Indes et acquérir ses riches produits sans avoir affaire aux cupides marchands mahométans! Tel était le cri de délivrance qui retentissait partout!

La découverte d'une route maritime vers l'Inde, considérée en elle-même, fut surtout un évènement industriel, qui changea complètement les rapports commerciaux de l'Occident avec l'Orient et transféra de Venise à Lisbonne le centre de ces échanges.

Jusqu'alors les denrées orientales arrivaient en Europe après un long voyage par terre; ce qui en rehaussait le prix, non seulement à cause des frais considérables de transport, mais aussi à cause des droits élevés que les villes égyptiennes imposaient aux caravanes. Arrivées à Alexandrie, les marchandises étaient achetées par les négociants vénitiens et génois dont les galères les transportaient en Europe.

Le voyage de Gama permit aux Portugais

d'introduire en Europe ces mêmes produits à des prix très inférieurs (1). La route maritime les délivrait des lourdes charges des marchés mahométans et diminuait les risques de perte, car il n'était pas rare de voir les caravanes qui transportaient les cargaisons de Suez au Caire pillées en chemin par des bandes de brigands arabes.

La baisse des prix augmenta considérablement la vente de ces marchandises en Europe. Venise sentit le coup terrible qui menaçait d'anéantir sa prospérité commerciale. Elle voyait déjà Lisbonne devenir l'intermédiaire du trafic entre l'Orient et l'Europe; mais c'est en vain que, de concert avec les mahométans, elle essayera, à plusieurs reprises, d'arracher le commerce de l'Inde aux Portugais.

En dehors de cette révolution commerciale, le voyage de Gama réagit puissamment sur la science et la politique. L'Afrique était contournée et la géographie enrichie par la connaissance des régions tropicales. L'Occident allait se trouver face à face avec ces théocraties séculaires et transporter l'agitation de ses industriels, de ses capitaines et de ses savants

(1) Voyez Robertson, *An historical disquisition concerning ancient India,* 8e éd. 1821, p. 158 et suivantes.

au milieu de leur calme inaltérable. C'est aux Portugais que l'on doit les premières notions positives sur les mœurs, les institutions et les langues de l'extrême Orient.

Au contact de peuples si différents et de croyances si diverses, on sentira de plus en plus l'insuffisance des doctrines provisoires et le besoin d'une religion nouvelle. Le monothéisme chrétien, forcé de reconnaître son impuissance en face de son rival mahométan, se reconnaîtra également impuissant devant ces théocraties vénérables, qui, dans leur immobilité, attendent encore la conciliation scientifique de l'Ordre, qu'elles ont systématisée, avec le Progrès, élaboré par l'Occident.

Quant aux conséquences politiques elles furent beaucoup plus importantes encore, mais leur exposition sera mieux placée plus loin lorsque nous retracerons, en les groupant autour du grand nom d'Albuquerque, les principaux évènements de la fondation de l'empire portugais dans l'Inde.

Celui qui avait su mener à bien, par son courage et sa prudence, cette révolution célèbre dans l'histoire de l'Humanité, fut comblé par son roi de titres, d'honneurs et de richesses. Il lui accorda, pour lui et ses descendants,

le titre de *Dom*, faveur exceptionnelle en Portugal, le nomma amiral des Indes, comte de Vidigueira, et lui assigna des dotations sur les revenus de l'Etat, avec des privilèges spéciaux sur le commerce des Indes.

Gama retourna deux fois en Orient, en 1502 à la tête d'une flotte de vingt navires, et en 1524, comme vice-roi de l'Inde sous le successeur d'Emmanuel, dom Jean III. Dans l'intervalle il avait été oublié dans l'inaction.

Il mourut à Cochim, le 25 décembre 1524, mais sa dépouille mortelle fut transférée plus tard en Portugal et déposée dans le couvent de Vidigueira. En 1750 on pouvait voir encore sur sa tombe l'inscription suivante :

ICI REPOSE LE GRAND ARGONAUTE
D. VASCO DA GAMA
PREMIER COMTE DE VIDIGUEIRA, AMIRAL
DES INDES ORIENTALES
ET LEUR FAMEUX EXPLORATEUR.

Aujourd'hui ces restes sacrés reposent non loin de Lisbonne, dans l'église de Belem, où ils furent transportés à côté de ceux du chantre qui avait fait du grand navigateur le héros de son épopée nationale.

Quelques années avant la mort de Gama, un autre marin portugais complétait l'œuvre de Colomb et de son illustre compatriote. Formé à l'école de l'Inde, il avait servi sous Albuquerque dans l'expédition contre Malaka, et de retour en Portugal il conçut l'idée d'arriver aux Indes en naviguant dans une direction opposée, vers l'ouest. Il s'appelait Fernando de Magalhaens, nom que les Français ont transformé en Magellan. Le roi de Portugal ne lui ayant pas accordé une charge honorifique à laquelle il croyait avoir droit, Magellan, blessé dans son orgueil, quitta son pays et alla proposer son projet à Charles-Quint. Cet oubli de la vieille fidélité portugaise lui attira dans la suite, de la part de Camoëns, ce fier reproche :

..... *Puis plus tard, ce Portugais rebelle,*
Magellan, en suivant cette côte nouvelle (1),
Cherchera, plus au sud, un chemin sur les eaux,
Voulant ceindre la terre avec ces fiers vaisseaux (2).

Il partit de San Lucar de Barrameda le 21 septembre 1519. Sa flotte se composait de

(1) Le Brésil.

(2) *Lusiades*, Chant X, traduction française de Cool.

cinq navires, avec deux-cent-cinquante hommes d'équipage. Les pilotes portugais y étaient en grand nombre quoique l'expédition fût espagnole.

En longeant la côte du Brésil, Magellan arriva à l'extrémité méridionale du continent américain et découvrit le fameux détroit qui porte son nom. Nous ne suivrons pas l'itinéraire et les divers incidents de cette navigation (1) au milieu des archipels de l'Océan Pacifique. Qu'il nous suffise de dire que, malgré la mort de Magellan, tué dans un combat contre les naturels de l'île de Matan, ses pilotes continuèrent et achevèrent ce premier voyage autour du monde. Après avoir visité Tidor, la flotte doubla le cap de Bonne-Espérance et, le 6 septembre 1522, les compagnons de Magellan entraient dans la baie de San Lucar.

La grande navigation, inaugurée par l'infant dom Henri, achevait de réaliser son plus grand effort. Après avoir réuni l'Afrique et l'Orient à l'Occident et amené la découverte

(1) La relation du voyage de Magellan fut écrite par un témoin oculaire. Voyez Pigafetta : *Premier voyage autour du monde sur l'escadre de Magellan pendant les années* 1519, 20, 21 et 22. Paris, an IX, in-8° (avec cartes et fig.).

d'un nouveau continent, les Portugais venaient de faire le tour de la planète humaine, et de préparer ainsi par l'exploration préalable de son siège matériel l'avènement universel du règne de l'Humanité.

IV

ALBUQUERQUE.

L'année qui suivit celle du retour de Gama, le roi Emmanuel fit équiper une nouvelle flotte, afin d'aller reprendre les négociations avec le Çamorim et signer avec lui un traité de commerce. *L'Armada* avait pour commandant en chef Pedro Alvarès Cabral, gentilhomme de la maison royale.

La flotte, après avoir doublé le cap Vert, fut jetée hors de sa route par une tempête, et, emportée par les courants, elle arriva quelque temps après, le 22 avril 1500, devant une terre inconnue. Cabral y débarqua avec ses gens et fit célébrer la messe sur un autel élevé en plein air dans un coin de cette côte nouvelle. Les indigènes, attirés par la nouveauté de la cérémonie, s'approchèrent des étrangers et imitèrent, dans leur sympathie naïve, les gestes des Portugais pendant l'office divin. A

quelques jours de là, le commandant en chef fit planter une grande croix de bois, aux armes d'Emmanuel, en signe de prise en possession de cette terre par le Portugal.

Ayant détaché de sa flotte le navire de Gaspar de Lemos, pour aller annoncer au roi cette découverte inattendue, Cabral continua sa route vers l'Inde. La terre que le hasard venait, pour ainsi dire, de placer sur sa route et qu'il appela *Sainte-Croix*, devait devenir plus tard l'empire du Brésil (1). De toutes les conquêtes du Portugal, celle-ci seule était destinée à devenir une nation et à perpétuer, dans le nouveau continent, la langue et le nom portugais.

Arrivé à la côte du Malabar (2), Cabral eut à lutter contre la haine des Mahométans de Calicut. Malgré le traité d'alliance qu'il signa avec le rajah de cette ville, les musulmans osèrent attaquer sa flotte. Cabral chercha alors et obtint l'appui du roi de Cochim (Katschi),

(1) Voyez sur cette découverte la lettre adressée au roi par Pedro Vaz Caminha. Cette lettre a été publiée en français par M. Ferdinand Denis, dans ses *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal.*

(2) Pour toute cette partie jusqu'au gouvernement d'Albuquerque, voir Gaspar Correa, *Lendas da India,* tome Ier.

vassal révolté du Çamorim, ainsi que celui du souverain de Kananor. Il fonda une factorerie à Cochim, et, après avoir chargé ses navires des riches produits de ces contrées, il reprit la route du Portugal. Lorsqu'il y arriva, sa flotte, dispersée par les vents, était réduite à cinq navires.

Il n'était pas encore de retour, qu'une deuxième expédition, sous les ordres de Jean de Nova, avait découvert, en faisant route vers l'Inde, les îles de la Conception et de Sainte-Hélène. Les terres semblaient surgir comme par enchantement des profondeurs de la mer aux yeux ravis de ces hardis explorateurs.

En même temps, comme si l'Orient et l'Occident n'eussent pas suffi à l'infatigable ardeur de ce petit peuple, le portugais Corte Real se dirigeait vers le Nord et arrivait à la terre qui porte aujourd'hui le nom de Canada (1), en s'avançant jusqu'au 60e degré. Un second voyage aux régions arctiques amena vraisemblablement la perte du courageux

(1) On prétend même que ce nom est d'origine portuguise. Quoi qu'il en soit, ceux de *terra de Labrador* et de *bahia da Conceiçam* attestent suffisamment les traces laissées par Corte-Réal. (Voir le *Indice chronologico* du cardinal Saraiva Lisboa, 1841.)

marin, car il ne revint pas et ne put être retrouvé, malgré les efforts de son frère Miguel qui alla à sa recherche.

Cependant le roi Emmanuel, décidé à jeter d'une manière irrévocable les fondements de la puissance portugaise dans l'Inde, rappela Vasco de Gama de sa retraite et lui confia le commandement d'une flotte nombreuse. Le grand navigateur allait cette fois dans l'Inde avec des dispositions très différentes de celles qu'il avait montrées lors de son premier voyage. Il avait pour mission de venger Cabral et de frapper l'imagination des peuples indiens par des actes de vigueur. Si sa sévérité fut quelquefois cruelle, il sut cependant être dur et doux, selon les circonstances. Il battit complètement la flotte de Calicut et retourna en Europe, laissant Vicente Sodré à la tête de l'établissement de Cochim.

Vicente Sodré aima mieux aller à la chasse des navires mahométans que de pourvoir à la défense du petit nombre de Portugais laissés dans l'établissement naissant, et bientôt les rajahs indiens se réunirent pour marcher contre le roi de Cochim, ami et allié des Portugais. Heureusement pour ceux-ci, une division de trois navires, sous le commandement d'Alphonse d'Albuquerque, qui pour la pre-

mière fois apparaissait dans ces régions, vint à leur secours, et le souverain de Cochim put rentrer dans la capitale qu'il avait abandonnée. En récompense de ce service, les Portugais obtinrent le droit de bâtir une forteresse à côté de la ville. Albuquerque remit alors le commandement à Duarte Pacheco et fit voile pour le Portugal.

Pacheco est un des grands noms de l'Inde portugaise. Camoëns l'a salué du titre d'Achille lusitanien, et il faut avouer que ses exploits sont dignes du héros d'Homère : son courage héroïque, joint à une science militaire profonde, sauva ce premier germe de l'Asie portugaise et rendit redoutable aux Orientaux la valeur de ses compatriotes.

Le Çamorim, résolu derechef à châtier son vassal de Cochim, réunit ses forces à celles des princes voisins et marcha sur la capitale de son ennemi. Pacheco, laissant à son allié ses trente mille hommes, prit avec lui neuf cents Portugais, trois cents indigènes et trois vaisseaux, et avec cette poignée de soldats marcha à la rencontre du Çamorim, dont les forces se composaient de cinquante mille hommes, deux cent quatre-vingts barques et une redoutable artillerie.

Ce trait d'audace réussit au capitaine portu-

gais. Il dispersa la flotte et mit en fuite l'armée de son ennemi.

Mais celle-ci fut vite ralliée et la coalition menaça de nouveau Cochim. Alors Pacheco quitta la ville avec ses Portugais et quelques Indiens et alla se poster à une lieue de distance, dans une petite île appelée Kambalaam, qui commandait le gué par lequel devait passer l'armée ennemie. C'est dans cette position qu'il soutint avec un courage inouï des assauts qui se répétaient tous les jours, déjouant les stratagèmes des chefs ennemis avec une rapidité et une sûreté de coup d'œil vraiment surprenantes. On reste confondu quand on lit dans les vieux historiens l'énergie et les ressources que le héros déploya pour vaincre. Ses exploits tiennent du prodige et l'on comprend que Camoëns ait dit : « Tant de combats soutenus par une centaine de braves, tant de victoires remportées sur des ennemis nombreux et vaillants, passeront pour des évènements fabuleux ; ou l'on croira que les puissances du ciel, descendues à la voix du héros, versèrent dans son âme la prudence, la force et l'intrépidité. Le guerrier qui dans les plaines de Marathon anéantit l'armée de Darius ; celui qui avec quatre mille Grecs défendit les Thermopyles ; l'intrépide Romain qui

défendit seul un pont contre tous les efforts des Toscans; le sage Fabius enfin, déployèrent dans les combats moins de génie et de valeur (1). »

L'armée hindoue fut finalement défaite en tentant une dernière fois de franchir le gué, gardé par les Portugais. Les chefs ennemis implorèrent la paix auprès de Pacheco qui leur imposa un tribut, et le Çamorim, contraint par les siens de se démettre du pouvoir suprême, alla chercher un refuge dans une retraite religieuse où il vécut dans les austérités des pénitents brahmaniques.

Quant à Pacheco, sa triste fin rappelle celle de Bélisaire. De retour en Portugal, il fut reçu par Emmanuel avec une pompe et des honneurs magnifiques; mais envoyé ensuite en Afrique avec le gouvernement de Mina, il ne tarda pas à être victime de basses intrigues. Rappelé à Lisbonne, le héros fut jeté en prison comme un malfaiteur, et n'en sortit quelques années après que pour aller mourir à l'hôpital de Valence, dans la plus affreuse misère! Qui n'applaudirait au jugement sévère de Camoëns, lorsque, racontant cette triste destinée, il s'écrie : « O Bélisaire! toi qui seras

(1) *Lusiades*, chant X, st. 20 et 21.

toujours grand parmi les filles de Mémoire, si l'impure calomnie a flétri tes lauriers, si ta gloire a connu l'outrage, viens te consoler avec Pacheco. Vous aviez tous deux servi glorieusement le prince et la patrie : d'injustes rigueurs vous ont payés tous deux. Plus d'une fois encore on verra les hommes qui servent de rempart aux princes et aux lois, mourir comme vous dans les hôpitaux sur le lit de la misère. Voilà l'œuvre des rois qui, n'écoutant que le caprice qui les guide, ferment l'oreille à la voix de la justice et de la vérité. Voilà l'œuvre des rois qui, séduits par de vains discours, accordent à l'insidieuse éloquence d'Ulysse le prix que réclamait la vaillance d'Ajax. Mais la vertu sera vengée : les faveurs qu'ils refusent à la fidélité courageuse n'auront enrichi que de lâches flatteurs. Et toi qui méconnus les services d'un grand homme, toi qui ne fus injuste qu'envers lui, malheureux Emmanuel ! Il t'avait donné des royaumes et son partage est l'indigence, son dernier asile, un cachot ! Mais aussi longtemps que le soleil éclairera le monde, les peuples honoreront sa mémoire et reprocheront à la tienne cette grande iniquité (1). »

(1) *Lusiades*, chant X, st. 22, 23, 24 et 25.

Pacheco venait de sauver les établissements naissants des Portugais, mais il était temps de songer à organiser les nouvelles conquêtes, en leur donnant une administration et un gouverneur. Pour ce poste éminent le roi Emmanuel choisit D. Francisco d'Almeida, d'une des plus illustres familles du royaume et qui s'était signalé dans la guerre de Grenade, sous Ferdinand et Isabelle (1). Avec le titre de vice-roi, Almeida reçut les pouvoirs les plus étendus pour tout ce qui concernait l'administration, la guerre et la justice. La mesure était opportune, car les Vénitiens alliés aux musulmans d'Egypte préparaient déjà leurs efforts afin d'expulser d'Orient leurs nouveaux et dangereux adversaires.

Almeida partit de Lisbonne en 1505 et commença par faire reconnaître son pouvoir sur les villes de la côte orientale d'Afrique, points de relâche nécessaires aux escadres portugaises qui venaient de l'Inde ou y allaient. Arrivé à la côte du Malabar, il augmenta le nombre des forteresses sur le littoral, occupa l'archipel des Maldives et reconnut l'île de

(1) Il avait d'abord fait choix de Tristam da Cunha, mais celui-ci atteint d'une cécité soudaine ne put accepter cette haute dignité.

Ceylan. Mais il eut peu de temps après à soutenir le choc d'une coalition formidable.

Les rajahs de Calicut et de Kambaye, unis aux Égyptiens, aux Vénitiens, aux Persans et aux Arabes, à tous ceux en un mot qui avaient intérêt à perdre les Portugais, se présentèrent dans la mer des Indes avec une flotte redoutable. Comme le vice-roi s'apprêtait à aller à leur rencontre, son jeune fils Lourenço, impatient de réparer un revers qu'il avait essuyé, partit tout à coup de Cochim au-devant de l'ennemi. Les Portugais, malgré leur valeur, succombèrent sous le nombre et Lourenço périt dans l'action.

Almeida en apprenant cette triste nouvelle acheva à la hâte son armement, et jura de venger avec son fils le prestige des armes portugaises. Quelques jours après, il livrait bataille à la flotte alliée, dans les parages mêmes où son fils avait été tué, et remportait une éclatante victoire (1508).

Almeida n'était pas seulement un grand capitaine, il avait aussi un plan arrêté en ce qui concernait l'organisation de la puissance portugaise dans ces contrées. Son idée était d'abandonner tout projet de conquête et de fonder le protectorat du Portugal sur les populations indigènes, à l'aide de fortes escadres qui assu-

reraient à ses compatriotes le monopole commercial de ces régions contre les autres compétiteurs. Les forteresses construites par les Portugais ne devaient servir, selon lui, qu'à la défense des factoreries voisines. Ce système, qui devait être repris dans la suite par les Hollandais, fut longuement exposé par Almeida lui-même dans une lettre adressée au roi (1).

Quoique très simple et très sensée en elle-même, cette organisation avait le défaut de n'être pas praticable au moment où Almeida la proposait. S'il ne se fût agi que de maintenir en respect les princes hindous, le plan eût été de facile exécution, car les rajahs réduits à eux-mêmes offraient dans leurs jalousies mutuelles de quoi les contenir les uns par les autres. Mais il y avait, derrière les rajahs, des ennemis plus redoutables : les Vénitiens et les mahométans d'Égypte, d'Arabie et de Perse, qui réussissaient souvent, au nom du danger commun, à faire disparaître ces divisions intestines. Continuellement travaillés par ces alliés et poussés par eux à la révolte, les chefs indigènes inspiraient des craintes,

(1) Voir cette lettre dans Gaspar Corréa, *Lendas da India*, tome I[er], p. 897. Elle a été publiée aussi par M. Lopes de Mendonça dans les *Annaes das Sciencias e Lettras*, tome II.

car ils pouvaient compter sur l'appui des vaisseaux égyptiens et de l'artillerie vénitienne. Il fallait donc trouver un autre système, qui, s'appuyant sur la conquête militaire, mît les indigènes à l'abri de toute excitation étrangère, en enlevant définitivement aux mahométans le commerce de l'Inde. C'est ce que comprit l'étonnant génie d'Albuquerque, qui, sous le gouvernement même d'Almeida, commença de préparer la réalisation du plan qu'il avait conçu.

Mais ici revenons un peu en arrière, et, avant de raconter les exploits du héros dont le nom rappelle toutes les gloires, disons quelque chose de sa famille et de ses premiers essais dans la vie publique.

Alphonse d'Albuquerque, né en 1453, au bourg d'Alhandra, à six lieues de Lisbonne, descendait par son père d'un fils naturel du roi dom Diniz. De sa mère, dona Léonor de Menezes, fille du comte d'Atouguia, il avait hérité des aptitudes cérébrales propres à une famille, qui avait déjà fourni plusieurs célèbres explorateurs. Elevé à la cour où il occupa diverses charges, il reçut la plus haute culture intellectuelle qui fut alors possible. On dit qu'il parlait admirablement le latin et qu'il était profondément versé dans la mathé-

matique, ainsi que dans ses applications à la guerre et à la navigation.

Il fit ses débuts en Afrique sous Alphonse V, et, de retour en Portugal, fut attaché à la personne de dom Jean II en qualité d'*estribeiro môr* ou de grand écuyer. Son intimité avec un grand roi, qui s'était donné pour but de mener à bien les projets de l'infant dom Henri, devait inévitablement porter son esprit à réfléchir sur l'avenir colonial du Portugal et sur les moyens d'étendre et d'affermir sa puissance maritime. Il n'est pas douteux que, dans un tel commerce, il dut s'élever à la conception de grandes choses et sentir naître en lui-même l'ambition de les réaliser.

En attendant, et malgré les fonctions qu'il remplissait à la cour, il tâchait d'acquérir l'expérience des choses de la navigation et de la guerre. Il s'embarque sur la flotte qui allait secourir Ferdinand de Naples contre les Turcs; il accepte, en 1489, le soin de défendre la forteresse de Graciosa, bâtie par les Portugais sur une île voisine de Larache, en Afrique; vers 1495 enfin, il retourne au Maroc où il a la douleur de voir périr un de ses frères entre les mains des Maures. Il revint alors en Portugal pour être attaché à la personne du successeur de dom Jean II.

Emmanuel montra bientôt le cas qu'il faisait de la valeur d'Albuquerque. Au retour de Cabral, il lui confie le commandement d'une division de trois navires et l'envoie dans l'Inde (1503). Quoique cette fois il ne fit encore que mesurer, pour ainsi dire, d'un regard ambitieux l'étendue du théâtre qui devait bientôt retentir de son nom, il put cependant, comme nous l'avons vu, secourir l'établissement portugais de Cochim contre le Çamorim et ses alliés. Il y laissa Pacheco, dont nous avons raconté les exploits, et retourna aussitôt en Portugal.

En 1506, un an après le départ d'Almeida, il est de nouveau en route pour l'Inde. Il part avec l'escadre de Tristam da Cunha, composée de quatorze navires, parmi lesquels le *Cirne* dont il est le capitaine. Il reçoit du roi des instructions spéciales pour les projets qu'il médite et, sans le savoir, emporte avec lui, dans un pli cacheté qu'il ne devait ouvrir que la dernière année du gouvernement d'Almeida, sa nomination à la vice-royauté de l'Inde.

Ce voyage est un des plus remarquables que contiennent les annales maritimes de l'époque (1). L'escadre, après avoir quitté la

(1) Pour tout ce qui c ncerne la vie publique d'Al-

côte de Guinée, découvre un groupe d'îles qui conservent encore aujourd'hui le nom du chef de l'expédition; le cap doublé, on arrive à Moçambique et on part de ce port pour aller explorer les côtes de l'île de Madagascar (1), qui reçut le nom de *Sam Lourenço* qu'elle a perdu depuis. On se dirige ensuite vers Socotora, où les deux chefs portugais bâtissent une forteresse sous prétexte de protéger un petit nombre de chrétiens qui s'y trouvaient (2), mais en réalité pour donner au Portugal la clef de la mer Rouge. La pensée d'Albuquerque se montrait déjà clairement.

A Socotora, Tristam da Cunha se sépara d'Albuquerque pour aller à la côte indienne et retourner de là en Portugal. Le nouveau *capitam mór* resta ainsi avec six navires et maître de réaliser par lui-même les instructions royales qu'il avait reçues ou plutôt les

buquerque, voir le livre précieux publié par son fils sous le titre : *Commentarios do grande Affonso d'Alboquerque*. Cet ouvrage fut redigé d'après les papiers et les documents laissés par Albuquerque. (Je cite l'édit. de 1774.)

(1) Cette île avait été aperçue par Soares.

(2) Ils appartenaient à la secte nestorienne dite de Saint-Thomas.

desseins conçus par son génie et approuvés par le roi.

Maître déjà de l'entrée de la mer Rouge par la possession de Socotora, il lui fallait à présent s'emparer de la clef du golfe Persique. C'était seulement à ce prix qu'il pouvait arrêter le trafic des musulmans et affermir en Orient la puissance des Portugais. Il jeta les yeux sur la carte du célèbre géographe Omar et mit le doigt sur Hormuz, située à l'entrée du golfe Persique. Cette ville était célèbre par ses richesses et sa magnificence vraiment orientale. Les Persans disaient avec orgueil : « Le monde est un anneau dont Hormuz est la pierre précieuse ». Sa position géographique faisait d'elle l'entrepôt du commerce arabe avec l'Inde et mettait en ses mains la clef du golfe. Albuquerque n'hésita pas, et, assemblant ses lieutenants, il leur communiqua son projet. Malgré leurs murmures et le mauvais vouloir des pilotes arabes, il imposa sa volonté et partit de Socotora le 10 août 1507. Il longea avec sa flotte la côte arabe et s'empara successivement de Kalasate, Curiate et Mascate. Muni de sa carte marine d'Omar, il vint à bout des objections que lui faisaient ses pilotes sur la possibilité de la route choisie et réussit, à force d'énergie, à obtenir

l'obéissance de ses lieutenants qui, plus d'une fois, tentèrent de l'abandonner.

Après avoir touché à Orçafate, où il fut salué par un vieux Maure comme l'égal d'Alexandre (1), Albuquerque arriva enfin devant Hormuz. La vue de l'opulente cité remplit les Portugais d'admiration, en même temps qu'elle provoqua chez les mécontents de la flotte de nouvelles remontrances sur la témérité d'une telle entreprise. En effet Coge-Atar (Khodja-Atar), qui gouvernait le royaume d'Hormuz, au nom d'un jeune souverain encore adolescent, ayant reçu avis de la prochaine arrivée des Portugais, avait réuni dans la capitale tous les éléments possibles de défense. Une armée considérable était prête à repousser un débarquement, et une flotte de soixante navires bien équipés et bien armés mouillait dans le port. Albuquerque avait appris ces préparatifs à Orçafate, mais il les avait gardés secrets à ses compagnons, craignant non sans raison que ceux-ci effrayés ne refusassent de le suivre. Il ne s'était pas trompé, car, à la vue d'aussi formidables apprêts, ses lieutenants voulurent lui persua-

(1) Cette curieuse anecdocte est racontée tout au long dans les *Commentarios*, tome Ier, p. 133.

der de quitter la partie. A cela il répondit : « Oui, c'est une grande affaire; mais, à présent, il est trop tard, et j'ai plus besoin de détermination que d'un bon conseil » (1). Et aussitôt il envoya dire à Coge-Atar d'avoir à accepter la suzeraineté du roi de Portugal, s'il ne voulait pas que sa ville eût le même sort que Mascate. Le chef musulman, qui n'avait pas encore reçu les nombreux renforts promis par tous ceux qui avaient intérêt à arrêter les progrès des Portugais en Orient, répondit d'une manière évasive et tâcha de gagner du temps. Albuquerque devina sa pensée, et, le quatrième jour, résolut de commencer les hostilités. Il attaqua d'abord la flotte ennemie, et, après un combat prodigieux, ses six navires restèrent maîtres de la mer. Sans perdre de temps, et, malgré une blessure au visage, il débarque dans la ville à la tête des siens, pénètre dans la cité et répand partout la terreur et la mort. Les musulmans, pour sauver leur ville, consentent aussitôt à subir les conditions du vainqueur, et le souverain d'Hormuz (2), se reconnaissant vassal

(1) *Commentarios*, P. Ier, p. 139.

(2) Ceux qui ne peuvent consulter les historiens portugais trouveront dans la *Perse pittoresque* de

d'Emmanuel, s'engage à payer tous les ans un tribut de douze mille cruzades.

Après avoir conclu ce traité, qui fut, dit-on, gravé en persan sur deux lames d'or, Albuquerque s'occupa de bâtir un fort qui pût répondre de la soumission de la ville et de l'entrée du golfe. Il eut encore ici à lutter contre l'opposition de ses lieutenants et n'eut que le temps d'achever la construction de la citadelle. Coge-Atar, instruit par quelques transfuges des dispositions des subordonnés d'Albuquerque, refusa de remplir les clauses du traité récemment signé. Albuquerque exigea d'abord qu'on lui remît les transfuges, et, sur le refus qui lui fut opposé, disposa tout pour l'attaque. Mais, dans ce moment critique, il fut trahi par Joam de Nova et les capitaines de deux autres navires qui se rendirent à la côte du Malabar. Albuquerque abandonné fut obligé de quitter Hormuz. Il revient alors à Socotora, où il arrive à temps pour secourir la petite garnison portugaise qu'il y avait laissée, reparaît ensuite devant Hormuz, comme s'il eût voulu mesurer encore une fois des yeux la proie qui venait de lui échapper et sur

M. Louis Dubeux (page 35) une excellente description de la bataille d'Hormuz.

laquelle il se jetera plus tard ; puis, vers la fin de l'année 1508, il fait voile pour l'Inde et va trouver à Kananor le vice-roi Almeida. Le gouvernement de celui-ci prenait fin, et Albuquerque, selon les ordres du roi, ouvrit les instructions secrètes par lesquelles il se trouvait appelé à la succession d'Almeida. Bien qu'il fût déjà instruit de cette circonstance, le vice-roi n'en continuait pas moins ses préparatifs militaires pour aller venger la mort de son fils, tué, comme nous l'avons dit, dans un combat naval. Prévenu, d'ailleurs, par les accusations des lieutenants qui avaient abandonné Albuquerque à Hormuz, il ne reçut pas très cordialement son successeur : lorsqu'Albuquerque lui demanda de lui remettre le gouvernement de l'Inde, en obéissance aux ordres du roi, Almeida convint de son droit, mais le pria, de la manière la plus pressante, de lui laisser d'abord venger la mort de son fils, s'engageant ensuite à ne faire aucune difficulté pour se démettre du pouvoir. Albuquerque consentit à cette prière, et, tandis que le vice-roi partait avec sa flotte pour aller recueillir les lauriers des victoires que nous avons déjà racontées, il s'embarqua pour Cochim. Au retour d'Almeida victorieux, Albuquerque exigea de lui l'exécution de ses

promesses; mais le vice-roi, n'écoutant que son orgueil et les suggestions des ennemis d'Albuquerque, refusa de se démettre. Il s'ensuivit une série de débats orageux entre les partisans du vice-roi et les amis d'Albuquerque. Ceux-ci, plus faibles, finirent par être jetés en prison. Le vainqueur d'Hormuz étant venu en personne protester contre ces actes arbitraires, fut, pour toute réponse, chargé de chaînes et envoyé dans la forteresse de Kananor (1). Il y resta jusqu'à l'arrivée d'une flotte de quinze navires commandée par le maréchal dom Fernando Coutinho, qui fit exécuter les ordres d'Emmanuel et reconnaître Albuquerque comme vice-roi. Almeida partit aussitôt pour le royaume; il ne devait pas l'atteindre : sur la plage de la baie de Saldanha où il avait relâché, il périt de la main des Cafres.

Albuquerque débuta dans ses nouvelles fonctions par un échec. Dom Fernando Coutinho, qui avait ordre de détruire Calicut, ne voulut rien entendre aux objections d'Albuquerque, qui fit tout son possible pour le dé-

(1) Toutes ces intrigues et discussions sont racontées en détail dans l'ouvrage de Gaspar Corréa, déjà cité (tome Ier).

tourner de cette témérité. Coutinho répondit qu'il n'était pas venu là pour acheter des épices, mais pour exécuter les ordres du roi. Il fallut donc céder, mais il arriva ce qu'Albuquerque avait prévu : les Portugais furent repoussés et le maréchal resta parmi les morts.

Albuquerque, revenant aux desseins depuis longtemps arrêtés chez lui, se préparait à mener une seconde expédition contre Hormuz, quand il en fut détourné par une circonstance imprévue. Un chef indien, Timoia, vint le trouver et lui proposa de l'aider à s'emparer de Goa. Cette ville musulmane, située au milieu de la côte du Malabar, sur une petite île, était en proie à des dissensions intestines ; les habitants étaient prêts à accepter avec plaisir le joug du premier conquérant qui viendrait les délivrer d'un despotisme affreux. Albuquerque examina l'offre de Timoia et comprit bien vite l'importance de cette conquête. Il lui fallait une capitale pour l'empire qu'il voulait fonder et nulle autre ville, par sa position centrale et les facilités qu'elle offrait à la défense, ne pouvait l'emporter sur Goa. Le mélange des divers cultes y avait également fait naître dans les mœurs une tolérance religieuse propre à rendre aisé le gouvernement

des chrétiens. Albuquerque accepta la proposition de son allié hindou, et un coup de main le mit en possession du château de Pangi qui dominait l'entrée du port. La ville se soumit sans difficulté (17 février 1510); mais il fut obligé de la reconquérir de nouveau contre un prince mahométan, qui, profitant de son absence, s'en était emparé. Il se montra aussi habile politique et sage administrateur dans sa nouvelle capitale qu'il s'était montré ailleurs capitaine accompli. Il fit tout ce qu'il était possible de faire pour mériter l'attachement de ses nouveaux sujets, permit à chacun l'exercice de son culte, et défendit seulement le sacrifice des veuves qui, selon les mœurs hindoues, devaient être brûlées sur le bûcher de leurs maris.

Maître de Goa, Albuquerque fut conduit à porter ses armes vers la presqu'île de Malakka. Cette région, la Chersonèse d'Or des anciens, avait déjà été visitée par une flotte portugaise commandée par Diogo Lopes Sequeira, et les naturels avaient reçu leurs nouveaux hôtes avec bienveillance. Mais les intrigues des marchands arabes, qui, là comme ailleurs, voyaient avec effroi l'arrivée de ces concurrents étrangers n'avaient pas tardé à changer ces relations amicales. Les Portugais furent

surpris et Diogo Lopes faillit périr victime de sa bonne foi. Trente Portugais restèrent prisonniers entre les mains des Malais et Lopes put à grand'peine gagner le Portugal avec les débris de sa flotte.

Cependant la nouvelle de la prise de Goa par Albuquerque jeta le souverain de Malakka dans une cruelle perplexité. Il redoutait la vengeance du nouveau vice-roi, et, pour la détourner de sa tête, il fit mettre à mort le ministre qui s'était fait l'agent des menées musulmanes en même temps qu'il adoucissait la captivité des prisonniers portugais. L'un d'eux, Ruy d'Aranjo, put alors faire parvenir à Albuquerque, par l'entremise d'un Maure, des renseignements sur l'état des choses à Malakka et sur les moyens de mener à bonne fin une expédition contre la ville.

Mais un autre projet préoccupait alors le vice-roi. La possession de Socotora n'empêchant pas les flottes égyptiennes de continuer librement leurs courses commerciales, il se proposait de prendre la ville d'Aden, située, comme on sait, à l'entrée de la mer Rouge. Il s'embarqua donc pour l'Arabie ; mais des vents contraires l'ayant obligé à revenir à Goa, il songea alors directement à l'expédition contre Malakka. Cette ville était l'entrepôt général

de tout le trafic qui se faisait entre les îles de l'Océanie, la Chine et le reste du monde. Sa possession assurait aux Portugais le monopole du commerce de ces régions et achevait en même temps l'œuvre de destruction dirigée contre le pouvoir des Musulmans en Orient. Albuquerque y vit bien vite un des piliers nécessaires de l'édifice qu'il s'efforçait de bâtir. L'entreprise fut décidée et on prit pour prétexte la nécessité de venger l'offense faite à Diogo Lopes et de délivrer les prisonniers portugais.

Les limites de mon travail ne me permettent pas de décrire les opérations militaires qui aboutirent à la victoire d'Albuquerque (1). Qu'il me suffise de dire que le capitaine portugais se montra admirable de courage, d'habileté et de prudence, et aussi de désintéressement après la victoire. Il ne prit pour lui que quelques objets curieux, qu'il envoya à Emmanuel, et six lions de bronze destinés à orner son propre tombeau.

La prise de Malakka ouvrit aux Européens une foule de régions inconnues : les royaumes de Siam et de Pégu sont alors visités pour la

(1) On en trouvera un excellent résumé dans le *Portugal*, de M. Ferdinand Denis (Collect. de l'*Univers pittoresque*).

première fois, et de ces points les navires portugais rayonnent dans toutes les directions, au sud, à l'est, au nord-est et au nord. Les côtes de Sumatra et de Java sont reconnues et les îles de la Sonde et les Philippines voient débarquer les marins portugais. En 1512 ceux-ci abordent aux Moluques ; deux ans après, ils relâchent pour la première fois à Canton, et quatre ans plus tard des envoyés portugais arrivent à Pékin. Ces explorations continuent sous les successeurs d'Albuquerque : les Portugais abordent successivement à Bornéo, aux îles Célèbes, à la Nouvelle-Guinée, et en 1542 ils sont jetés par la tempête sur les côtes du Japon. Plus tard, ils toucheront en Australie, avant la découverte effective des marins hollandais, et pour m'approprier une belle pensée de Camoëns, ils ne s'arrêteront que faute de monde (1).

(1) Une des figures les plus originales qu'aient fait surgir ces premiers voyages des Portugais dans l'extrême Orient, est celle de Fernan Mendes Pinto, dont le livre l'emporte de beaucoup par le charme du style, la nouveauté des mœurs décrites et l'étrangeté des aventures, sur tout ce qui a été écrit par d'autres voyageurs. La meilleure édition portugaise des voyages de Pinto (*Perigranaçam*) est de Lisbonne 1829, 4 tom. in-8°. Il existe une traduction française de cet ouvrage, par Bernard Figuier, dont la dernière édition est de Paris, 1830, 3 vol. in-8°.

Mais revenons à Albuquerque. Après avoir conquis par sa modération et sa justice l'amour des habitants de Malakka, il revient à la côte du Malabar et songe à Hormuz, qu'il n'a jamais oubliée. La renommée de ses nouvelles victoires ne lui fut pas inutile. Coge-Atar s'empressa de lui faire savoir qu'il était prêt à payer le tribut convenu autrefois, mais il ne parlait pas de restituer la forteresse bâtie par les Portugais. Albuquerque, après avoir réglé les affaires de l'Inde, se montra tout à coup devant Hormuz. Des usurpations violentes venaient de l'ensanglanter, et le dernier usurpateur, Rais Hamed (Bas-Ahmed), en sa qualité de Persan, faisait craindre que le royaume d'Hormuz ne tombât au pouvoir de la Perse. Albuquerque s'empressa de conjurer le danger, et la conduite imprudente de Rais Hamed, dans une entrevue qu'ils eurent ensemble en présence des chefs des deux camps, le délivra de son adversaire. La ville se soumit malgré les menaces et les murmures des partisans de Hamed, qui furent contraints d'abandonner l'île. Albuquerque rétablit le souverain légitime sous les conditions du premier traité signé autrefois par Coge-Atar.

Hormuz une fois fermée à la puissance musulmane, il ne restait à Albuquerque, pour

compléter son œuvre, que de réussir contre Aden, la clef de la mer Rouge. Mais cette œuvre, il ne la compléta pas : les derniers jours de ce grand homme étaient arrivés.

Il tomba malade étant encore à Hormuz, et, malgré ses souffrances, il reprit la route de l'Inde. Avant d'arriver à Goa il apprit les changements que le roi venait d'apporter dans le gouvernement des Indes, et ce coup lui coûta la vie. Pour prix de ses services et de son dévouement, Emmanuel avait prêté l'oreille aux calomnies de ses envieux. Deux individus qu'il avait renvoyés en Portugal comme criminels revenaient avec les titres, l'un de vice-roi, l'autre de secrétaire. A cette nouvelle, il murmura : « Je suis mal avec le roi pour l'amour des hommes et mal avec les hommes pour l'amour du roi. » « Allons, vieillard, s'écria-t-il, tourne tes regards vers l'Eglise et achève de mourir..... car il importe à ton honneur que tu meures, et jamais tu n'as négligé de faire ce qu'il importait à ton honneur. » Il appela son secrétaire et lui dicta pour le roi une lettre qui peint la fière simplicité de son âme. « Sire, disait-il, je n'écris pas à Votre Altesse de ma propre main, parce que, lorsque je le veux faire, je sens un grand tremblement, signe de ma mort prochaine. Sire,

je laisse là-bas dans le royaume un fils qui transmettra ma mémoire, auquel je lègue mon bien, ce qui est assez peu de chose, mais je lui laisse l'obligation qu'imposent mes services et qui est bien grande... Toutes mes espérances, je les ai mises entre vos mains et celles de la reine. Je me recommande à tous les deux, pour qu'ils fassent grand ce qui vient de moi, puisque je finis en des choses qui concernent votre service, et qu'elles me doivent mériter cela de vous; et qu'il en soit de même à l'égard de mes pensions, que j'ai acquises pour la plus grande partie, comme le sait Votre Altesse. Je baise vos mains; posez-les sur mon fils. — Ecrit en mer, le sixième jour de décembre 1515. »

« En ce temps, écrit ce fils qu'il vient de recommander à la gratitude royale (1), il était déjà si faible qu'il ne pouvait plus se tenir debout, et il demandait toujours à Notre-Seigneur qu'il le conduisît jusques à Goa, et qu'ensuite il fît de lui selon sa volonté. Or, se trouvant à trois ou quatre lieues de la barre,

(1) *Commentarios*, P. IV, p. 233. — Pour ces divers morceaux je me sers de la traduction qui en a été donnée par M. Ferdinand Denis, tout en faisant quelques petits changements pour rendre plus clair le sens de certains passages de l'original.

il ordonna qu'on allât lui chercher Frey Domingos, vicaire général, et maître Alfonso, le médecin (*physico*) : et comme de faiblesse extrême il ne mangeait rien, il voulut qu'on lui apportât un peu de vin rouge, de celui qui était venu cette année de Portugal... Le navire alla surgir au-delà de la barre, la nuit, un samedi, le 15 du mois de décembre ; et lorsqu'on dit à Alphonse d'Albuquerque où il était, il éleva les mains et rendit des grâces infinies à Notre-Seigneur, de lui avoir fait cette faveur qu'il avait tant souhaitée ; et il fut là toute cette nuit (avec le vicaire général, qui était venu de terre, et Pero d'Alpoem, secrétaire des Indes qu'il laissa pour son exécuteur testamentaire), tenant le crucifix embrassé et comme il pouvait encore parler, il dit au vicaire général qui était son confesseur, de lui réciter la passion de Notre-Seigneur écrite par saint Jean, qu'il avait toujours eu en grande dévotion, car dans ce passage et dans cette croix qui était l'image de celle sur laquelle Notre-Seigneur avait souffert, et encore dans les saintes plaies, il plaçait tout son espoir de salut. Il voulut qu'on lui mît l'habit de Santiago (dont il était commandeur) pour mourir, et le dimanche, une heure avant le jour, il rendit l'âme à Dieu, et ainsi finirent

tous ses travaux, sans qu'ils lui eussent apporté jamais aucune satisfaction. »

Ses funérailles se firent avec une grande pompe et les indigènes, en voyant passer son corps pour être conduit à l'église, ne pouvaient pas croire à sa mort, et disaient dans leur crédulité naïve que Dieu l'avait appelé pour prendre le commandement des armées du ciel (1).

On raconte que plus d'une fois, après sa mort, les Mahométans et les Indiens portèrent des offrandes sur son tombeau et demandèrent justice à son ombre des vexations et de la tyrannie de ses successeurs (2).

Telles furent la vie et la mort de celui que la postérité a appelé le grand Albuquerque. Ce nom suffirait à lui seul pour l'éternelle gloire du Portugal, car on trouve réunies chez cet homme extraordinaire des qualités qui vont rarement ensemble : il fut tout à la fois un grand capitaine, un profond politique et un savant. Il avait la magnanimité des hommes de Plutarque : aussi vaillant que généreux, aussi simple que grand. Qu'on me permette de citer un trait de l'élévation de son âme.

(1) *Commentarios*, P. IV, p. 233.

(2) *Commentarios*, P. IV, p. 235 et 236.

Peu de temps après avoir été réintégré dans son poste de vice-roi, tant disputé par Almeida, le chef des complots dirigés contre lui, Joam de Nova vint à mourir dans l'isolement. Albuquerque oubliant tout ressentiment lui fit faire des funérailles pompeuses qu'il présida lui-même vêtu de deuil. Il apportait dans ses actes et ses paroles une simplicité majestueuse. Lors de sa dernière expédition contre Hormuz, après avoir imposé ses conditions à la ville, il reçut la visite des émissaires des princes persans, qui prétendaient recevoir des Portugais le tribut qu'ils recevaient du souverain d'Hormuz. Albuquerque fit apporter un grand nombre de boulets, de bombardes, etc., et, s'adressant aux ambassadeurs, « Allez, leur dit-il, portez ceci à votre maître et dites-lui que c'est là la monnaie avec laquelle le roi de Portugal a l'habitude de payer des tributs à ses ennemis. » Plein de tolérance avec les vaincus, on n'a à lui reprocher qu'un seul acte de cruauté, et encore cet acte fut-il peut-être commandé par les circonstances (1). Aussi il fut aimé et ad-

(1) Il condamna à mort un soldat dont il surprit les visites nocturnes chez une des esclaves qu'il destinait à la reine de Portugal. Camoëns, qui avait ses

miré non seulement de ses soldats, mais des peuples soumis à son gouvernement. Tous eurent pour lui une espèce d'adoration superstitieuse.

Son œuvre présente deux aspects différents qu'il s'agit de bien distinguer. Il poursuivit deux buts connexes : affermir pour toujours la domination portugaise en Orient et ébranler la puissance musulmane en Asie.

Avec Albuquerque, en effet, commencèrent à se faire sentir en Occident les conséquences politiques de la découverte de Gama, en ce qu'elles avaient de grave pour les Musulmans.

Quelques années après ce mémorable voyage (1), le pouvoir des Mameluks ayant été détruit par les armes turques, l'Egypte et la Syrie étaient devenues des dépendances de l'empire ottoman, et les sultans avaient compris aussitôt la nécessité de chasser les Portugais de l'Orient, s'ils voulaient rendre aux deux provinces nouvellement conquises le monopole du commerce oriental. Aussi avaient-ils à plusieurs reprises dirigé, de concert avec

raisons pour être indulgent en délits d'amour, lui a reproché cet acte d'excessive rigueur.

(1) La plupart des considérations suivantes ont été développées par Robertson, dans son ouvrage déjà cité sur l'*Inde ancienne*.

les Vénitiens, tout l'effort de leur puissance militaire contre cette poignée d'hommes; mais toujours en vain.

Les Portugais, en s'emparant successivement de toutes les issues, tinrent en échec ce formidable ennemi, et délivrèrent l'Europe des menaces d'une puissance qui, toujours grandissante, serait devenue invincible, si elle avait pu s'enrichir encore de tout ce que lui eût donné un pareil monopole commercial. Lépante ne devait être que le coup de grâce porté en Europe à un édifice déjà ébranlé par les Portugais dans ses assises asiatiques. C'est par là que celui qui sut concevoir et réaliser ce plan est plus qu'un héros portugais. Albuquerque est un héros occidental, dont les services envers l'Humanité se trouvent marqués par la place que lui a donnée Auguste Comte dans son calendrier historique. Il y figure dans le mois consacré à la civilisation féodale et se trouve dignement placé entre Jeanne d'Arc et Bayard.

Ce côté de l'œuvre d'Albuquerque fut le seul durable, car l'empire portugais qu'il avait fondé devait être bientôt enseveli pour toujours. Ses successeurs ne furent occupés qu'à conserver ses conquêtes, constamment menacées, et cependant la décadence se précipita,

rapide et inévitable. Nous n'en parlerons pas, car l'étude de ses causes ne rentre pas dans le cadre du présent travail. Ajoutons toutefois que l'Inde portugaise verra encore de beaux jours, que les Jean de Castro, les Nuno da Cunha et les Ataïde feront même ressouvenir des vertus et du génie d'Albuquerque. Mais le gouvernement d'Ataïde sera comme le dernier chant de cette épopée unique, commencée par le voyage de Gama.

Je ne puis mieux faire pour résumer l'ensemble de ces antécédents historiques de l'œuvre de Camoëns, que de transcrire ici la page suivante d'un savant français : « L'expédition de Vasco da Gama, chantée par le Camoëns dans un poëme qui est resté l'épopée nationale des Portugais, en a gardé pour nous un caractère héroïque qui s'est empreint dans l'histoire et domine nos impressions. Gama, Albuquerque, tous les personnages qui figurent dans cette première phase de la puissance portugaise, nous apparaissent, à travers les trois siècles écoulés, sous des proportions qui appartiennent à la poésie encore plus qu'à l'histoire. C'est qu'en effet au milieu même des excès il y a dans la succession rapide des évènements, dans la bravoure indomptable des hommes, dans le mélange violent des ar-

deurs physiques, de la soif de l'or et du prosélytisme religieux, enfin dans l'expansion impétueuse à travers les contrées immenses du sud de l'Asie et des grands archipels océaniens, d'un peuple qui tient une si petite place sur la carte d'Europe, il y a, disons-nous, dans cet étonnant spectacle de la fondation de l'empire portugais en Orient, quelque chose d'éblouissant et en même temps de chevaleresque, unique dans l'histoire » (1).

Mais il est temps de faire apparaître le chantre de toute cette évolution et de raconter sa vie errante et malheureuse sur le théâtre même des exploits qu'il devait immortaliser.

(1) Vivien de Saint-Martin, *Hist. de la Géographie*, p. 341.

DEUXIÈME PARTIE.

VIE DE LUIS DE CAMOENS



I

Luis de Camoëns est né à Lisbonne, en 1524 (1), sous le règne du successeur d'Emmanuel, dom Jean III. Les villes de Coïmbre, d'Alemquer et de Santarem disputèrent longtemps à Lisbonne la gloire de lui avoir donné naissance, mais on ne doute plus aujourd'hui que cet honneur ne revienne à la capitale du Portugal (2).

(1) On doit à Manoel Faria e Sousa la découverte d'un document qui est venu établir définitivement la date de la naissance de Camoëns. C'est un extrait des registres relatifs au gouvernement de l'Inde. « Luis de Camoëns, y est-il dit, fils de Simon Vaz et Anna de Sa, demeurant à Lisbonne en la Mouraria (quartier des Maures), écuyer, âgé de vingt-cinq ans, de barbe rousse, a donné son père pour répondant. Il part sur le vaisseau le *Sam Pedro dos Burgalèzes*, sur lequel le vice-roi dom Afonso de Noronha se rend aux Indes. » (*Rimas Varias*, commentadas, par M. Faria e Sousa, 2 vol. in-fol. 1685-1688, Vida del poeta.)

(2) Manoel Correa, ami intime du poète, écrit au début de ses commentaires sur les *Lusiades :* « L'au-

Sa famille était originaire de la Galice et tirait son nom d'un château qu'elle possédait dans cette province : Camanhos, nom dont les Portugais ont fait Camoëns (1).

Sans remonter très-loin dans la généalogie du poète, nous dirons qu'au temps du roi dom Ferdinand, vers 1370, Vasco Pires de Camoëns, par suite de sa participation aux luttes entre dom Pedro le Cruel et Henri II de Castille, se vit contraint de passer en Portugal, où il reçut du souverain portugais beaucoup d'honneurs et de bénéfices. Après la mort de dom Ferdinand, il appuya, par reconnaissance sans aucun doute, les prétentions du roi de Castille à la couronne du Portugal. Vasco fut fait prisonnier à la bataille d'Aljubarrota et privé en grande partie de ses terres seigneuriales.

Dans une lettre du marquis de Santillana (2),

teur de ce livre est le portugais Luis de Camoëns, né et élevé dans la ville de Lisbonne. Ses pères étaient nobles et bien connus. »

(1) Sur les diverses origines attribuées au nom de Camoëns et sur le blason de sa famille, voir Faria e Sousa : *Vida del poeta*, en tête de ses commentaires sur les *Lusiades*.

(2) Vicomte de Juromenha. Biographie du poète en tête de l'édition de ses *Œuvres complètes*, 6 vol. in-8°, 1860-1869, Lisbonne.

cet aïeul de Luis de Camoëns est cité comme un des meilleurs poètes du XIVe siècle (1). On pourrait ainsi expliquer par l'hérédité l'essor spontané du génie poétique de son successeur.

Vasco eut trois fils ; c'est du deuxième, Jean Vaz de Camoëns, que descend notre poète. Antam Vaz de Camoëns, fils de celui-ci, se maria à dona Guiomar da Gama, alliée à la famille du grand navigateur, et en eut Simon Vaz de Camoëns, qui, marié plus tard à Anna de Sa e Macedo, fut le père de Luis.

Camoëns alla de bonne heure étudier à Coïmbre, dont l'université célèbre était alors en Portugal la dispensatrice des lumières de la Renaissance (2). Tout ce qu'on pouvait enseigner à cette époque, depuis la grammaire,

(1) Dom Pascual de Gayangos, dans son remarquable *Discurso préliminar*, qui précède l'édition d'*Amadis de Gaule*, de la collection Rivadeneyra, cite Vasco Pires de Camoëns comme un de ceux à qui le père Sarmiento attribua ce célèbre roman de chevalerie.

(2) On n'est pas d'accord sur l'époque où il aurait quitté Lisbonne pour aller étudier à Coïmbre. M. T. Braga croit que la peste de 1527 obligea le père du poète à suivre la cour à Coïmbre, et que Luis y resta après son retour pour Lisbonne. M. de Juromenha pense que Camoëns demeura à Lisbonne jusqu'en 1539. Nous donnons l'opinion de M. Braga pour la plus probable.

art transcendant alors, et les langues grecque et latine, à l'aide desquelles on commentait infatigablement Homère, Virgile et les autres poètes classiques, jusqu'à la mathématique, le droit et l'art médical, en passant par la dialectique et la théologie, l'Université de Coïmbre l'offrait aux jeunes gens, nobles pour la plupart, qui venaient s'asseoir sur ses bancs. Ce régime universitaire florissait alors dans tout l'Occident et rendait manifeste la décadence irrévocable d'un sacerdoce qui, après avoir perdu toute influence politique, ne pouvait même pas conserver la fonction d'enseignement.

Il est curieux de remarquer que presque tous les poètes portugais furent élèves de l'Université de Coïmbre et que cet enseignement rétrograde, dans lequel l'antiquité était présentée comme l'éternel modèle, ne parvint pas à détruire en eux l'impulsion donnée par le moyen âge, dont le mouvement esthétique servit ainsi de contrepoids au formalisme classique de l'éducation de l'époque. La simultanéité de ces deux courants opposés nous expliquera beaucoup de choses dans l'œuvre de Camoëns.

Ce fut sur les bancs de ces écoles, alors célèbres, que Camoëns se familiarisa avec les

modèles de la littérature ancienne et cet ensemble de connaissances qu'on découvre dans son poème, où tient tout ce qu'on savait de son temps. Il aimait à se délasser de ses travaux d'écolier par des promenades champêtres, et à livrer son âme le long des rives du Mondego aux douces impressions de la nature. Pressentant sa mission, il recueillait attentivement les traditions populaires et s'enthousiasmait aux récits des navigations lointaines qu'avaient accomplies ses compatriotes. Ce fut aussi dans ces moments de loisir, dérobés à la discipline du latin et du grec, qu'il composa ses premières poésies, adressées à son oncle, dom Bento de Camoëns, qui occupait alors une haute position ecclésiastique, et était depuis 1537 premier chancelier de l'Univesité. Cet oncle, qui paraît avoir eu une grande influence sur l'essor de Camoëns, était un mystique exalté, plein des traditions nationales du royaume : il crut un jour voir apparaître devant lui Alphonse Henriques, le fondateur de la monarchie. Camoëns lui doit sans doute son amour pour les légendes et les traditions patriotiques, mais il lui doit aussi, selon moi, un germe précieux de pureté idéale auquel il dut de ressentir cet amour qui transforma Dante et qui inspira Pétrarque.

C'est encore à Coïmbre qu'il a dû lire pour la première fois les maîtres italiens et qu'il traduisit les *Triomphes* de Pétrarque (1), auxquels il ajouta un commentaire qui nous montre à quel point il connaissait la poésie provençale, initiatrice des littératures modernes.

Ayant, à l'âge de dix-huit ans, terminé ses études, Camoëns revint à Lisbonne (2).

La cour du roi de Portugal était alors le rendez-vous des esprits cultivés et le séjour des muses. Autour de Dona Maria, fille du roi Emmanuel, s'était formé une sorte de salon littéraire composé de poètes et de dames de la cour. Celles-ci fournissaient les sujets des compositions poétiques et jugeaient ensuite de leur mérite. Camoëns, admis dans cette compagnie d'élite, y remporta d'éclatants succès. Mais cette âme ardente ne pouvait se plaire longtemps aux fadeurs d'une galanterie de convention, propre seulement à faire sentir plus vivement le besoin d'un amour réel. Jeunesse, talents poétiques, beauté (3), n'était-ce point assez pour qu'il rencontrât cet amour?

(1) Th. Braga, *Hist. de Camoëns*, p. 87.

(2) Juromenha, t. I, p. 25.

(3) Voici le portrait que Manoel Severim nous a laissé de son physique : « Luis de Camoëns était de

Comme Pétrarque, ce fut dans une église, un vendredi-saint, que son cœur s'éprit pour toujours. Au milieu de la cérémonie cultuelle, et dans un élan de son âme vers un idéal supérieur, ses yeux en rencontrèrent d'autres qui au même moment s'élevaient purs, angéliques, vers l'image du Christ agonisant.

Cette apparition décida de toute son existence. Désormais sa vie et son génie iront se retremper aux sources du pur amour.

Nous sommes aujourd'hui tellement dégradés par l'état révolutionnaire qu'un pareil amour nous semble être l'effet d'une surexcitation maladive. Nous ne comprenons rien à ce travail séculaire de l'évolution humaine qui tend à faire de la femme le centre de toute vie affective, et à la placer sur l'autel, d'où tombent un à un les derniers dieux provisoires. Cette substitution, que nos chevaleresques ancêtres du moyen âge avaient pressentie et qui apparaît déjà dans la manière d'aimer d'un Dante, d'un Pétrarque, d'un Ausias March, le troubadour catalan, n'est pour l'esprit anarchique de notre époque qu'un

taille moyenne, il avait le visage plein, le front proéminent, le nez fort, la barbe et les cheveux d'un blond qui tirait sur le safran. »

mysticisme morbide, à peu près incompréhensible. Durant la longue insurrection de l'esprit contre le cœur, nous en sommes arrivés à ne plus comprendre le culte incomparable dont la femme a été l'objet.

La vraie théorie de la nature humaine, qu'enseigne le Positivisme, montre, au contraire, que ces exemples d'exceptionnel amour sont simplement des cas anticipés de l'harmonie morale que la religion définitive rend accessible à tous par l'adoration féminine. Et c'est à ces grands poètes, c'est au sentiment profond qui les inspira, que nous devrons cette idéalisation de la Femme en qui nous voyons l'Humanité.

La personne qui avait conquis le cœur de Camoëns s'appelait dona Catharina d'Ataïde : elle était, quoique très jeune, dame d'honneur de la reine. Son père, D. Antonio de Lima, était un des seigneurs les plus puissants de la cour. Informé de l'affection naissante de notre poète et craignant une mésalliance — car Camoëns, quoique noble, descendait d'une branche cadette et n'avait aucune fortune, — il mit en jeu toute son influence pour l'éloigner de Lisbonne. Il profita de la sévérité personnelle de dom Jean III contre tout ce qui eût pu donner à sa cour couleur de galanterie, pour

obtenir de lui un ordre d'exil contre Camoëns. On croit aussi que sa comédie *El Rei Seleuco*, dont le sujet pouvait sembler une allusion directe au mariage d'Emmanuel avec la fiancée de son fils, avait déjà indisposé le roi contre lui. Enfin, il faut songer aux rivalités envieuses des poètes courtisans, qui ne laissèrent pas de seconder activement le père de la jeune dame dans tout ce complot.

Notre poète reçut donc l'ordre de quitter Lisbonne et d'aller résider dans une ville des bords du Tage, qu'on croit être Punhete (1). Il y resta quelque temps, exhalant comme Ovide, dans des vers mélancoliques, ses douleurs d'exilé, et confiant aux eaux du fleuve chéri les plaintes amoureuses qu'il envoyait à sa bien-aimée. Mais fatigué bientôt de cette inaction, il demanda à terminer son exil en Afrique, en s'engageant comme soldat. Peut-être nourrissait-il la secrète espérance que ses services militaires ne seraient point sans influence sur le succès de ses vœux (1547).

(1) On a longtemps discuté sur l'endroit de cet exil. Ceux qui ont suivi Faria e Sousa ont indiqué la ville de Santarem, mais le vicomte de Juromenha (*loc. cit.*), à l'aide des poésies de Camoëns où celui-ci parle de son exil et d'une inspection minutieuse des lieux, s'est décidé pour Punhete. M. Braga suit l'opinion de M. de Juromenha.

Le Maroc était alors l'école guerrière d
jeunes Portugais. C'est là qu'on débutait tou
jours dans la carrière des armes et que le
princes du sang allaient se faire armer che
valiers. Camoëns trouva bientôt l'occasion de
montrer son courage. Il prit part à plusieurs combats contre les Maures, et, dans une rencontre navale, devant Ceuta, un coup de feu lui fit perdre l'œil droit.

Après avoir achevé son temps d'exil, il revint à Lisbonne vers la fin de 1549, croyant que sa conduite courageuse, attestée par une glorieuse blessure, adoucirait la rancune de ses ennemis. Mais l'accueil qu'il reçut ne tarda pas à le détromper. Durant les trois années qu'il passa dans la capitale (1), il attendit vainement une amélioration de son sort au milieu des haines poétiques que lui gardaient les médiocrités de la cour.

Çà et là une entrevue furtive avec sa bien-aimée lui procurait pour un instant l'oubli de

(1) Le document découvert par Faria e Sousa, et que nous avons cité, présente Camoëns comme engagé pour aller servir aux Indes aussitôt après son retour à Lisbonne. Mais un autre document découvert par le même biographe nous prouve qu'il ne partit que trois ans après. On ne sait pas précisément les motifs de ce retard.

ses maux et rendait à son cœur l'espérance. Mais cela même ne dura pas longtemps. Sa position devenait de plus en plus précaire : pauvre, persécuté, sans avenir, il voyait sa vie à jamais liée à une autre vie dont un abîme le séparait. La dame comprit cet état cruel, et, non sans courage, elle le pria de l'oublier. Elle lui remontra qu'ils ne pourraient jamais vaincre les obstacles qui les éloignaient l'un de l'autre et qu'il valait mieux par conséquent ne plus se revoir, sauf à garder au fond de leur âme le souvenir de leur amour (1).

Camoëns au désespoir pensa alors à passer définitivement aux Indes, « ce tombeau de tout pauvre honnête », comme il le dit lui-même. Une nouvelle mésaventure rendit cette résolution irrévocable.

Il se promenait, un jour de fête, dans une rue de Lisbonne, quand il aperçut des amis attaqués par un officier du roi. Avec sa vivacité habituelle, il accourt l'épée en main, et, faisant face à l'agresseur, le met hors de combat. On porta plainte et le poète fut jeté en prison. Peu de temps après cependant il reçut le pardon royal, sous la condition, pa-

(1) J'écris ceci d'après quelques poésies de Camoëns.

raît-il, d'aller servir aux Indes (1). Il dit donc adieu à Lisbonne, au souvenir de son amour, et quitta le Portugal, le cœur plein d'amertume, en répétant, d'après son propre témoignage, les paroles de Scipion : *Ingrata patria, non possidebis ossa mea.* Le poète se rappelait sans doute ses propres émotions, quand il fait dire à Vasco de Gama, dans les *Lusiades :* « Monts paternels, terre chérie, bords fortunés du Tage, nous vous quittions, mais nos cœurs et nos tristes pensées vous restaient. Cintra fuyait dans l'éloignement, ses riantes collines s'effaçaient peu à peu : nos yeux ne pouvaient s'en détacher. La terre enfin s'évanouit entièrement : nous ne vîmes plus que le ciel et les eaux » (2).

La flotte sur laquelle il s'était embarqué fut dispersée par de grosses tempêtes, et seul le *Sam Bento,* sur lequel était Camoëns, arriva dans la même année à Goa, après six mois de traversée, vers la fin de novembre de 1553. Un grand nombre de ses poèmes sont pleins des souvenirs de ce laborieux voyage, qui devait servir si puissamment à la partie des-

(1) Voyez l'ordonnance royale de pardon, dans Juromenha, tome Ier, p. 166.

(2) Chant V, st. 3 ; trad. de Millié.

criptive de son œuvre. En attendant la superbe création d'Adamastor, une de ses élégies retrace l'impression que lui a causée le cap de Bonne-Espérance et nous montre en même temps la constance de son amour : « Les souvenirs dont j'étais accompagné au milieu d'un temps paisible ne m'abandonnèrent pas dans la tempête, car, en arrivant au cap de Bonne-Espérance, je les sentis se renouveler, en me rappelant une longue et cruelle inconstance. Nous étions déjà sous l'étoile qui resplendit dans le nouvel hémisphère et prouve l'existence d'un second pôle; les nuages amènent une nuit obscure : tout à coup le jour fuit de l'air, l'Océan entier s'élève en fureur; il semblait que la machine du monde allait se rompre au milieu de la tourmente. La mer se couvrait de tous côtés de montagnes. Le redoutable Borée, l'effrayant Notus, luttant ensemble, accroissaient la tempête mugissante et déchiraient les voiles enflées du navire. Les cordages s'entrefrappaient avec bruit; les matelots désespérés faisaient retentir les airs de leurs cris. Le redoutable et terrible maître des dieux lançait les foudres fabriquées par Vulcain, et faisait trembler les deux pôles. Mon amour se montrait tout-puissant, même en ce lieu, et ne fuyait pas devant la terreur, mais

se montrait plus constant à mesure que la peine grandissait. Voyant donc la mort présente, je me disais à moi-même : Ah! madame, si vous vous souveniez quelque jour de moi, j'oublierais tout ce que j'ai souffert. Enfin, rien n'eut le pouvoir de changer l'amour ferme, profond, qu'un solide jugement avait fait naître. Je puis vous assurer une chose, seigneur, c'est que jamais la passion ne s'épure tant que l'objet qui l'inspire est présent (1). »

Aussitôt arrivé à Goa, Camoëns prit part à une expédition qui, sous le commandement de D. Alphonse de Noronha, allait secourir le roi de Cochim, allié des Portugais, contre le roi de Pimenta. Dans la même élégie que nous venons de citer le poète raconte cette campagne avec la plus grande simplicité (2) : « Nous fûmes obligés tout à coup de soutenir la guerre..... nous allâmes reprendre une île que le roi de Porca avait conquise sur celui de Pimenta, et la chose nous réussit. Suivis d'une grande armée qu'avait réunie le vice-roi

(1) Trad. par M. F. Denis.

(2) On peut lire le récit de cette expédition dans Doigo do Couto, *Déc.* 6, liv. X, cap. 14, et dans Faria e Sousa, *Asia portugueza,* tome II, part. II, cap. x, p. 227.

de Goa, nous partîmes avec tous les hommes d'armes que l'on put trouver... Là, nous nous arrêtâmes seulement deux jours, et pour quelques-uns ces deux jours furent les derniers... »

De retour à Goa, Camoëns s'embarqua pour de nouvelles expéditions maritimes et croisa longtemps devant l'entrée de la mer Rouge à l'affût des galères mahométanes. Une de ses plus belles *canzoni* fut composée à cette occasion. Quand il revint à Goa, il trouva le vice-roi remplacé par D. Pedro de Mascarenhas, dans le gouvernement de l'Inde. Il apprit en même temps la mort de son jeune ami, D. Antonio de Noronha, tué par les Maures d'Afrique, et celle du prince D. Jean, héritier de la couronne du Portugal. Il pleura ces deux malheurs dans une magnifique églogue, qu'il envoya à un ami de Lisbonne.

Le nouveau vice-roi n'exerça que très peu de temps ses fonctions, il mourut en 1555, dans un âge très avancé et fut remplacé par D. Francisco Barretto, dont les historiens parlent avec éloge, mais qui a été, de la part des biographes de Camoëns, l'objet d'une vive discussion, car c'est sous son gouvernement que le poète fut en butte à des persécutions implacables. Dans une satire, dont il ne nous

est resté qu'un fragment, Camoëns avait fustigé un certain nombre de seigneurs portugais, qui, sous prétexte de fêter l'arrivée du nouveau gouverneur, s'étaient permis de grandes licences. L'allusion était claire et ceux qui en étaient l'objet cherchèrent par tous les moyens à perdre Camoëns dans l'esprit de Barretto. Celui-ci envoya Camoëns en Chine, pour le mettre à l'abri de ces rancunes. disent les uns; pour le punir tout en paraissant le protéger, disent les autres. La vérité est qu'il partait remplir un emploi peu fait pour un guerrier et pour un poète, celui de curateur des successions à Macao.

Les rapports des Portugais avec la Chine dataient de l'époque où nous avons vu le grand Albuquerque s'emparer de Malaka. Les villes de Liampo, de Chincheo et de Canton furent successivement les centres des échanges commerciaux entre les deux peuples. Plus tard, les Portugais ayant délivré le golfe de Tonkin d'un pirate fameux qui le dévastait, obtinrent de l'empereur chinois, comme prix de ce service, l'autorisation de s'établir sur le rocher où a été fondée Macao. S'il est vrai, comme on le croit, que Camoëns partit pour la Chine en mars 1556, sur la flotte commandée par

Francisco Martins (1), il fut un des premiers habitants de la nouvelle colonie.

Son séjour à Macao est resté lié à un souvenir local, qui, aujourd'hui encore, attire avant toute chose la sympathique attention des étrangers. Au nord de la ville, près du village de Patané, existe une grotte formée par des rochers superposés et que la mer entoure en partie. C'est là que Camoëns, loin du bruit, allait travailler à son poème et rêvait à sa patrie et à sa bien-aimée.

Tandis qu'il goûtait un repos si nécessaire après tant de traverses, ses ennemis de Goa ne l'oubliaient pas et intriguaient pour le perdre. Profitant de l'alarme causée au gouverneur par le grand nombre de plaintes qui lui parvenaient sur les abus commis dans les emplois publics, ils osèrent, par de malveillantes insinuations, élever des soupçons contre Camoëns et la manière dont il remplissait sa fonction de curateur. Le gouverneur prêta l'oreille à ces calomnies et, avec une rigueur qui suffirait à empêcher la réhabilitation complète de sa conduite, qu'ont tentée quelques écrivains portugais, il envoya ordre à Camoëns

(1) Voyez Juromenha, tome Ier, p. 73 et 495 (note 39) et p. 496 (note 41).

de venir se constituer prisonnier à Goa, pour rendre compte de son administration.

Le poète obéit immédiatement ; mais le sort lui préparait encore d'autres revers. Le navire qui le conduisait à Goa fit naufrage sur la côte de Cambodge, à l'embouchure du fleuve Mécon (Meikong). Il se sauva à la nage sans pouvoir dérober aux ondes autre chose que le précieux manuscrit des *Lusiades* (1). Camoëns a lui-même fait allusion à ce naufrage dans la stance suivante de son poème : « A travers les plaines de Cambodge coule le fleuve Mécon, le souverain des eaux. Grossi du tribut qu'il reçoit, en été, de mille autres rivières, il s'enfle comme le Nil, et couvre au loin les campagnes..... Fleuve secourable ! un jour, tes bords hospitaliers sauveront du naufrage des chants poétiques déjà trempés par l'onde amère ; seul débris échappé aux écueils d'un océan perfide, aux tempêtes, aux dangers sans nombre, à toutes les misères qui accableront cet exilé dont la lyre harmonieuse aura plus de gloire que de bonheur (2). »

(1) Cet épisode a inspiré à Horace-Vernet un joli tableau, dont on peut voir une reproduction en gravure à la Bibliothèque nationale.

(2) Chant X, st. 128, trad. Millié.

Après avoir séjourné quelque temps aux bords du Mécon, où il composa ses célèbres *Redondilhas*, paraphrase du psaume *Super flumina*, et que Lope de Vega qualifiait de merveilleuses, il put enfin être transporté à Goa, où il fut mis aussitôt en prison par l'implacable Barretto. Comment dépeindre le désespoir du poète ? Non seulement on le méconnaissait, mais on osait encore l'accuser d'une action contre laquelle protestait tout son passé. C'est sans doute cette période de sa malheureuse vie qu'il a retracée dans le chant VII[e] des *Lusiades*, lorsque, interrompant son chant patriotique, il s'écrie: « Mais que fais-je insensé ?... Vous le savez, Nymphes du Tage, mes patriotiques accents n'ont pu conjurer les orages. Traîné par le sort d'exil en exil, de malheur en malheur, toujours sur les flots ou sur les champs de bataille je lutte, je combats et j'écris encore, semblable à cette fille d'Eole qui, mourante et désespérée, d'une main tenait le style et de l'autre le glaive. Tantôt pressé par l'affreuse indigence, sans autre asile que la triste demeure ouverte par la pitié publique aux misères de l'humanité, si je retrouve l'espérance, c'est pour la reperdre aussitôt : l'abîme qui s'était fermé se rouvre plus profond sous mes pas. Tantôt comme

Ezechias, étendu sur un lit de douleur, j'attends la fin de ma déplorable existence, et, comme lui, je n'échappe à la mort que par un prodige. Pour comble d'infortune, mon malheur est l'ouvrage des ingrats que je chantais, le prix des vers consacrés à leur gloire. Au lieu du repos que j'attendais, au lieu des lauriers qui devaient ceindre ma tête, je n'ai recueilli que des tourments et les superbes dédains de mes persécuteurs. »

Et cependant il n'avait pas encore épuisé le calice : au milieu de ces tourments, il reçut le coup de grâce. Une flotte arrivée du royaume lui apporta la nouvelle de la mort de sa bien-aimée. Avait-elle oublié le poète ? On ne sait, mais sa mort si prématurée nous porte à croire qu'elle n'oublia jamais le jeune exilé et que sa dernière pensée fut encore pour lui.

Rien de plus touchant que les poésies où Camoëns a pleuré cette mort. On y sent que désormais il a perdu le grand lien qui l'attachait à la vie : maintenant l'amour de la patrie le soutiendra seul pour remplir jusqu'au bout la mission que lui impose son génie (1).

(1) M. Juromenha a pu déterminer l'année de la mort de D. Catherine, mais il ne sait si le poète reçut la nouvelle à Macao ou à Goa. M. T. Braga démontre par de bons arguments que ce devait être

L'arrivée, en septembre 1558, de dom Constantin de Bragance, nommé vice-roi des Indes, changea la situation de notre poète. Il prouva aisément son innocence et obtint immédiatement sa mise en liberté. C'est alors qu'il offrit à d'anciens amis, nouvellement arrivés avec le vice-roi, le fameux banquet où, au lieu des mets habituels, il servit à chacun une pièce de vers. Sa pauvreté ne lui permettait sans doute pas de leur souhaiter la bienvenue d'une manière plus substantielle.

Le nouveau vice-roi ne gouverna l'Inde que peu de temps et fut remplacé par le comte de Redondo, ancien ami et admirateur de Camoëns. Celui-ci eut bientôt l'occasion de recourir à sa protection. Un gentilhomme, plus soucieux de ses deniers que de sa noblesse, fit arrêter Camoëns pour une dette d'argent. Le poète adressa au comte de Redondo une pétition en vers, pour le prier d'intervenir en sa faveur, tout en se moquant de son persécuteur, plus connu sous le sobriquet de *Fils secs*. Grâce à cette haute protection, il se vit de nouveau en liberté.

dans cette dernière ville : c'est pour cela que nous le suivons sur ce point. (Voir *Hist. de Camoëns*, p. I, p. 254, 256 et 257.)

Ne demandant rien pour lui-même, il employait la faveur dont il jouissait auprès du vice-roi, à servir ses amis : c'est ainsi qu'il écrivit une ode en tête du curieux livre de Garcia da Orta sur les drogues de l'Inde, pour recommander l'auteur et l'ouvrage. Il intercéda aussi auprès de son protecteur en faveur de son héroïque ami, Hector da Silveira, tombé dans le dénuement le plus absolu.

Mais cette prospérité relative de Camoëns ne devait avoir qu'une courte durée. La mort du vice-roi le jeta de nouveau dans les aventures de la vie militaire.

Cette période de l'existence du poète, jusqu'à son départ définitif de l'Inde, est remplie d'obscurité. Peut-être faut-il placer ici ses voyages à Malaka et aux Moluques, dont le souvenir nous a été conservé par la tradition et que paraissent indiquer certaines de ses poésies (1).

Quoi qu'il en soit, Camoëns se trouvait de retour à Goa lors de l'arrivée de dom Antonio de Noronha, successeur du vice-roi décédé, et comme celui-ci grand admirateur de son ta-

(1) Voyez surtout la *Canzone* VI, où l'on a vu une description de l'île de Ternate. D. Alexandre Lobo, évêque de Viseu, dans sa remarquable étude sur Camoëns, croit cependant qu'il s'agit de l'île de Goa.

lent poétique. Nommé par le nouveau vice-roi à un emploi assez lucratif (1), il le refusa pour accepter les offres de Pedro Barretto qui lui proposait de l'emmener à Moçambique, dont il venait d'être promu gouverneur.

Camoëns pensait déjà, sans doute, à retourner en Portugal afin de publier son poème; et Moçambique était à moitié du chemin. Mais peu de temps après son arrivée à Sofala, il rompit avec Barretto, soit que l'âme fière de Camoëns n'ait pas voulu se soumettre à certaines conditions humiliantes, soit encore que des discussions aient eu lieu entre eux au sujet de l'oncle de Barretto, celui qui, étant gouverneur de l'Inde, avait envoyé le poète à Macao et l'avait jeté ensuite en prison.

Notre poète, réduit à la plus grande misère, attendit du hasard les moyens de sortir de sa pénible situation. L'attente ne fut pas longue.

(1) Il s'agit de la factorerie de Chaoul. — Un littérateur portugais dans une préface récemment publiée croit que cette nomination doit être rapportée à une époque très postérieure et qu'elle fut accordée par le roi D. Sebastien, en même temps que la pension de 15,000 reis, dont nous parlerons plus loin. Cette hypothèse expliquerait, en effet, pourquoi dans l'ordonnance qui octroie cette pension, on déclare qu'elle ne serait payée que tant que le poète résiderait à Lisbonne.

Bientôt, en effet, la flotte qui reconduisait en Portugal le vice-roi démissionnaire relâcha à Sofala, et Camoëns retrouva quelques-uns de ses anciens amis et camarades, parmi lesquels Hector da Silveira et l'historien Diogo de Couto, qui nous a conservé dans ses *Chroniques* le souvenir de cet épisode. Voici ce morceau curieux : « A notre arrivée à Moçambique, nous trouvâmes le prince des poètes de son temps, mon *matelot* et ami Luis de Camoëns, si pauvre qu'il était réduit à vivre de la pitié de quelques amis. En l'embarquant pour le royaume, nous lui fournîmes le linge nécessaire et lui donnâmes de quoi manger. Pendant l'hiver qu'il passa à Moçambique, il s'occupait à préparer les *Lusiades* pour l'impression. Il travaillait aussi avec beaucoup d'ardeur à un livre intitulé : *Parnasse de Luis de Camoëns* (1). C'était un ouvrage rempli d'érudition, de savoir et de philosophie : on le lui vola dans le royaume et jamais on ne

(1) Cet ouvrage perdu de Camoëns a donné lieu à beaucoup de discussions et de conjectures, depuis Faria e Sonsa jusqu'à nos jours. Mais je crois qu'il faut s'en tenir à l'opinion de ceux qui voient dans ce livre la collection de ses poésies diverses, que le poète préparait également pour l'impression. M. T. Braga a défendu ce sentiment sur de bons fondements. (Voyez *Hist. de Camoëns*, P. 1re. p. 330 et suivantes).

put le retrouver, malgré mes diligences (1). »

Le poète, ainsi aidé par la générosité de ses amis, fut en état de faire le vogaye. Mais au moment d'embarquer, le gouverneur Barretto s'opposa, dit-on, à son départ, sous prétexte qu'il lui devait encore les dépenses de sa traversée de Goa à Moçambique. Les amis de Camoëns se cotisèrent et ayant réuni la somme réclamée, à peu près 100 francs, obtinrent son rachat.

Le voilà donc enfin sur la route de cette patrie, qu'il a quittée le cœur plein de fiel et dans laquelle il va rentrer, pauvre et malheureux comme au jour de son départ, mais apportant à cette patrie le plus beau des monuments dont elle puisse jamais s'honorer. Après dix-sept ans d'absence, passés au milieu des tortures et des angoisses de la misère, il va enfin revoir Lisbonne, la ville de sa jeunesse et de ses amours !

Le *Santa-Fé* n'était pas entré en rade (2), qu'une affreuse nouvelle changeait en consternation la joie du retour, joie déjà troublée par la mort de Hector da Silveira, qui avait expiré en vue de la terre. Lisbonne venait d'être vic-

(1) Le 7 avril 1570.

(2) *Décade* VIIIe, chap. 28, p. 233 (éd. in-8°).

time d'un horrible fléau et présentait encore l'aspect d'un désert. Les habitants avaient abandonné la ville et n'osaient pas encore y retourner. Cette peste terrible, appelée par les historiens la *grande peste*, fut suivie d'une famine non moins redoutable. Ce ne fut qu'après avoir croisé quelque temps devant le port qu'on reçut la permission de débarquer. Le poète ne retrouva que sa vieille mère : son père était mort victime de la peste (1) et sa bien-aimée reposait depuis longtems sous la pierre du tombeau ! Il ne lui restait qu'un seul ami, l'esclave Antonio, un Javanais qu'il avait emmené d'Orient et qui devait être plus tard son unique soutien.

Camoëns trouva la cour bien changée. Le jeune roi, D. Sébastien, ne respirait que guerres et combats contre les infidèles, et son imagination exaltée par des conseillers perfides rêvait la conquête du Maroc. Envain des vieux guerriers essayaient de faire entendre leur voix autorisée : pour toute réponse, le royal fanfaron demandait injurieusement aux médecins si les années n'amoindrissaient pas le courage. Ces projets du roi, les intrigues qui divisaient son entourage, les tristes pressentiments de

(1) Cette conjecture appartient à M. Braga.

l'opinion publique, étaient autant de circonstances défavorables au milieu des efforts que faisait Camoëns pour publier son poème. Cependant, grâce à l'intervention de dom Manuel de Portugal, il fut mis en position de le présenter au roi et de le publier ensuite; ce qui eut lieu deux ans après son retour (1572).

La censure ecclésiastique respecta le texte, et se contenta de quelques changements et suppressions accomplis volontairement par Camoëns (1), sur les conseils du délégué chargé par le Saint-Office d'examiner le poème et avec qui le poète entretenait d'excellentes relations. Le rapport du père, imprimé en tête de la première édition des *Lusiades*, est un modèle de bon sens, eu égard aux susceptibilités cléricales de l'époque.

Malgré les circonstances fâcheuses au milieu desquelles l'œuvre fut publiée, l'effet

(1) Des écrivains modernes très respectables, mais dominés par les préjugés révolutionnaires, ont exagéré beaucoup l'intervention de l'autorité ecclésiastique dans les modifications apportées au texte du poème lors de sa première édition. Le moyen, en effet, d'admettre que l'Inquisition n'ait pas toujours eu tort! Je crois avec M. Juromenha qu'on doit, au contraire, être reconnaissant au délégué du terrible tribunal de la tolérance qu'il montra en cette occasion.

qu'elle produisit fut très grand. Les éditions se succédèrent avec rapidité. Le peuple, dit Faria e Sousa, en voyant passer l'auteur dans les rues de Lisbonne, s'arrêtait et le montrait au doigt. Un gentilhomme portugais, Pedro da Costa Perestrello, un des héros de Lépante, déchira, après avoir lu les *Lusiades,* le manuscrit d'un poème qu'il avait composé sur le même sujet.

Le nom de Camoëns se répandit bientôt à l'étranger et le Tasse composa un sonnet en l'honneur de celui qu'il appelait *il cuolto e bon Luigi.* Dans une lettre écrite au comte de Mediana, le Tasse disait encore, à propos du chantre portugais : « Dans ce siècle, je ne connais qu'un rival qui puisse me disputer le triomphe. Est-ce vrai, dis-moi, que tu sois aussi malheureux que moi, chantre vertueux du plus haut fait accompli par les gens de ta nation ? On m'a parlé de tes malheurs. Oh ! infortuné !... tu ne l'es pas encore autant que moi ! Il se pourra que l'empire des Indes tombe des mains des successeurs d'Emmanuel et que la fière Lisbonne ne reçoive plus dans son port les trésors de l'Afrique et de l'Asie ; mais l'ancienne gloire de ses immenses conquêtes vivra toujours rayonnante dans le poème de Camoëns; les nations les plus éloignées admire-

ront dans les *Lusiades* le courage inouï de cette poignée d'hommes, qui, bravant des dangers terribles et inconnus, soumettant des nations populeuses, portèrent aux extrémités de l'univers leurs vertus et la religion de leurs pères. »

N'est-il pas consolant de constater cette sympathie touchante et pleine d'admiration du poète italien envers son malheureux émule? Si la mémoire de Camoëns n'était pas aujourd'hui au-dessus des attaques des envieux et des ignorants, ces lignes du Tasse suffiraient pour l'en venger. Mais l'amant d'Éléonor rendit à Camoëns un hommage encore plus éclatant : il ne dédaigna pas d'imiter et même de traduire presque littéralement certaines peintures des *Lusiades* dans sa *Gerusalemme liberata.*

Herrera, Lope de Vega et Cervantès ne dissimulèrent point leur admiration pour le poète portugais, et les *Lusiades* traduites aussitôt en espagnol durent provoquer, de la part des poètes castillans, plus d'une tentative infructueuse pour doter leur pays d'une œuvre égale.

Ces hommages des étrangers contrastaient singulièrement avec les basses jalousies des poètes de la cour de Lisbonne, qui essayèrent tout pour déconsidérer l'œuvre et l'auteur.

Mais le poème avait fait tant de bruit, que le roi ne put se dispenser de donner à Camoëns une marque de sa faveur. Il lui accorda une pension de 15,000 reis annuels (1) — à peu près 500 francs de notre monnaie! — et encore l'ordonnance devait être renouvelée tous les trois ans et la pension ne pouvait être servie que tant que le poète résiderait à Lisbonne.

Ces 15,000 reis étaient si irrégulièrement soldés que Camoëns avait coutume de dire qu'il demanderait au roi qu'on les commuât en 15,000 coups d'étrivières à donner aux ministres de qui ce paiement dépendait. La quatrième année il ne reçut rien de sa pension et sa vie ne fut plus désormais qu'une lutte continuelle contre la misère et la faim.

Cependant dom Sébastien et toute la noblesse pressaient les apprêts de la folle expédition d'Afrique. Le jeune roi, malgré les conseils de ses plus vieux soldats, était résolu à réaliser son projet insensé, et déjà son âme ardente et chevaleresque savourait d'avance des triomphes dont il ne doutait même pas. D'ailleurs, il faut bien le dire, sauf quelques exceptions dont nous venons de parler, tout

(1) Voyez l'ordonnance royale dans Juromenha, t. I, p. 169.

autour de lui ne l'avait que trop encouragé dans ses rêves guerriers. On a fait tomber sur les jésuites seuls la responsabilité de l'imprudence du jeune roi, mais il faut être juste et avouer que la noblesse toute entière partageait l'enthousiasme royal ! Et malheureusement Camoëns lui-même contribua par son poème à pousser dom Sébastien dans la voie des folles aventures. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur la fin du dernier chant des *Lusiades* pour voir combien Camoëns jugeait nécessaire et glorieux pour le jeune souverain de soumettre « le barbare Gentil. » La dernière stance de son poème est une promesse de chanter les exploits de son souverain, « quand il aura rempli de terreur le mont Atlas et écrasé les armées des Maures de Maroc et de Tarudant (1). »

Et comment Camoëns pouvait-il penser autrement ? Lui qui venait de chanter les exploits des anciens Portugais, comment n'eût-il pas souffert de la décadence visible de la patrie? Comment n'eût-il pas entrevu dans le renou-

(1) *Lusiades*, chant X, st. 156. — Dans la dédicace il avait déjà dit, en s'adressant au roi : « Vous de qui nous espérons le châtiment du vil cavalier d'Ismaël, du Turc d'Orient, et du Gentil qui boit encore l'onde du fleuve sacré, etc. » (Chant I, st. 8.)

vellement des exploits guerriers le relèvement de la vieille gloire portugaise ? Poète et guerrier, il n'avait d'autre ambition que de faire servir son épée à une œuvre qui plus tard fournirait le sujet d'un nouveau poème. Il eût fallu être un politique habile et froid comme Philippe II ou un guerrier vieilli dans les guerres d'outre-mer, comme Mascarenhas, pour prévoir les conséquences funestes de toute cette ardeur guerrière.

Le 23 juin 1578, une flotte portugaise conduisant le roi et son armée fit voile pour le Maroc. Dom Sébastien était si sûr du succès qu'il emportait avec lui la couronne avec laquelle il devait être couronné empereur du Maroc. Il avait eu aussi l'idée d'attacher à son service un poète en titre, chargé d'avance de composer un poème sur l'expédition. Camoëns, dit-on, avait brigué cet honneur, mais un autre poète, Bernardes, lui fut préféré.

L'armée portugaise, débarquée à Ercilla, s'enfonça dans l'intérieur du pays à la rencontre de l'ennemi et le 4 août 1578 l'armée de Muley-Moluc campait devant les forces portugaises. La bataille s'engagea et les Portugais furent complètement défaits. Le carnage fut horrible et dom Sébastien racheta son imprudence par une mort héroïque.

Quand la nouvelle de ce désastre arriva à Lisbonne, Camoëns, nous dit un contemporain, fut comme foudroyé ! Il avait commencé, d'après ce que raconte Faria e Sousa, un nouveau poème sur l'expédition qui finissait d'une manière si funeste : en apprenant la fatale nouvelle il détruisit cette ébauche. Si Faria e Sousa dit vrai, il faut voir là un premier symptôme de la décadence de son génie ; car il n'est guère possible de chanter par anticipation des exploits qu'on attend encore.

A partir de cette époque, Camoëns ne demanda que rarement des chants à sa muse, car il n'avait plus la force de les moduler. Les infirmités arrivèrent à la suite de sa mélancolie et de sa misère, et bientôt son unique soutien fut un pauvre Javanais, qui, la nuit, sous les portails des églises, tendait la main aux passants et rapportait à la mère du poète, complice de ce dévouement, une aumône dont elle trouvait moyen de cacher l'origine à la fierté de son fils.

Quand le fidèle Antonio fut mort, Camoëns fut réduit à vivre du crédit qu'une mulâtresse, marchande des rues de Lisbonne, lui accordait généreusement. Faria e Sousa nous dit qu'à cette époque « le poète marchait appuyé sur une béquille et allait de cette façon presque

tous les jours, avec toutes ses infirmités, toutes ses années et tous ses ennuis, entendre la leçon de théologie qui alors se faisait dans le couvent de Saint-Dominique. Là, il s'asseyait parmi les jeunes auditeurs, comme si lui-même eût été l'un des écoliers..... »

Enfin il tomba gravement malade. De son lit de douleur il encourageait les patriotes qui tentaient de résister à Philippe II d'Espagne, prétendant à la succession de dom Sébastien, mort sans descendance (1). On nous a conservé un précieux fragment d'une lettre adressée par Camoëns à Francisco d'Almeida, un des chefs de la résistance nationale, où il dit en parlant de lui-même : « Qui a jamais ouï dire que sur un si petit théâtre que ce pauvre grabat, le sort ait pu donner le spectacle de si grandes infortunes? Et moi, comme si elles ne suffisaient pas, je me mets encore de leur côté, car chercher à résister à tant de maux ce serait orgueil. »

(1) Philippe II était fils d'Elisabeth, seconde fille d'Emmanuel de Portugal et femme de Charles-Quint. Il eut une foule de concurrents à la couronne du Portugal, depuis le prieur du Crato, le candidat national, jusqu'au pape lui-même (Grégoire XIII), qui, s'appuyant sur l'hommage féodal d'Alphonse Henriques, réclamait le Portugal comme un fief du Saint-Siège.

« Enfin, écrivait-il un autre jour, ma vie va finir et tous verront combien grand a été mon amour pour ma patrie, moi qui ne me contentai pas de mourir dans son sein, mais qui ai voulu mourir avec elle. »

Et cela fut. L'armée de Philippe II avait déjà passé la frontière et s'avançait vers Lisbonne, Camoëns ne put résister à ce dernier coup et succomba, comme il l'avait annoncé, en même temps que sa patrie, le 10 juin 1580 (1).

Mourut-il dans un hôpital ou dans la petite maison qu'il habitait rue Sainte-Anne ? Une tradition constante veut qu'il soit mort dans un hôpital : ceci fut confirmé plus tard par une note écrite de la main d'un pieux missionnaire sur un exemplaire de la première édition des *Lusiades*, appartenant à lord Holland. Cette note, la voici : « Quelle chose plus déplorable que de voir un si grand génie si mal récompensé ! Je l'ai vu mourir dans un hôpital à Lisbonne, sans avoir un drap dont il pût se couvrir, lui qui avait triomphé dans

(1) C'est à M. Juromenha que l'on doit la découverte d'un document qui a permis d'établir définitivement cette date et de rectifier ainsi tous les biographes antérieurs qui faisaient mourir le poète en 1579. Il est étonnant que des travaux récents sur Camoëns, publiés en France, aient continué à répéter cette erreur.

les Indes-Orientales, et qui avait fait cinq mille cinq cents lieues sur mer... Quel puissant avis (ajoute le bon père), pour ceux qui, de jour et de nuit, se fatiguent à étudier sans profit, semblables à l'araignée qui ourdit sa toile pour y prendre des mouches ! »

Malgré ce témoignage du P. José Indio, les biographes modernes penchent pour la petite maison de la rue Sainte-Anne, s'appuyant sur certaines circonstances qui ne peuvent trouver d'explication suffisante si l'on admet que Camoëns est mort à l'hôpital. Pour ma part, j'avouerai qu'il me semble plus facile de concilier ces incohérences que de nier une tradition invariable, confirmée d'ailleurs par des témoignages précis (1).

Peut-être Camoëns n'est-il pas mort dans un hôpital public, mais à l'hospice du couvent où il fut enterré. Cette conjecture, émise par M. Juromenha, aurait l'avantage de tout concilier.

(1) M. Innocencio F. da Silva dans l'article, relatif à Camoëns, de son *Diccionario bibliographico,* cite un ouvrage de D. Fernando Alvia de Castro, où celui-ci affirme que le poète portugais « mourut misérablement dans un hôpital de Lisbonne ». Or, ceci fut écrit quarante ans seulement après la mort de Camoëns.

Quand Philippe II fit son entrée à Lisbonne, un de ses premiers soins, en conquérant habile, fut de faire chercher le grand poète national : ses émissaires lui apprirent bientôt qu'il avait cessé de vivre depuis plusieurs mois. Pour la première fois Camoëns fut heureux : la mort venait d'épargner à son cœur portugais une cruelle humiliation. Le tyran espagnol continua à la mère du poète la pension accordée à celui-ci par dom Sébastien.

En revanche, les poètes courtisans, qui n'avaient pas pardonné à Camoëns sa supériorité, allèrent avec empressement se jeter aux pieds de l'Espagnol et ne rougirent pas d'en recevoir de gros bénéfices. Ils étaient au-dessous de Camoëns autant par le cœur que par le génie...

Non ragionam di lor, ma guarda e passa.

Telle fut la vie de l'un des plus grands poètes de l'Occident. Son individualité ne pourra se dégager entièrement que quand le récit de son existence aventureuse sera complétée par l'appréciation de ses œuvres, où rayonne son âme chevaleresque et tendre.

Mais on peut, dès à présent, porter un jugement sur cette vie que nous venons de parcourir. Elle fut telle que l'exigeaient les cir-

constances de sa situation personnelle et de son pays. Noble, mais d'une branche cadette sans fortune, il n'avait devant lui que trois voies à suivre : être homme de loi, prêtre ou soldat. Ses antécédents de famille, l'expansion maritime du Portugal, qui avait déterminé une sorte de renaissance des mœurs chevaleresques, où un cœur généreux pouvait trouver non seulement la gloire, mais la fortune, ne durent pas le retenir longtemps dans l'hésitation. Il choisit le métier des armes, comme le seul qui pût à la fois satisfaire son imagination ardente et lui procurer une position en harmonie avec ses désirs. Une sensibilité exquise, un amour contrarié furent pour lui une source de malheurs, et il connut le mauvais vouloir des hommes. Plus tard, l'absence de la patrie, ces regrets mêlés de souvenirs à la fois tristes et doux qu'on éprouve loin de ce que l'on aime, et que les Portugais expriment par un mot intraduisible dans les autres langues —*saudade*, — donnèrent à cette tendresse une teinte mélancolique qui constitue le vrai caractère de son génie.

La vie militaire, telle qu'elle était à cette époque, où l'aventurier faisait oublier souvent le gentilhomme, donna quelquefois à ses mœurs le cachet hardi et licencieux du *con-*

dottiere. Dans ces moments, la morgue ibérique s'alliait en lui aux rodomontades et aux allures du matamore (1). Et comme la galanterie semble inséparable de la vanité guerrière, il ne sut pas toujours vaincre certains instincts grossiers et se dégager complètement de la réaction anarchique de son milieu.

Mais tous ces défauts n'étaient pour ainsi dire que les accidents d'un fond inaltérable de grandeur morale, qui fut la vraie marque de son individualité. Il avait, au plus haut degré, cette élévation d'âme qui répugne à toute concession contre l'idéal poursuivi ; il aima mieux s'exiler et errer, pauvre et persécuté, que de s'aplatir devant ceux qui pouvaient lui nuire ou faire sa fortune, et il ne fut jamais poète courtisan. Rien de plus digne que la manière dont il s'adresse au roi lui-même dans les *Lusiades* : il y parle toujours en citoyen et en homme qui n'attend pas de ses contemporains le prix de ses services. « On ne me verra point demander à la fortune, disait-il, le prix de mes travaux ; j'ose l'attendre de la postérité (2). » Il n'abaissa jamais son génie

(1) Voyez surtout les fragments qu'on nous a conservés de ses lettres écrites de l'Inde à ses amis de Portugal (Juromenha, t. V).

(2) *Lusiades*, chant Ier, st. 10.

jusqu'à se faire le complaisant de la puissance, jaloux qu'il était des prérogatives esthétiques qui lui permettaient de dispenser l'éloge ou le blâme aux gouvernants. A ce sujet, son âme tout entière s'est peinte dans les stances suivantes : « Soyez donc mon seul trésor, Nymphes du Tage, soyez mon seul appui. Ne m'abandonnez pas au moment où je vais chanter tant d'actions mémorables. Vous ne me verrez point prostituer vos dons à d'indignes mortels. Je l'ai juré et si je violais mon serment, puissent-ils m'accabler à la fois de leur ingratitude et de leur mépris !

« Jamais, oh ! non, jamais vous ne m'entendrez célébrer celui qui, sans crainte et sans remords, sacrifie à de vils intérêts et le prince et l'Etat, ni l'ambitieux qui n'aspire aux grandeurs que pour en faire l'instrument de ses vices ;

« Ni ce dangereux protée qui, fier de la faveur du maître, insulte tour à tour et caresse ses victimes ; ni ce conseiller perfide qui, sous le manteau de la vertu, séduit l'inexpérience du prince et livre à ses goûts dissipateurs la dépouille du peuple ;

« Ni ce magistrat sévère à qui Thémis a remis sa balance et qui refuse d'y peser les droits du pauvre ; ni ce ministre au cœur de

bronze qui, toujours armé de taxes nouvelles, boit la sueur des malheureux et dévore les fruits d'un labeur qu'il ne connut jamais.

« Honneur seulement aux héros qui, pour leur Dieu, pour leur roi, prodiguent noblement leur vie ! Ils meurent, mais cette vie qu'ils viennent de perdre, la renommée s'en empare et la prolonge d'âge en âge jusqu'à la dernière postérité. Filles d'Apollon, soutenez mon courage, et ma lyre, un moment suspendue, me rendra bientôt ses accords (1). »

Ils sont très rares les poètes de cette époque, même parmi les plus grands, qui osaient parler un tel langage.

Ajoutons que son cœur connut aussi toutes les délices et toutes les angoisses d'un amour malheureux, et qu'il sut toujours, malgré quelques faiblesses, demander au culte de sa dame la force nécessaire pour persévérer ou se relever.

Mais c'est surtout le patriote qui est admirable en lui. Tout jeune encore, il comprit l'importance du rôle glorieux que le Portugal venait de jouer par ses découvertes maritimes. L'écho des exploits d'un Albuquerque,

(1) *Lusiades*, chant VII, st. 83, 84, 85, 86 et 87.

d'un Pacheco et d'un Castro exaltèrent sc imagination et firent naître en lui l'ambitic d'idéaliser dans un grand poème la gloir portugaise et la fonction maritime de sa patrie Ce fut le grand but qu'il assigna à sa vie e dont il ne se détourna jamais. Il fallut que l sentiment patriotique qui soutint sa persévérance fût bien fort pour qu'il ait pu résister, comme il l'a fait, non seulement à l'ingratitude et à la méchanceté des hommes, mais encore aux naufrages et à la misère. Et quand, de retour dans sa patrie, il y trouva, dernière récompense, l'hôpital et la faim, son grand cœur, que tant de douleurs n'avaient su vaincre, cessa de battre, en apprenant que cette patrie n'était plus que la dépouille d'un tyran étranger !

Ah ! s'il est une chose qui puisse consoler nos âmes et les fortifier contre les petites passions de l'existence actuelle, qui puisse éveiller en elles l'espérance, et leur faire oublier, dans l'anarchie qui nous déchire, les angoisses de notre lutte religieuse, c'est assurément le spectacle que nous offre la vie de ces grands cœurs et de ces grands esprits. Nous y puisons la certitude qu'il y a dans la nature humaine quelque chose de plus que des instincts grossiers, quelque chose de grand et de noble qui

nous remplit de vénération pour le passé, d'amour pour l'avenir !

Non, l'homme n'est pas cet être qu'une littérature à la mode nous peint tous les jours comme exclusivement asservi aux plus ignobles penchants. Sans doute, la nature humaine est multiple et le même homme peut présenter des aspects très divers : nous venons de le voir pour Camoëns. Mais dans cette multiplicité même, il existe un fond permanent qui caractérise l'individu et tend à rectifier les déviations. Plus l'individu est supérieur, plus est grande en lui la constance de ce caractère fondamental, qui tend à le préserver de toute dégénération égoïste.

C'est justement dans cette diversité d'aspects propre à l'homme que réside la difficulté de porter sur lui un *jugement*. Et c'est pour n'avoir pas su la surmonter que des littérateurs sans consistance, sous prétexte de réaction contre le romantisme, ont essayé de ravaler Camoëns au niveau d'un aventurier de bas étage, et d'un don Juan de carrefour, se plaisant dans la société de femmes mal famées, se faisant presque un métier de la galanterie... Pour eux, le grand homme est un être de convention créé par la naïveté de nos pères ou pour les besoins de la rhétorique. Des

phrases creuses ne changeront heureusement rien aux lois immuables de notre nature.

Camoëns fut enterré dans l'église de Sainte-Anne qui appartenait à un couvent de religieuses de l'ordre de Saint-François. Ses restes furent déposés à gauche de l'entrée, sans que rien d'abord indiquât la sépulture du poète. Seize ans après sa mort, un admirateur de son génie, D. Gonçalo Coutinho, la fit rechercher et l'orna d'une simple pierre sur laquelle il fit graver l'épitaphe suivante :

CI-GIT LUIS DE CAMOENS

PRINCE DES POÈTES DE SON TEMPS

avec la date de sa mort et le nom de celui qui rendait cet hommage tardif à la dépouille du poète. A cette épitaphe, vinrent s'en ajouter d'autres, dont quelques-unes révèlent déjà la décadence littéraire de l'époque.

Le fameux tremblement de terre de 1775, qui bouleversa la ville de Lisbonne, détruisit en partie l'église de Sainte-Anne, mais respecta le lieu où se trouvait la sépulture de Camoëns. Malheureusement, ce que le tremblement de terre n'avait pas fait, l'insouciance criminelle

des religieuses du couvent l'accomplit. Ayant à pratiquer certaines modifications dans l'arrangement intérieur, elles firent impitoyablement disparaître de l'endroit où reposait Camoëns toute trace de sépulture. Un biographe catholique rappelle, pour les excuser, que leur état les disposait à être plus soucieuses des choses du ciel que de celles de la terre. Cela peut être, mais, pour ma part, je vois simplement chez ces nonnes plus de zèle pour leur commodité personnelle que pour la conservation d'une mémoire glorieuse, qui eût dû être aussi sacrée pour elles que pour des laïques.

En 1854, une commission fut nommée par le gouvernement portugais pour rechercher les restes de Camoëns. On fouilla dans la partie de l'église où l'on savait être enterré le poète et l'on découvrit des fosses contenant des dépouilles humaines. Quelles étaient celles de Camoëns? A défaut de tout indice, la commission aima mieux réunir tous ces restes que de procéder à une détermination fautive. Du moins, on aurait ainsi la certitude que, parmi eux, se trouvaient les cendres du chantre portugais.

Aujourd'hui, ces dépouilles sacrées ont été transférées à l'église du couvent de Belem,

où elles reposent à côté de celles de Vasco de Gama.

Ce cloître de Belem fut construit sous Emmanuel, non loin de Lisbonne, sur la plage même d'où partaient les grands navigateurs pour leurs célèbres expéditions. Son architecture appartient au style qu'on a appelé *manuelin*, en Portugal; style original, propre à ce pays, mélange de gothique et de renaissance et qui n'est pas tout à fait exempt de réminiscences mauresques (1). Mais la décoration de l'église de Belem ajoute encore à l'originalité de son architecture. Tout y rappelle l'époque des découvertes. Sur les colonnes et les murs du temple sont sculptés des emblèmes maritimes et les spécimens de la Flore et de la Faune des régions tropicales qui venaient d'être ouvertes au monde, tandis que sur le fond de pierre se détachent en traits énergiques les profils des grands navigateurs. Quel meilleur tombeau pour le chantre des *Lusiades?* Nulle part, il ne pouvait reposer mieux que sous les voûtes de ce panthéon national, dont chaque pierre rappelle les héros que son génie a glorifiés !

(1) Le comte de Raczynski, *les Arts en Portugal*, in-8°, Paris, 1846, (p. 408.)

Le Portugal vient de payer avec éclat sa dette de reconnaissance envers Camoëns. Par les fêtes du troisième centenaire de la mort du grand poète, il a racheté le crime de l'avoir laissé mourir dans la misère. En dehors de leur signification générale comme symptôme du nouveau culte qui surgit partout en Occident, les fêtes du centenaire de Camoëns ont affirmé en même temps la vigueur nationale du Portugal ; car une population qui sait ainsi remonter dans le passé pour acclamer ses grands hommes et rappeler ses traditions oubliées n'est pas morte : elle peut encore espérer une longue vie et retrouver de nouvelles destinées.

J'ai étudié l'homme, je dois maintenant apprécier son œuvre.

TROISIEME PARTIE.

L'ŒUVRE DE LUIS DE CAMOENS

I

En rappelant dans la première partie de ce travail les invasions diverses que l'Espagne et le Portugal eurent à subir, depuis celles des peuples appelés primitifs jusqu'à la conquête arabe, nous avons fait observer que l'influence des Romains sur ce sol où ils avaient implanté, avec leur civilisation, leur langue et leurs mœurs, s'était si bien maintenue, que les invasions postérieures et la conquête arabe elle-même ne purent finalement changer le fond latin de cette civilisation.

Les conséquences de ce phénomène vont apparaître dans l'essor esthétique de la Péninsule.

Comme tout le monde le sait aujourd'hui, les langues appelées romanes, c'est-à-dire l'italien, le français, le provençal, l'espagnol, le valaque et le portugais, avec leurs innombrables dialectes, se formèrent de la corruption de la langue latine imposée par les Romains aux populations qu'ils avaient vaincues.

Toutes ont leur source dans le latin, non pas dans le latin classique parlé par les écrivains et les orateurs de Rome, mais dans le langage populaire, altéré successivement et dans la prononciation et dans la construction grammaticale. Les contacts des vainqueurs avec tant de peuples divers, l'enrôlement d'étrangers dans les légions romaines et les longues stations de celles-ci dans les pays conquis, durent naturellement hâter cette corruption spontanée du latin. Plus tard le démembrement politique de l'empire et les contacts germaniques déterminèrent finalement la formation des langues nouvelles, qui apparurent dès lors avec leurs caractères propres, bien qu'elles dussent encore subir une longue préparation avant de devenir des instruments suffisamment flexibles et usuels. Ces langues, tout en conservant pour base la langue populaire, ou latin barbare, auquel se mêlait quelque peu de grec, empruntèrent beaucoup aux dialectes gothiques ou germaniques et très peu aux idiomes primitifs des pays conquis par les Romains (1). Néanmoins, il faut remarquer de

(1) Diez, *Grammaire des langues romanes*, 3e édition, traduit de l'allemand, par Auguste Brachet, Gaston Paris et A Morel-Fatio (t. 1er, p. 65 et 66).

suite que, malgré le nombre considérable d'éléments germaniques introduits dans leur vocabulaire, les nouvelles langues surmontèrent à peu près complètement l'influence de la grammaire allemande (1).

Appliquons ces principes à l'histoire des langues de la Péninsule ibérique, le seul cas qui nous intéresse ici directement.

Du mélange du latin populaire avec les langues des conquérants antérieurs ou postérieurs à la domination romaine sont sortis les divers dialectes que l'on parle dans cette région, et que l'on peut réduire à trois groupes principaux : 1° le *catalan*, qui se subdivise en *valencien* et *majorquin* et qui se developpe sous l'influence provençale ; 2° le *castillan*, appelé ainsi du nom de la province (Castille) où il prédomina d'abord, mais qu'on désigne aujourd'hui généralement par *espagnol;* 3° le *galicien*, auquel appartiennent le *bable*, très peu répandu, le *galicien* proprement dit et le *portugais* (2). Il y eut donc, avant l'unification de l'Espagne d'un côté, et la formation du Portugal de l'autre, plusieurs dialectes espa-

(1) Diez (*loc. cit.*), t. 1er, p. 65.

(2) Theophilo Braga, introd. au *Cancioneiro da Vaticana* (Lisboa, 1878), p. XX.

gnols, se rattachant à différents développements littéraires. Le catalan et les dialectes voisins se développèrent sous l'impulsion provençale et en devinrent comme un rameau au-delà des Pyrénées ; le castillan, plus original dans son essor, n'obtint que très tard la prépondérance qu'il a acquise depuis ; quant au galicien, après une culture poétique assez générale, il resta stationnaire dans la province où il prit naissance, mais son extension dans la nouvelle nationalité, fondée au sud du Minho, donna naissance au portugais.

Il paraît certain, d'après le témoignage du marquis de Santillane, confirmé par les *Cancioneiros* de l'époque correspondante, que pendant longtemps la langue poétique dont on se servit en Espagne fut le galicien ou portugais (1). Il semble que ce dialecte dut rem

(1) Voici ce qu'écrivait le marquis de Santillanne : « Il n'y a pas longtemps que tous les *diseurs* et troubadours de ce pays, fussent-ils *Castillans*, *Andalous* ou de l'*Estremadure*, composaient leurs œuvres en langue *galicienne* ou *portugaise*. » Ticknor, dans son *Hist. de la Littérature espagnole*, met en doute cette assertion du marquis, se fondant sur un aveu du galicien Sarmiento ; mais, comme le fait justement remarquer M. T. Braga (*loc. cit.*), la publication du *cancioneiro* portugais du Vatican confirme parfaitement ce témoignage, car les poésies contenues dans ce recueil, quoique appartenant à des troubadours de

plir vis-à-vis des autres idiomes de la Péninsule, le même rôle que le poitevin envers le sud et le nord de la France : une langue intermédiaire qui servait aux rapports mutuels (1). Quoi qu'il en soit, à partir du XIIe siècle, le castillan et le portugais eurent une culture séparée, et leurs tendances distinctes commencèrent à s'accuser dans leur développement esthétique. C'est de cette époque que date le poème du *Cid*, qui, comme la *Chanson de Roland* pour la France, est restée la seule grande composition épique des Espagnols.

La formation de la langue portugaise coïncide donc avec la séparation politique du comté qui, donné au prince Henri, devint plus tard le Portugal. Trompé par la ressemblance des deux langues, on a longtemps répété à l'étranger, surtout en France, que le portugais n'était qu'une corruption de l'espagnol. Aujourd'hui, grâce au développement qu'a pris l'étude des langues romanes, personne ne

toutes les provinces de l'Espagne, sont toutes composées en galicien-portugais. Les célèbres *Cantigas* du roi Alphonse X, de Castille, surnommé le Sage, sont écrites aussi dans ce dialecte.

(1) D'après Leroux de Lincy et de Roisin, cités par M. Braga.

commet plus cette erreur grossière. L'originalité de la langue portugaise est bien constatée par d'importants caractères grammaticaux (1). Du reste, il suffirait de remonter historiquement, comme nous l'avons fait, jusqu'à l'époque où les deux langues se sont formées, pour se convaincre qu'elles prirent naissance dans des provinces différentes et se développèrent d'une façon à peu près parallèle, sans qu'il soit possible d'établir entre elles une filiation quelconque. S'il n'est question que de ressemblance, on peut, en effet, comparer les deux langues, et dire avec Sismondi que le portugais est un espagnol adouci et contracté. Ce dernier caractère le rapproche du français, où ce travail de contraction a été poussé plus loin qu'ailleurs; la douceur, jointe aux formes plus latines, le classe plus près de l'italien (2), la plus douce et la plus latine des langues romanes. Faisant allusion à ce caractère éminemment latin du portugais, Camoëns nous montre dans son

(1) Diez (*loc. cit.*), p. 90.

(2) « Delius (*Romanische Sprachfamilie*, p. 31) fait la remarque digne d'attention que le portugais dans son ensemble s'est conservé avec une forme plus archaïque que l'espagnol » (note de Diez).

poème Vénus protégeant les Portugais qui lui rappellent ses Romains aimés, jusque dans leur langue, « qui, sauf quelque corruption, lui semblait latine (1) ».

Quant à la douceur, qu'il me suffise de citer l'hommage que Cervantes lui a rendu dans une de ses *Nouvelles*, disant que sous ce rapport on ne pouvait lui comparer que le dialecte de Valence.

Voyons maintenant quel a été dans le vocabulaire de la langue portugaise l'apport des idiomes propres aux divers envahisseurs de la Péninsule. La domination plus ou moins longue de tant de peuples différents en Espagne devait naturellement fournir de nombreux éléments étrangers à ses deux langues principales. Ceci explique, comme l'a remarqué Diez, leur richesse et en même temps les difficultés étymologiques qu'elles présentent. Cependant il y a lieu de remarquer que ces différentes influences se font inégalement sentir dans les deux langues. Ainsi les mots basques, d'ailleurs en très petit nombre, abondent beaucoup moins dans le portugais que dans l'espagnol ; en revanche, le nombre des mots d'origine française est beaucoup plus

(1) Les *Lusiades*, chant Ier, st. 23.

considérable dans la première, ce qui s'explique aisément si l'on se souvient que le fondateur de la maison royale du Portugal fut un prince français, qui emmena à sa suite et établit auprès de lui un grand nombre de ses compatriotes. Cette influence augmente encore plus tard lors du passage des flottes chargées de croisés français, en route pour la Palestine, lesquels acceptèrent d'aider les premiers rois contre les Maures (c'était toujours combattre les infidèles) et qui se fixèrent ensuite dans le pays (1). Plus tard, cette action française ne se borna pas seulement au vocabulaire de la langue, mais se fit sentir d'une manière toute particulière dans le développement littéraire.

L'influence germanique n'a pas été moins remarquable. Nous avons vu que l'Espagne fut envahie par diverses peuplades barbares dont la dernière, les Visigoths, étendirent leur domination sur toute la Péninsule. Ces contacts primordiaux, joints au fait antérieur et spontané de la corruption populaire du

(1) Duarte Nunes de Liâo, dans son livre sur l'origine de la langue portugaise (*Origem da Lingoa portugueza*, petit in-4°, Lisboa, 1606, p. 72) est le premier, je crois, qui a donné une liste, assez longue, des mots portugais d'origine française.

latin, aidèrent puissamment au dédoublement des dialectes romans. Tant que les envahisseurs ne furent pas complètement mélangés et perdus dans la masse de la population romanisée, les deux langues, celle des conquérants et celle des vaincus, vécurent l'une à côté de l'autre. Mais finalement, d'après le phénomène que nous avons déjà signalé, les vainqueurs furent assimilés par le peuple conquis et perdirent jusqu'à leur langue, dont il ne resta qu'un certain nombre de vocables qui enrichirent l'idiome populaire. De toutes les langues romanes, si l'on en excepte le valaque, le castillan et le portugais sont celles qui ont le moins emprunté à cette source étrangère (1). Et comme il était facile de le prévoir, ce sont surtout les termes concernant la guerre et ce qui s'y rapporte que la population soumise introduisit dans les nouveaux dialectes. Mais, nous le répétons, ces emprunts faits au vocabulaire germanique n'eurent aucune influence sur l'organisme même des nouvelles langues, dont le fond resta toujours latin.

(1) D'après Diez, où je prends tous ces renseignements, les langues romanes du sud-ouest n'ont guère qu'une cinquantaine de mots allemands (*loc. cit.*, t. 1er, p. 60).

L'influence des Arabes fut de beaucoup la plus importante. On peut dire que la population espagnole, tout en conservant les vieilles influences latines, qui font d'elle une population avant tout occidentale, n'a pris définitivement son caractère propre qu'au contact prolongé de la civilisation arabe. Cette lutte des deux monothéismes produisit un peuple profondément original et qu'heureusement l'anarchie moderne n'a pu encore entamer sérieusement.

Quand les Arabes envahirent l'Espagne, les populations chrétiennes, nous ne l'avons pas oublié, conservèrent leur langue et leur religion, grâce à l'admirable tolérance des mahométans, longtemps méconnue par les historiens catholiques. Mais la supériorité de la civilisation arabe ne se montra pas impunément dans sa nouvelle conquête. La haine religieuse n'empêcha pas les vaincus d'imiter les mœurs, l'habillement des musulmans et même d'adopter, plus facilement qu'on ne le croit, la langue arabe. Ceux qui subirent ainsi cette transformation furent appelés *musarabes* qui veut dire imitateurs de l'arabe (1). Les

(1) D'après Gayangos, cité par Ticknor (*loc. cit.*, t. IV, note, p. 182).

preuves abondent de l'extension que prit la langue arabe parmi les chrétiens. C'est ainsi que Jean, évêque de Séville, se vit dans la nécessité de traduire l'Evangile en arabe, parce que ses diocésains ne savaient plus lire dans une autre langue (1). Cet état des choses se prolongea même après les progrès croissants des rois chrétiens, à tel point que l'on voit encore les monnaies frappées pendant les règnes d'Alphonse VI et d'Alphonse VIII pleines d'inscriptions arabes (2). Quand Alphonse X, le Sage, créa des écoles publiques à Séville (1252), à côté de l'enseignement de la langue latine, il établit des chaires pour l'arabe, ce qui prouve qu'une partie de la population le parlait encore (3). Tous ces faits et bien d'autres démontrent clairement l'extension que prit la langue arabe dans les habitudes de la population conquise. Ce phénomène devait naturellement réagir d'une manière puissante sur le vocabulaire des nouveaux dialectes, qui s'enrichirent, en effet, d'un grand nombre de mots empruntés à l'arabe. Presque

(1) Voyez Ticknor (*loc. cit.*).

(2) *Idem.*

(3) *Idem.*

tous désignent des idées scientifiques, relatives à la médecine, aux mathématiques, à l'astronomie, à la musique; beaucoup concernent les métiers, les professions et fonctions publiques; d'autres indiquent les poids et les mesures, un petit nombre a rapport à la guerre (1).

Ce sont ces différents apports, greffés pour ainsi dire sur le tronc latin des deux principaux dialectes de la Péninsule, qui formèrent définitivement le portugais et l'espagnol, tels que nous les connaissons aujourd'hui, mais auxquels vinrent s'ajouter encore, sous l'influence des imitations littéraires, beaucoup de mots d'origine italienne, française et anglaise, sans parler, comme nous le verrons après, de la réaction classique du XVI[e] siècle qui alla puiser directement dans le latin écrit un grand nombre de vocables.

Il est évident qu'ici comme partout les nouvelles langues ont longtemps servi aux communications verbales avant d'être employées aux relations écrites. Durant bien des années, la langue latine, quoique corrompue, conserva son privilège de langue officielle servant à tous les actes de la vie publique, et sa culture, au milieu de l'oubli de plus en plus grand

(1) Diez (*loc. cit.*, t. 1[er], p. 65).

dont elle était l'objet de la part du peuple, devint même un signe de supériorité intellectuelle. Ceci éclate dans le mot *ladino*, qui en espagnol et en portugais veut dire homme habile, intelligent, et qui n'est autre que *latino*, latin.

En ce qui concerne le portugais, ce n'est qu'à partir du XII[e] siècle qu'on commence à trouver des documents écrits et c'est la littérature diplomatique qui les fournit. La plus ancienne charte composée en portugais pur est datée *era* 1230, c'est-à-dire 1192. On la trouve dans l'ouvrage de Ribeiro (1) sur une liste des anciennes chartes portugaises.

Quant aux monuments directement littéraires, les plus anciens sont des recueils de chansons, et en première ligne il faut placer le *Cancioneiro* galicien du roi Alphonse X de Castille (1258-1281), qui contient plus de quatre cents *cantigas* en l'honneur de la sainte Vierge, inédites pour la plupart et dont il existe trois manuscrits : deux à l'Escurial et un à Tolède (2). Viennent ensuite deux autres *cancioneiros*, dont le plus important fut trouvé dans

(1) *Observacoens para servirem de memorias ao systema da diplomatica portugueza*, Lisboa, 1798.

(2) Diez (*loc. cit.*).

la bibliothèque du Vatican, et dont le texte, reproduit d'abord par Monnaci, a été approximativement rétabli par M. Braga dans une édition récente (1).

Les compositions contenues dans ces deux recueils appartiennent d'une manière évidente à l'école provençale. Cette influence de la littérature du midi de la France sur la poésie naissante du Portugal est un des phénomènes les plus curieux à signaler. Bien longtemps avant que les troubadours fussent imités en Castille, ils trouvèrent de fervents disciples dans le petit royaume qu'un prince français venait de fonder. Ces relations directes entre la Provence et le Portugal furent de bonne heure très intimes, mais on en est réduit à des

(1) Ces deux recueils sont : 1° Cette collection connue sous le nom de *Cancioneiro da Vaticana*, dont fait partie le *cancioneiro* du roi Dom Diniz (1279-1325), qui avait été publié déjà à part par Lopes de Moura (Paris, 1847); 2° un manuscrit incomplet de la Bibliothèque d'Ajuda, imprimé sous le titre de *Fragmentos de hum cancioneiro inedito na livraria do collegio dos nobres de Lisboa* (Paris, 1823). M. de Varnhagen en a donné une meilleure édition sous ce titre : *Trovas e Cantares do* XIV *seculo* (Madrid, 1849). — D'après M. Adolpho Coelho (Introd. au Dictionnaire portugais du P. Vieira), il n'existe pas dans le langage de ces deux recueils aucune différence assez marquée pour qu'on puisse considérer l'un comme plus ancien que l'autre. Ils ne se distinguent que par le style.

conjectures et à des hypothèses pour expliquer leur origine. Les alliances de la famille royale, le long séjour d'Alphonse III en France contribuèrent probablement à consolider cette influence. On sait positivement que le roi Dom Diniz, l'un des premiers troubadours portugais, eut comme précepteur un français, Aymeric d'Ebrard. Ce roi poète déclare lui-même dans une de ses chansons : « Je veux à la manière des Provençaux faire aujourd'hui un chant d'amour, » et, de plus, il reconnaît la suprématie du lyrisme provençal quand il s'écrie : « Aux Provençaux appartient l'art de *trouver* : à eux de dire ce que c'est que l'amour. » Mais cette imitation provençale avait commencé avant Dom Diniz. On peut voir dans le recueil du Vatican un grand nombre d'essais de ce genre appartenant à des seigneurs qu'on sait avoir vécu sous le règne de son père.

Cette influence de la poésie provençale en Portugal devient surtout irrécusable lorsqu'on compare, comme l'a fait M. Baret, les textes des deux littératures. La langue portugaise elle-même présente alors une foule de tours, d'expressions qui lui sont communes avec le provençal et lui emprunte même des mots comme, par exemple, *trovar*, de trobar,

trouver, dans le sens de composer poétiquement (1).

On sait, du reste, que l'admirable efflorescence lyrique de la Provence rayonna dans tous les sens vers le midi de l'Europe. Les chants d'amour des troubadours furent imités partout, en Italie, en Espagne, comme en Portugal, ici plus tôt, là plus tard, mais aucun de ses éléments méridionaux n'échappa à cette influence. Après, ce fut le tour de l'influence du nord de la France, dont les chants épiques trouvèrent dans la Péninsule un écho qui se prolongea longtemps par les romans de chevalerie. Les nouvelles langues s'essayèrent ainsi, pendant tout le moyen-âge, à l'idéalisation des mœurs correspondantes, mais en somme elles bégayaient encore quand le régime catholico-féodal entrait déjà en dissolution. Tous les efforts esthétiques de cette incomparable période de l'histoire ne servirent, comme l'a remarqué Auguste Comte, qu'à

(1) Pour l'Histoire de l'Ecole provençale en Portugal, voir surtout Eugène Baret : *Les Troubadours et leur influence sur la littérature du midi de l'Europe* (3e édit., Paris, 1867, chap. v), et l'introduction que M. Théophilo Braga a placée en tête de son édition critique du *Cancioneiro da Vaticana* (in-8o, Lisboa, 1878).

l'élaboration des diverses langues modernes de l'Occident. Quand celles-ci furent assez formées pour se prêter à une évolution poétique caractérisée, la situation historique avait changé, et l'art ne put trouver la condition capitale qui lui donne la vie : des convictions communes et des mœurs stables. Les *romanceros* et *cancioneros* de la Péninsule, le développement lyrique de la Provence, les chansons de geste du nord de la Loire, sont les documents qui nous restent de ce long enfantement : ils attestent un puissant réveil esthétique, mais un réveil arrêté au milieu de son essor par le manque de stabilité du régime correspondant. Quand on contemple de près ces ébauches charmantes d'une idéalité toute nouvelle, pleine d'originalité et de vigueur populaires, et si complètement différentes de la poésie ancienne, on est porté à donner de profonds regrets à une époque qui, par insuffisance de la doctrine générale, resta une ébauche par tous ses côtés. On ne s'en console que par la conviction que l'Humanité a enfin trouvé, après de longues et douloureuses transitions, la synthèse nouvelle qui, résumant toutes les autres, permettra le développement normal et continu de tous les aspects de notre nature.

Qu'on me permette de citer un extrait pour montrer combien la poésie du moyen-âge fut originale et éloignée des sources classiques de l'antiquité. C'est un morceau du troubadour Pierre Vidal, dont j'emprunte la traduction à Sismondi. Dans une nouvelle allégorique il dépeint ainsi un de ses personnages : « Lorsque je fus dans la campagne, dit-il, je vis arriver à moi un chevalier beau comme le jour; le chevalier, que je ne connaissais pas encore, avait les yeux doux et tendres, le nez bien fait, les dents éclatantes comme le pur argent, la bouche fraîche et riante, la taille svelte et gracieuse ; sa robe était parsemée de fleurs, et sa tête portait une couronne de roses; son palefroi, blanc comme la neige, était marqué de diverses taches d'ébène et de pourpre; l'arçon de la selle était de jaspe, la housse de saphir et les étriers de calcédoine... Pierre Vidal, me dit-il, sachez que je suis l'Amour, que cette dame se nomme Mercy, cette demoiselle Pudeur et cet écuyer Loyauté » (1). Qu'il y a loin de cette peinture de l'Amour chevaleresque à l'enfant Cupidon, fils de Vénus, déesse de la Volupté et compagne des

(1) Sismondi, *De la Littérature du midi de l'Europe*, tome 1er, 3e édit., p. 178 et 179.

Grâces et des Rires ! Ce petit morceau ne suffit-il pas à caractériser une époque et à montrer tout ce qu'il y avait de différence entre les éléments de la nouvelle idéalisation et ceux de l'ancienne, à laquelle cependant on revint plus tard, comme nous le verrons ci-après?

Dans la péninsule ibérique cette originalité esthétique du moyen-âge reçut un cachet local résultant de l'influence arabe. Nous avons vu combien avaient été intimes les rapports des deux populations et tout ce que la langue arabe avait fourni d'éléments au vocabulaire des nouveaux dialectes. Mais cette action n'en resta pas là. Les contacts arabes communiquèrent au peuple espagnol quelque chose de la luxuriante imagination orientale et l'antagonisme guerrier développa des deux côtés une chevalerie incomparable. L'imitation populaire adopta les chants des nouveaux conquérants et les modula au son de la *guitarre*, empruntée aussi aux Arabes. Cette pénétration de l'action arabe fut si grande que les chrétiens arrivèrent sans s'en douter à invoquer Allah dans l'imprécation *Oxala,* qui s'est conservée dans les deux langues de la Péninsule, et même (chose plus étonnante !) à adorer naïvement Mahomet sous la forme d'un saint, Saint Mamede.

Mais ici comme ailleurs et malgré ces excitations étrangères, le mouvement esthétique avorta en vertu des mêmes causes et la difficile élaboration de la langue consuma tous les efforts.

En Portugal, ce travail se prolongea jusqu'à la fin du XIVe siècle. Au siècle suivant ce fut le tour de la prose, et cela se comprend. Le moyen-âge était fini, les divers éléments qui l'avaient constitué entraient de plus en plus en conflit; la ressource tirée des luttes avec les Arabes n'existait même plus pour le Portugal, car il avait atteint déjà ses limites normales. Comment idéaliser dans ces conditions? Sans doute la poésie ne s'arrêta pas tout d'un coup, l'impulsion provençale se prolongea encore dans des compositions qu'a réunies Garcia de Rezende, mais dont les dernières annoncent déjà le mouvement de rétrogradation vers l'antiquité et l'imitation italienne. Du reste, rien de fixe, rien d'original dans ce recueil, rien de beau même, si l'on excepte une pièce touchante relative à la mort d'Inès de Castro et où sans nul doute Camoëns s'est inspiré pour le célèbre morceau de son poème dans lequel il raconte cette destinée malheureuse.

Ainsi donc la poésie manquant d'aliment,

on se jeta naturellement sur la narration historique. Nous eûmes alors les chroniques de Fernam Lopes, le Froissart portugais. Azurara raconte les premières navigations de ses compatriotes le long de la côte d'Afrique et nous transmet les gestes du noble prince qui dirigeait ces expéditions. Le trône fournit aussi un prosateur en Dom Duarte qui écrit son *Loyal Conseiller* et un traité sur l'équitation. Mais les formes du langage sont encore indécises et il faudra attendre un siècle avant que la langue portugaise ne devienne telle que nous la voyons aujourd'hui.

Au commencement du XVIe siècle une tentative vraiment remarquable se produit en Portugal. Gil Vicente, une des individualités les plus puissantes et les plus originales de l'époque et qui n'est guère connu aujourd'hui que par les érudits, essaie de fonder le théâtre portugais. S'inspirant d'abord des pastorales de Juan de la Encina et ensuite des *Mystères*, *Farces* et *Moralités* qu'on jouait depuis longtemps en France et en Italie, et qui avaient primitivement fait partie accessoire du culte des cathédrales, Gil Vicente, sous l'impulsion du mouvement spontané du négativisme, qui précéda le protestantisme, porta sur la scène la critique la plus mordante des éléments de

l'ancien régime. Quoique écrites dans un portugais aujourd'hui vieilli, ces comédies ou *autos* dédommagent assez des difficultés de la lecture par les qualités puissantes qu'on y admire. On prétend qu'Erasme apprit le portugais pour mieux goûter les beautés de Gil Vicente qu'il estimait le premier comique de son temps (1). On l'a comparé souvent à Plaute, mais je crois que son génie se rapproche plutôt de celui d'Aristophane, et, pour préciser entièrement ma pensée, sans crainte d'être accusé d'exagération, je dirai qu'il eût été le Molière du Midi si la situation historique se fût trouvée favorable à la tentative conçue par son génie. Son œuvre demeura à l'état d'ébauche, et le mouvement dont il avait été l'initiateur fut bientôt arrêté par le système catholique de la Péninsule, qui sans nul doute a eu tort de comprimer ces manifestations, mais qui était alors occupé d'une chose plus importante et plus nécessaire, et en raison de laquelle il lui sera beaucoup pardonné : il tâchait de nous préserver de la demi-émancipation protestante. Cependant le théâtre ne périt pas dans la Péninsule; on sait,

(1) Voyez Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, article Gil Vicente, t. II, p. 383.

au contraire, avec quel éclat l'Espagne entra dans cette carrière. Tandis que la scène portugaise tombait dans une décadence si profonde qu'elle ne s'en est jamais relevée, malgré la tentative romantique de Garrett, le théâtre espagnol étonnait le monde par des chefs-d'œuvre qui sont encore et seront toujours une des richesses esthétiques les plus précieuses de l'Humanité. Se bornant à idéaliser les mœurs du moyen-âge, il put ainsi échapper à la compression des pouvoirs rétrogrades qui ne pensaient qu'à délivrer la Péninsule de l'anarchie protestante.

En Portugal, malheureusement, aucun génie dramatique ne surgit après Gil Vicente, et la décadence rapide de ce petit peuple suivant de près son apogée ne permit pas un essor pareil. Toute l'énergie nationale sembla s'y condenser dans l'expansion maritime. Encore est-ce chose heureuse qu'elle ait assez duré pour donner à Camoëns le temps de graver dans une épopée son héroïque histoire ! Aussi ce qui doit attirer l'attention du philosophe dans le développement du Portugal, ce n'est pas le peu de choses accomplies, en comparaison des autres éléments occidentaux, par ce petit peuple placé dans des conditions générales si mauvaises, et comme enchâssé dans

le corps d'un rival redoutable, toujours menaçant pour son indépendance, c'est, au contraire, la quantité de grandes choses qu'il a accomplies, et, entre ces choses, un des rares chefs-d'œuvre de la poésie moderne.

Mais à l'époque où nous sommes arrivés l'évolution esthétique commence à subir une altération notable, qu'on a improprement qualifiée de régénération des beaux-arts, quoique en réalité elle ait constitué une sorte de rétrogradation par l'admiration exclusive et servile où elle conduisit des chefs d'œuvre de l'antiquité, lesquels répondaient à un tout autre état social. L'instabilité du régime catholico-féodal ayant fait avorter, comme nous l'avons vu, le mouvement esthétique correspondant, la désuétude croissante de la foi catholique et la situation révolutionnaire amenèrent ce résultat anormal que l'art alla chercher ses inspirations dans les productions esthétiques d'une société disparue depuis longtemps. Ne trouvant plus des conditions sociales assez favorables à son objet, l'art choisit ses modèles dans l'antiquité, non sans y mêler nécessairement les impressions hétérogènes propres au milieu où lui-même se développait. Cette direction factice eut sans doute l'avantage de perfectionner la

technique des arts spéciaux, et même de sauver l'art en général d'une anarchie complète dans une situation historique peu susceptible de lui fournir un idéal ; mais en faisant de cette direction une condition absolue, au lieu de n'y voir qu'un expédient passager, on dépassa les limites, et on vint à placer le progrès et l'idéal en arrière. A mesure que ce mouvement deviendra plus envahissant, on verra se perdre de plus en plus le souvenir des traditions féodales et l'art menacera de se stériliser dans une servile imitation des anciens.

Il faut ajouter que cette déviation fut encore favorisée par les besoins d'émancipation de plus en plus sentis et par la décadence connexe du catholicisme qui, dans son discrédit rapide, ne parvenait plus à rallier les divers éléments d'une évolution dont la conduite lui échappait tous les jours. Mais l'art perdit ainsi son originalité et aussi sa popularité. Il fallut créer d'abord un public assez instruit pour goûter des œuvres qui supposaient la connaissance des modèles gréco-romains, et comme ce public ne pouvait être fourni que par les classes privilégiées, il en résulta un divorce complet entre l'aristocratie et le peuple. La masse de la population, ainsi que l'a

remarqué Viollet-le-Duc, s'éloigna chaque jour du domaine des arts, tandis que pendant la période féconde du moyen-âge l'art pénétrait les masses jusque dans les couches inférieures.

Cette prétendue Renaissance ne fut donc finalement qu'une réaction perturbatrice qui, poursuivie jusqu'à nos jours, domine encore la situation actuelle de l'art et tient aux mêmes causes d'anarchie mentale et sociale. Nous n'en sortirons que lorsque le triomphe d'une doctrine universelle, ou, pour mieux dire, d'une religion, viendra offrir à l'idéalisation les conditions normales de son plein essor : une foi commune et un régime fixe.

Débutant d'abord en Italie, d'où les érudits propagèrent dans le reste de l'Occident les monuments de la littérature ancienne, ce mouvement rétrograde gagna tour à tour les autres éléments occidentaux. En Portugal, il ne se fit sentir que fort tard, et guère avant la venue des produits littéraires déjà éclos en Italie sous son influence. L'université de Coïmbre devint alors le centre d'où rayonna la réaction classique, sous toutes ses formes, comme nous l'avons vu à propos des études de Camoëns ; Homère, Virgile et ses pairs y furent

lus et commentés sans relâche, et bientôt, Bembo, Sannazaro, Dante, l'Arioste et Pétrarque furent acceptés et copiés comme des maîtres.

Cependant, à côté de cet entraînement général vers le passé, entraînement auquel on a rattaché à tort, sous le nom commun de Renaissance, toutes les autres tendances de la situation historique où il se manifesta, le travail du négativisme, dans son ascension invincible, préparait l'explosion de la crise finale. En même temps l'élaboration scientifique, commencée en Grèce et interrompue pendant le moyen âge, reprenait son développement et plantait ses premiers jalons sur la route qui devait aboutir à la création de la sociologie et à la fondation du Positivisme. La décomposition du régime politique antérieur donnait naissance, sous la présidence royale, aux diverses nationalités modernes, et la subordination du sacerdoce au pouvoir temporel annonçait la formation d'églises nationales. L'Occident oubliait de plus en plus le paradis de la foi provisoire pour concentrer ses efforts sur la Terre, préparant ainsi, par l'essor de l'industrie, le règne final de l'activité pacifique. C'est alors que le Portugal, acceptant le rôle d'explorateur maritime que

lui créait sa position géographique, commença cette investigation de la planète humaine, qui devait relier à jamais le reste du monde au foyer central de la civilisation et répandre la famille occidentale sur toute l'étendue de la surface terrestre. C'est alors que surgit Camoëns pour idéaliser et perpétuer, sous l'influence esthétique de la Renaissance, l'œuvre accomplie par sa patrie.

A l'époque où Camoëns suivait les cours de l'université de Coïmbre, Sà de Miranda était le chef du parnasse portugais. C'était un homme distingué, profondément versé dans l'érudition classique, qui, après avoir professé le droit à Coïmbre, était allé puiser en Italie des mètres nouveaux et le goût de cette admirable littérature qui avait devancé toutes les autres. « Domptant la rudesse de la phrase, dit un critique portugais, et l'adaptant à une infinité de combinaisons, il établit de nouvelles lois pour la césure métrique et détermina l'harmonie que devait avoir désormais la poésie portugaise. Se débarrassant de l'usage commun qui prescrivait strictement l'emploi des vers de huit syllabes, il fixa le mouvement de l'endécasyllabe presque entièrement inconnu, et prouva qu'il devait être désormais le plus puissant auxiliaire de l'harmonie poé-

tique chez les Portugais (1). » Son influence fut donc surtout technique et ses efforts portèrent spécialement sur le goût littéraire. En tout cas, c'est lui qui poussa les poètes portugais à l'imitation italienne.

A côté de Sà de Miranda, il faut nommer Antonio Ferreira qui le premier en Europe, après le Trissin, composa d'après les canons classiques une tragédie dont il puisa le sujet dans l'histoire toujours émouvante d'Inès de Castro. Cette pièce, plus faite pour être lue que pour être jouée, resta isolée et ne suscita aucun mouvement dramatique. Du reste, nous l'avons déjà dit, le théâtre portugais était mort avec Gil Vicente et toutes les tentatives faites depuis pour le faire renaître sont demeurées impuissantes. Mais ce qui caractérise l'action de Ferreira, c'est l'ardeur avec laquelle il chercha à relever la culture de la langue nationale, abandonnée trop souvent pour le latin ou le castillan. L'habitude d'écrire dans cette dernière langue, outre qu'elle résultait de l'imitation directe des poètes espagnols, avait eu pour cause le mariage des rois por-

(1) Ferd. Denis, *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal*, p. 54.

tugais avec des princesses espagnoles (1). Les poètes d'alors, tous nobles et gens de cour, cherchaient naturellement à flatter leurs souveraines en écrivant dans leur langue. Sà de Miranda lui-même composa dans les deux langues avec un égal succès, en sorte que son nom appartient aussi à la littérature espagnole. Ferreira s'éleva avec énergie contre cet abandon du portugais et détermina une réaction salutaire. La langue nationale commença alors d'être cultivée avec amour et fut enrichie de nouveaux vocables empruntés directement au latin classique. La phrase elle-même s'approcha de ce modèle et se prit pour l'inversion d'un amour souvent exagéré.

Camoëns connut-il les compositions de Miranda et Ferreira? Pour moi, malgré l'absence de tout document, il ne peut y avoir aucun doute à ce sujet ; il n'est pas possible d'admettre que le génie, même le plus fort, puisse se passer d'antécédents qui le préparent et l'expliquent. Nous n'ignorons pas que les œuvres de ces deux poètes ne furent publiées qu'après leur mort, mais nous savons aussi que les copies manuscrites qu'on se passait de main en main

(1) C'est ainsi que les premiers *autos* de Gil Vicente furent composés en castillan.

étaient nombreuses, surtout parmi les jeunes étudiants de Coïmbre. Sans aucun doute, c'est sous leur influence directe ou indirecte que Camoëns composa ses premières poésies d'après les modèles italiens et qu'il se rendit ceux-ci familiers. Nous avons vu que c'est très probablement à cette époque qu'il traduisit les *Triomphes* de Pétrarque, auxquels il ajouta plus tard un commentaire. Mais âme plus originale, il subissait aussi, malgré son éducation classique, l'impulsion populaire, et ne négligeait pas les vieux mètres portugais. On n'a pas oublié que dans sa jeunesse il brilla dans le petit cercle poétique présidé par l'infante Dona Maria, qui était comme le centre de réaction contre les nouveautés italiennes. Celles-ci toutefois devaient l'emporter, mais l'école italique, après avoir préparé Camoëns et reçu de lui une empreinte originale, devint plus tard l'école du pédantisme sans inspiration et sans goût.

A côté de ces antécédents poétiques, il faut signaler l'influence de Barros, l'historien portugais bien connu. Dans l'Eloge du roi dom Jean III il indiqua l'idée d'une épopée nationale, et dans son roman *le Clarimundo* il essaya lui-même d'en jeter les bases en quelques vers assez mauvais. Mais c'est surtout

par son histoire de l'*Asie Portugaise*, dont les premières décades parurent avant le départ de Camoëns pour l'Inde, qu'il fournit au poète la base historique de son poème.

Indépendamment de cette circonstance spéciale, il faut ajouter que dans Barros la langue portugaise acquiert finalement la majesté et l'ampleur qui la distinguent. Arrivée à son plein développement, elle pourra se prêter enfin à la construction d'une épopée, si un génie capable de l'enfanter vient à paraître.

Mais pour réaliser cette création, il fallait encore que le poète visitât en personne les contrées lointaines, théâtre des exploits qu'il voulait chanter, qu'il bravât les mers et les tempêtes qui n'avaient pas arrêté les navigateurs de sa patrie. Les *Lusiades* n'auraient pas existé ou bien ce n'aurait été qu'une œuvre pâle et sans spontanéité, si Camoëns n'avait pu ressentir, lui aussi, les émotions de la vie de marin et de soldat qu'avaient menée ses héros.

Finalement l'amour donna à son cœur la force d'inspirer à son esprit « la grande pensée » dans laquelle se cristallisa, pour ainsi dire, la conscience nationale de tout un peuple.

Examinons à présent en elles-mêmes les diverses parties de son œuvre.

II

Les *Lusiades* constituent le titre principal de Camoëns devant la postérité. Comme on le sait, c'est un poème épique, construit d'après les modèles classiques de l'antiquité, surtout d'après Virgile. Ce que nous avons dit pour caractériser la Renaissance explique un pareil choix. Les *Lusiades* furent le premier essai de ce genre qu'ait vu l'Europe moderne, car je ne peux appeler ainsi la tentative plus que médiocre et aujourd'hui inconnue du Trissin dans son *Italia Liberata* (1). Cette circonstance, trop oubliée par les critiques (2), doit nous rendre plus indulgents pour les défauts de l'œuvre. Avant Camoëns, le Dante et l'Arioste seuls avaient produit des poèmes d'un genre à part et tout à fait en dehors des

(1) Publiée en 1547.

(2) J'en excepte Chateaubriand qui s'est empressé de signaler ce fait dans les quelques lignes, malheureusement trop rapides, qu'il a consacrées à notre poète dans son *Génie du Christianisme*.

types homérien et virgilien. Le Tasse ne publia sa *Gerusaleme Liberata* qu'en 1580, c'est-à-dire l'année même de la mort de Camoëns. Ainsi, c'est uniquement d'après l'étude directe des anciens et sans aucun devancier moderne que le génie de Camoëns s'efforça de faire entrer dans le moule d'une épopée classique l'histoire de son pays. Le vrai sujet des *Lusiades*, comme on l'a remarqué souvent, n'est pas, en effet, l'expédition de Gama ; celle-ci n'en est que l'épisode principal ; c'est l'évènement qui lui a fourni l'action de son œuvre, et autour duquel il a groupé les gloires de sa patrie. Lui-même le dit en ouvrant son poème :

« Je chante les combats et ces héros fameux qui, partis des rives occidentales de la Lusitanie et, s'élançant à travers des mers jusqu'alors inexplorées, laissèrent loin derrière eux la Taprobane (1), après avoir surmonté mille obstacles, des guerres, des périls qui dépassaient la force humaine ; je chante ces héros qui, dans des contrées lointaines, fondèrent un nouveau royaume qu'ils élevèrent si haut. Je chante aussi la mémoire glorieuse de ces rois qui propagèrent la foi, agrandirent l'empire, et, dans leurs expédi-

(1) C'est l'île de Ceylan.

tions, dévastèrent les terres impies de l'Afrique et de l'Asie, et ceux qui, par leurs exploits s'affranchirent de la loi de la mort. Voilà ce que répandront mes chants par tout l'univers, si mon génie et mon art suffisent à une telle entreprise (1). »

C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour bien juger les *Lusiades*, dont le titre indique assez qu'il ne s'agit pas des exploits d'un seul homme, mais du rôle de tout un peuple dans l'histoire. C'est donc un poème national, mais ici il faut introduire une distinction pour éviter qu'on se méprenne sur ma pensée. Il y a deux espèces d'épopées nationales, celles qui parlent au cœur de toutes les classes d'une nation en leur rappelant une tradition

(1) Chant Ier, st. 1 et 2. — Je dois prévenir le lecteur une fois pour toutes, que mon apréciation doit se heurter à une difficulté inévitable, car elle a toujours en vue l'original portugais, alors que je suis obligé de mettre sous ses yeux une traduction française. Or, aucune des traductions connues de moi ne donne une idée complète de l'original, en sorte qu'il sera souvent difficile au lecteur français de voir dans mes citations tout ce que j'y signale, comme sens, beauté ou défaut. Les poètes ne peuvent être bien appréciés que dans l'original; ceci est surtout vrai pour les poètes méridionaux, chez lesquels les qualités musicales de la langue entrent pour une grande part dans l'effet produit.

commune, et celles qui, sous des formes savantes, comme on dit, idéalisent aussi un sujet national. Il est évident que les premières ne peuvent apparaître que dans des époques relativement normales, celles où une religion dominante (car tout se réduit à cela) établit une mentalité et un langage uniformes : c'est le cas de l'*Iliade*, des *Nibelungen* et de la *Chanson de Roland*. On a même beaucoup exagéré le caractère collectif de ces compositions, jusqu'à soutenir qu'elles ne sont l'œuvre de personne, mais l'élaboration de tout un peuple, ce qui est simplement absurde. Quant à l'autre catégorie de poèmes nationaux, ils se produisent dans des époques troublées ou de crise historique et dans lesquels, tout en voulant idéaliser un sujet national, on va chercher en arrière un type consacré par le goût des classes littéraires dont le langage et les idées s'éloignent de plus en plus de l'idiome et des croyances populaires. Il est presque inutile d'ajouter que les *Lusiades* appartiennent à cette dernière classe. Le sujet de ce poème, c'est la patrie même, le rôle maritime et explorateur qu'elle a joué dans le monde : quoi de plus national? Mais ces formes sont trop classiques pour qu'il devienne vraiment populaire. Ces réserves faites, on peut souscrire

aux paroles de F. Schlegel, quand il dit que Camoëns « ne se borne pas, en effet, à chanter Gama et la découverte de l'Inde, la domination et les exploits des Portugais dans ce pays : son poème contient, en outre, tout ce que l'histoire ancienne de sa nation présente de beau, de noble, de grand, de chevaleresque et de touchant, coordonné en un seul tout. Ce poème embrasse toute la poésie de sa nation. De tous les poèmes héroïques des temps anciens et modernes, il n'en est point qui soit national à un aussi haut degré. Jamais, depuis Homère, poète n'a été honoré et aimé de sa nation autant que Camoëns : de sorte que tout ce que cette nation, déchue de sa gloire immédiatement après lui, a conservé de sentiments patriotiques, se rattache à ce seul poète, qui peut, à juste titre, nous tenir lieu de beaucoup d'autres, et même d'une littérature tout entière » (1).

L'action du poème commence au moment où la flotte de Gama, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, s'avance le long de la

(1) *Hist. de la Littérature ancienne et moderne* (trad. de l'Allemand, 2 vol. in-8°, Paris, 1829). — Cet auteur va trop loin, à mon avis, lors qu'il préfère Camoëns au Tasse; du reste, il ne garde pas toujours la mesure et doit être lu avec beaucoup de précautions.

côte orientale d'Afrique. Les dieux s'assemblent dans l'Olympe pour décider du sort de l'Orient. Jupiter ouvre le conseil en rappelant que l'immuable et éternel Destin a donné aux Portugais pour de nombreux siècles le domaine de ces régions et il convient, croit-il, que les équipages brisés par des souffrances et des pertes sans nombre arrivent enfin à la terre nouvelle qu'ils cherchent depuis si longtemps. Mais auparavant il décide que la flotte sera bien reçue sur cette côte d'Afrique, afin qu'elle puisse prendre du repos et continuer sa longue route. Bacchus se lève et s'oppose à ce qu'on favorise les navigateurs : il n'ignore pas qu'ils doivent détruire son empire dans l'Inde. Vénus au contraire protège le peuple de Lusus, dans lequel elle admire toutes les vertus de ce peuple romain qu'elle a tant aimé. Le débat devient confus et tumultueux. Alors Mars, soit qu'il y soit poussé par le souvenir de son ancien amour, soit qu'il juge ce valeureux peuple digne de son appui, fait entendre sa voix terrible et oblige Jupiter à maintenir sa décision première.

Tandis que ceci se passe dans le royaume de l'Olympe, Gama arrive devant Mozambique et reçoit à son bord le roi de cette île. « D'où venez-vous? qui êtes-vous? quelles sont les

mers que vous avez traversées ? » demandent les habitants du pays. Mais à travers la réponse discrète des Portugais, le chef musulman soupçonne des chrétiens dans les étrangers. Le lendemain il demande à voir leurs livres sacrés et s'informe s'ils ne viennent pas du pays des Ottomans. « Je ne suis ni du pays, ni de la race des Turcs, répond le capitaine. Je viens de l'Europe belliqueuse et suis à la recherche de l'Inde... Les livres sacrés que tu demandes, ce code immortel qu'inspira l'Homme-Dieu, je ne les porte point avec moi. Ai-je besoin de lire sur des feuilles périssables ce qui est écrit dans mon cœur ?... » Alors le cheik n'hésite plus et décide la perte des ennemis de sa foi. Bacchus, qui n'a pu se résigner aux décrets de Jupiter et du Destin, veut mettre à profit cette haine religieuse pour préparer la ruine des Portugais. Il descend dans l'île, sous la figure d'un vieillard connu et respecté pour sa prudence et favori du cheik. Il lui conseille de se défaire de ces pirates. « Je sais, dit-il, que voulant faire provision d'eau, le capitaine a décidé de débarquer ici avant le jour... C'est à toi d'aller à ton tour, armé et suivi des tiens, les attendre dans une embuscade : comme ils ne se doutent de rien, ils tomberont facilement dans le piège. Et si par

ce moyen nous ne parvenons pas à les exterminer jusqu'au dernier, fais-leur donner un pilote astucieux, assez habile pour les mener dans un port où ils trouvent une mort certaine. » Le cheik suit les conseils du dieu, mais les Portugais infligent aux Maures embusqués une sanglante défaite. Alors le cheik a recours au second stratagème imaginé par Bacchus. Il feint le repentir, fait demander la paix aux Portugais, et comme gage d'amitié il leur envoie, comme il l'avait promis, un pilote chargé secrètement de les conduire à la mort. La flotte quitte Mozambique, dans l'espoir de gagner bientôt la côte de l'Inde. Mais le pilote, au moyen de renseignements trompeurs, essaie d'abord de pousser les Portugais dans l'île de Quiloa, habitée par des sectateurs de Mahomet et beaucoup plus forte et plus puissante que Mozambique. Les chrétiens y trouveront leur ruine. Mais des vents contraires, obéissant à l'influence de Vénus, qui veille toujours sur les navigateurs, detournent la flotte et la portent en vue de Monbaze. Le pilote leur fait croire alors que cette terre est habitée par autant de chrétiens que de musulmans. Le capitaine fait virer les voiles pour aborder près de l'île, mais la déesse protectrice de l'expédition s'y oppose encore et les flots soulevés empêchent

la flotte d'entrer dans la rade et la forcent de jeter l'ancre au dehors. Cependant le roi de Monbaze que Bacchus, sous un nouveau déguisement, a déjà prévenu, envoie des messagers à Gama. Leurs paroles amicales en apparence cachent le venin de la trahison. « Triste condition des humains, s'écrie le poète, faisant sans doute un retour sur lui-même. Sur mer, les tourmentes et les naufrages, à chaque instant la mort sous les yeux ! Sur terre, les guerres, les trahisons, l'indigence et toutes ses horreurs. Où fuir? Où trouver un asile pour cette existence si malheureuse et si courte? Où serons-nous, misérables vers de terre, à l'abri de la colère céleste ? »

Gama envoie à terre deux déportés, avec des présents pour le roi du pays. Ils sont accueillis sur la rive par des transports de joie mensongers. Cependant Bacchus est descendu dans Monbaze. La retraite qu'il a choisie a pris l'aspect d'un temple. Caché sous la figure et les vêtements d'un chrétien, il s'incline devant le somptueux autel qu'il vient de fabriquer lui-même. Les deux Portugais sont conduits au temple où les attend la fausse divinité. Croyant voir une manifestation du culte chrétien, ils sortent convaincus de la vérité des récits

qu'on leur a faits sur l'existence de chrétiens dans cette île. Ils apportent le lendemain ces bonnes nouvelles à Gama qui, mettant de côté tout soupçon, s'empresse de faire lever l'ancre pour entrer dans le port. Ses ennemis rassemblent à la hâte armes et machines. Déjà les navires ne présentant plus au vent que les voiles de la proue s'avancent vers la ville, lorsque la déesse de la beauté, toujours attentive aux mouvements de ses héros, voit le piège qui leur est tendu et du ciel à la mer vole comme un trait. Elle appelle les Néréides qui, obéissantes à sa voix, accourent aussitôt et se prêtent à son dessein. La troupe immortelle fend l'onde et entoure les navires portugais. Le vent enfle en vain les voiles : les immortelles, couvertes d'un nuage impénétrable, enveloppent la flotte et suspendent sa course. Le vaisseau de Gama recule et, dans les brusques écarts du gouvernail, menace d'aller se briser contre un rocher. Les matelots effrayés lancent des cris terribles. Les Maures, qui ignorent le motif du tumulte, croient leur trahison découverte et tâchent de fuir : les uns se précipitent dans leurs barques, les autres dans les flots, et le pilote de Mozambique suit leur exemple. Tandis qu'ils se dérobent à la nage, Gama ordonne de jeter l'ancre pour éviter de donner

contre l'écueil. La fuite des insulaires et du pilote lui dévoile en même temps le complot des barbares. Il rend grâce à la Providence d'avoir échappé ainsi par un prodige à une destruction certaine et la prie de le conduire aux rivages qu'il cherche en vain. Vénus, entendant ces paroles, quitte aussitôt les Néréides et se dirige vers la demeure du maître des cieux. Ici le poète fait une peinture charmante de la déesse à qui rien ne résiste. Sa beauté, ses larmes et ses discours touchent Jupiter : le dieu, pour calmer le courroux qui l'anime, lui dévoile la grandeur réservée par le Destin aux enfants de Lusus. Il envoie ensuite Mercure avec mission de préparer à la flotte un port tranquille et sûr où elle puisse aborder sans crainte. Le messager céleste arrive bientôt à Mélinde, suivi de la Renommée qui publie les prodiges de la valeur portugaise, disposant ainsi les habitants à bien recevoir les navigateurs. Puis il court à Monbaze et ordonne en songe à Gama de quitter au plus vite cette côte perfide et de se diriger vers Mélinde. Dès son réveil Gama commande de tendre les voiles : à ce moment les Maures, cachés dans l'ombre, coupaient en silence les amarres des navires, mais la vigilance des matelots déjoue leur projet. Le lendemain, Gama s'empare de

deux embarcations qu'il rencontre sur sa route, et apprend des indigènes qui les montent qu'il est près du royaume de Mélinde, où il pourra trouver le pilote qui lui convient. Arrivée au point d'où l'on peut apercevoir la ville de Mélinde, la flotte hisse les étendards qui volent au gré des vents; les tambours et les cymbales retentissent pour annoncer l'entrée des Portugais. La plage se couvre en un moment d'une foule immense, attirée par la nouveauté du spectacle. Ce ne sont plus ces hommes farouches que l'Afrique jusqu'alors avait offerts à leurs regards; la douceur et l'humanité respirent sur leur front. Les vaisseaux portugais jettent l'ancre devant le port, et un des Maures prisonniers est chargé d'aller annoncer leur arrivée au roi de Mélinde. Le souverain, prévenu par la Renommée, est fier d'accueillir les héros dans ses Etats, il reçoit avec joie les hommages du capitaine portugais et promet d'aller lui-même visiter la flotte. Le jour suivant, en effet, le souverain, dans toute la pompe orientale de ses fonctions, visite les navires portugais. Après avoir tout examiné, il prie Gama de lui faire connaître sa patrie et la partie du monde où elle est située. « Explique-nous, dit-il, l'antique origine de ta nation et la fondation de ce royaume si puis-

sant ; raconte-moi ses guerres, ses victoires. Montre-moi par quels degrés elle est arrivée à tant de gloire et de puissance. Dis-moi les périls de ta navigation ; les mœurs, les usages qui t'ont le plus frappé sur le rivage éthiopien, sur cette terre encore sauvage dont tes hardis navires ont suivi les longs détours. » Alors Gama pour obéir au désir du monarque africain commence son récit. Il décrit l'Europe, ses peuples et ses contrées divers ; puis il s'arrête au Portugal et raconte les origines de sa patrie et la fondation du royaume. Il passe successivement en revue les règnes des différents rois de Portugal jusqu'à Emmanuel, en y rattachant toutes les traditions nationales. C'est dans ce récit que le poète a placé ses meilleurs morceaux, l'histoire de la mort d'Inès de Castro, l'apparition d'Adamastor, la description des scènes et tableaux de la vie maritime, etc.

Gama a fini de parler. Tout le monde est ravi de ce long récit d'actes héroïques. Le roi ne se lasse pas de louer le courage de ces monarques, renommés par tant de batailles ; il vante aussi l'antique fermeté, la grandeur d'âme et la noblesse de la nation. Ici le poète interrompt son chant pour reprocher à ses contemporains l'abandon où ils laissent ceux

qui, comme Homère ou Virgile, publient les actions glorieuses des héros.

Enfin la flotte quitte Mélinde, munie d'un pilote habile et fidèle. Déjà elle touche au terme de son long voyage, lorsque Bacchus essaie un dernier effort pour empêcher le succès des Portugais. Il va trouver Neptune dans son palais sous-marin dont la magnificence le captive, au milieu de sa colère : « O Neptune, lui dit-il, apprends une grande infortune : hâte-toi d'abord de rassembler les divinités de la mer ; elles apprendront le malheur qui me frappe et qui les atteint toutes. » Neptune ordonne aussitôt à Triton de convoquer les dieux qui peuplent l'étendue des mers. La foule des dieux maritimes répond à l'appel retentissant de Triton, et dès qu'elle est assemblée, Bacchus prend la parole et parvient à communiquer à tous la haine qu'il ressent. Sans tarder, on dépêche à Eole de la part de Neptune un messager qui lui commande de déchaîner ses vents innombrables et furieux et de chasser de la mer tous les navigateurs.

Mais tandis que l'assemblée délibère au fond des eaux, la flotte, poussée par une douce brise, poursuit sa route sur la mer tranquille. Les matelots qui veillent sur la flotte s'entre-

tiennent de guerres et de batailles. Velloso leur raconte l'histoire des douze chevaliers portugais (les douze pairs) qui se rendirent en Angleterre pour venger l'honneur outragé de douze nobles dames. Mais Velloso n'a pas fini encore de parler que d'un coup de sifflet le maître d'équipage réveille en sursaut les matelots. L'ordre est donné de serrer les hautes voiles. A peine celles-ci sont-elles carguées que l'orage éclate, subit et terrible : « Amenez, s'écrie le maître, amenez la grande voile ! » Mais les vents furieux ne donnent pas le temps de la baisser, ils la rompent en mille morceaux et avec un tel fracas, qu'on croit entendre le monde crouler. Le poète décrit alors avec son pinceau inimitable en ce genre une tempête formidable, telle qu'il l'avait essuyée lui-même plus d'une fois. Les vagues envahissant le vaisseau de Gama, l'équipage se précipite aux pompes. Trois matelots robustes ne suffisent point à manier le gouvernail. Les deux autres navires de la flotte ne courent pas moins de dangers : les matelots désespérés invoquent alors le Sauveur du monde. Gama se croyant perdu envie le bonheur de ceux qui ont pu périr au milieu des lances du Maroc. Mais au lever de l'aurore, l'amoureuse déesse qui protège les Portugais, voyant sa flotte bien-

aimée en proie à la fureur de Neptune, appelle les nymphes, ses compagnes, et se dirige avec elles vers la demeure des vents. A leur vue, la colère de ceux-ci plie humblement, et, vaincus par tant de charmes, ils se calment et se taisent. Le matin radieux qui succède à cette nuit terrible montre aux marins la terre de l'Inde. La flotte arrive ainsi devant Calicut. Gama ne peut plus contenir sa joie et se jetant à genoux il rend grâces à Dieu. Le poète met fin à ce sixième chant en montrant les travaux difficiles qu'il faut accomplir pour conquérir la gloire.

Il ouvre le VIIe par une revue des troubles qui agitent l'Europe, et les oppose à l'ardeur du Portugal qui ne cherche qu'à combattre les infidèles. Il reproche aux nations occidentales de s'entretuer et de provoquer des luttes religieuses, comme l'Allemagne et l'Angleterre qui inventent un christianisme nouveau. Les Portugais, au contraire, ne reculent devant aucun péril pour subjuguer les peuples infidèles, ils ne connaissent point de vile ambition, et ne suivent pas l'exemple de la rébellion contre l'Eglise, cette mère, dont l'essence est dans les cieux.

Voyons cependant ce que deviennent ces fameux navigateurs, depuis que Vénus a adouci

la vaine fureur des vents irrités. A peine arrivés à Calicut, un Portugais est envoyé auprès du roi du pays pour annoncer leur arrivée. Le messager est entouré de tout un peuple qui admire son air étrange et son habillement inconnu. Parmi les gens qui viennent à sa rencontre se trouve un mahométan, du Maroc, qui, à la vue du messager, s'écrie en langue hispanique : « Qui t'a conduit dans cet autre monde, si loin du Portugal, ta patrie? » Le messager lui répond : « Après avoir sillonné la mer profonde, où jamais humains n'avaient pénétré, nous venons chercher le cours rapide de l'Indus et répandre la loi du vrai Dieu ».

Le souverain du pays, ou le Çamorim, reçoit le capitaine portugais en audience solennelle. Gama lui propose alors l'alliance du Portugal. Le monarque, tout en accueillant avec bienveillance cette proposition, répond qu'il doit consulter d'abord son conseil. Le lendemain, le premier ministre du Çamorim se rend au vaisseau de Gama, pour recueillir des renseignements sur la patrie, les mœurs et la croyance des navigateurs. Les trois chefs de la flotte le reçoivent et exposent à ses regards de riches tentures et des bannières où sont peints les exploits des anciens Portugais.

Le ministre demande l'explication de ces peintures. Le frère de Gama prend la parole pour satisfaire sa curiosité; mais tout à coup le poète interrompt son récit. Il invoque de nouveau le secours des Muses, qui demeurent son seul appui, au milieu des misères, des persécutions et des malheurs dont il est accablé (1). Il reprend ensuite son récit et par la bouche de Paulo de Gama le poète célèbre les actions héroïques des anciens Portugais.

Cependant le Çamorim, après beaucoup d'hésitations et sous l'influence de ses prêtres, qui lui annoncent la ruine des trônes de l'Inde et des intrigues des mahométans de la ville, dont son premier ministre s'est fait l'agent, se montre hostile aux Portugais. Gama est fait prisonnier, mais à la fin il réussit à échanger sa prison contre des marchandises, et regagnant son vaisseau, il s'éloigne à pleines voiles, avant que les nombreux navires que l'Arabie envoie chaque année à Calicut ne viennent écraser sa petite flotte. Rien ne pourra à présent empêcher le héros portugais de porter à sa patrie la grande nouvelle de sa glorieuse découverte. Mais Vénus prépare une surprise

(1) Nous avons cité ce morceau dans la partie biographique de notre travail.

à ses navigateurs préférés. Elle fait surgir du fond de l'Océan, sur la route qu'ils suivent, une île enchantée, où Téthys et les belles Néréides, vaincues par la troupe des Amours, se préparent à recevoir Gama et ses compagnons. Les Portugais abordent dans l'île, et des délices inconnues aux mortels les paient de leurs pénibles travaux. Cette île est l'image de la glorieuse récompense qui attend ceux qui se sont rendus immortels par leurs travaux.

Au milieu d'un festin présidé par Téthys, une nymphe, douée du don de prophétie, chante les exploits et les destinées des héros qui viendront après Gama fonder l'empire de l'Inde. « Des bords du Tage, s'écrie la jeune immortelle, partiront des flottes belliqueuses; elles traverseront les mers ouvertes par Gama, et soumettront les rivages que baigne l'Océan des Indes ». Ensuite elle raconte les futurs exploits du grand Pacheco, l'Achille portugais, qui répand l'épouvante dans tout le Malabar. Puis paraît Almeida, le premier vice-roi des Indes ; Lourenzo l'accompagne, Lourenzo son digne fils, qui saura combattre et mourir en Romain. Mais quelle splendeur rayonne sur les ondes de Mélinde, sur cette mer qui, teinte encore de sang, atteste la valeur de Tristan ? C'est l'éclat des armes d'Albuquerque; il vient

conquérir Hormuz et l'opulente Malaka. La nymphe poursuit son chant prophétique et raconte encore d'autres exploits. Quand elle a fini de parler, Téthys conduit ses hôtes au sommet d'une haute montagne où elle leur explique l'histoire de l'univers ; elle leur montre toute la terre et révèle à leurs yeux les mers et les pays que leurs successeurs devront parcourir. « Voilà, ô Portugais, tout ce que le Destin promet à vos efforts ; voilà les faits qu'accompliront mille héros au cœur valeureux sur ces mers que vous avez découvertes. Vous savez maintenant par quels travaux vous pouvez vous rendre dignes de vos immortelles et charmantes épouses, qui vous tressent des couronnes glorieuses. Partez donc, enfants de Lusus. La patrie vous tend les bras. » Les Portugais reprennent la route de cette patrie bien-aimée et, conduits par des vents favorables, vont porter au roi le prix et la gloire de l'expédition qu'il avait ordonnée.

« Muse, c'est assez, s'écrie le poète, car je sens que ma lyre est discordante et que ma voix n'a plus d'accent. » Et il finit son poème en pleurant sur la décadence visible de sa patrie et en donnant au jeune roi dom Sébastian, avec un courage peu commun, de fiers et nobles conseils.

Telles sont, exposées d'une manière rapide, la matière et la structure du poème. Examinons-le d'abord dans son ensemble.

On reconnaît dans les *Lusiades* l'apport simultané de trois influences principales auxquelles a obéi le poète et qui tiennent nécessairement à la situation historique où il a surgi. Il y a en premier lieu l'influence catholico-féodale, puis l'influence classique, et finalement le pressentiment confus, mais réel, de l'avènement d'un régime pacifique et industriel, pour le triomphe duquel les grandes navigations portugaises étaient une préparation nécessaire, en instituant l'exploration préalable du siège humain et l'extension des rapports planétaires.

L'impulsion féodale se traduit surtout dans les charmants épisodes chevaleresques qu'il a introduits dans son poème d'après les anciennes traditions locales. Il a su réunir en divers endroits des *Lusiades*, soit dans le récit de Gama au roi de Mélinde, soit dans l'entretien de Velloso avec ses camarades, soit dans l'explication que le frère de Gama donne au ministre du Çamorim des peintures qu'il admire sur les bannières de la flotte, il a su réunir, disons-nous, les légendes héroïques que l'imagination populaire avait créées, en

leur donnant plus de relief et de beauté (1). C'est cette richesse poétique au point de vue des traditions nationales qui faisait dire à Schlegel que Camoëns tenait lieu d'une littérature entière. Cela est tellement vrai que si la situation sociale, j'ose l'affirmer, n'eût pas été aussi défavorable que nous l'avons vue à tout essor esthétique normal, le génie de Camoëns eût tiré de ces éléments traditionnels, réunis sans mélange étranger dans les *Lusiades*, une épopée nationale qui aurait appartenu à la première des deux catégories de compositions épiques ci-dessus mentionnées. Bien qu'il soit utile de formuler cette hypothèse afin de mieux caractériser les lacunes de l'œuvre, nous devons reconnaître que sa réalisation fut impossible, et que Camoëns dut subir les tiraillements contradictoires du milieu social où il vécut. Le moyen âge apparaît encore dans son œuvre à sa

(1) Les limites de mon travail ne me permettent pas de citer tous ces morceaux. Je me contente d'y renvoyer le lecteur. — Voyez les *Lusiades*, chant. III, st. 45 et 53-54; *id.*, st. 35-41; *id.*, st. 63; *id.*, st. 100-117; *id.*, st. 118-137; chant IV, st. 52-53; chant V, st. 46-48; chant VI, st. 43-69. — M. Braga a très bien exposé les fondements historiques et poétiques de ces diverses traditions. (Voyez *Hist. de Camoëns*, P. II, p. 394-436.)

manière de comprendre la vie militaire et au culte de l'honneur et de la fidélité qui respire dans tout son poème.

Beaucoup plus faible est l'influence catholique; c'est même la plus faible de toutes. Le poète a beau parler avec exaltation de sa foi religieuse et faire montre de son mépris pour les infidèles, avec un peu d'attention on voit bientôt qu'il ne s'agit pour lui que d'assigner un but à l'activité guerrière, à cette activité dont l'élimination ne pouvait être entièrement conçue, avant qu'on eût acquis une notion claire du but vers lequel marchait l'évolution humaine à travers des transitions inévitables. Son Dieu n'est pas l'être concret du Catholicisme populaire, c'est déjà le Dieu d'Aristote, relégué dans son immensité et gouvernant le monde par des lois régulières. Nous verrons ci-après pourquoi le dogme chrétien n'a pu lui fournir le merveilleux de son poème. Mais il y a un point qu'il faut signaler, car il est caractéristique et l'a fait traiter de réactionnaire (1) : c'est la répugnance que lui inspire la prétendue Réforme prêchée par Luther et l'appui qu'il donne au système par lequel on

(1) M. Oliveira Martins, dans son étude sur les *Lusiades* (Porto, in-8°, 1872, p. 142 et suivantes).

chercha à préserver la Péninsule de cette rébellion. La philosophie de l'histoire justifie aujourd'hui l'antipathie qui poussa toutes les grandes natures méridionales à rejeter instinctivement ce nouveau christianisme, dépouillé des institutions qui avaient fait l'efficacité morale et sociale du catholicisme. Plus émancipés au fond que les fauteurs de la crise protestante, ces esprits ne pouvaient voir sans dégoût le renouvellement des discussions théologiques, au moment où ils voyaient des horizons nouveaux s'ouvrir à l'activité humaine. Les poètes surtout, plus que personne, devaient se montrer antipathiques à un mouvement qui tendait à donner au dogme et à la discipline une importance exagérée sur le culte, aliment et source du développement des beaux-arts.

L'influence classique a produit dans les *Lusiades* un fait qui paraît monstrueux, quand on oublie la relativité du point de vue historique, et contre lequel s'est exercée la sévérité des critiques. Je veux parler de l'emploi que le poète y a fait de la mythologie grecque, afin d'obéir au canon classique qui voulait qu'en tout poème épique on introduisît nécessairement le merveilleux. C'est sur ce point, ai-je dit, que s'acharnent les ennemis de Camoëns,

mais il faut ajouter que parmi ses plus ardents adorateurs, sans en excepter les plus modernes, on ne trouve pas une réponse satisfaisante à ces critiques. En effet, les uns nient le disparate et tâchent de justifier le poète en invoquant tous les pédants de l'école ; les autres, plus modernes, renouvelant à leur manière le procédé de Duperron Castéra, un traducteur français des *Lusiades*, veulent voir dans ce mélange de paganisme et de christianisme une sorte de symbole d'union entre l'Occident et l'Orient (1). Le poète portugais aurait, selon eux, deviné dans le premier quart du XVI[e] siècle que les savants du XIX[e] découvriraient des affinités profondes entre les mythologies orientales et le christianisme. Alors on fait intervenir la science des religions, la mythographie, l'anthropologie, les arias, etc., etc. : j'en fais grâce au lecteur. C'est ce qu'on appelle, dans le Positivisme, compliquer l'hypothèse, au lieu de suivre la première loi de la logique

(1) Duperron Castéra voulut voir une allégorie cachée dans le merveilleux des *Lusiades*, il ne trouva mieux que d'imaginer que tous ces dieux païens ne représentaient dans l'esprit de Camoëns que des héros chrétiens : ainsi, Vénus était la Sainte-Vierge (!), Mars Jésus-Christ, etc., etc. Voltaire disait à ce propos : « A la bonne heure, je ne m'y oppose pas ; mais j'avoue que je ne m'en serais pas aperçu. »

positive d'après laquelle on doit faire toujours l'hypothèse la plus simple en rapport avec les renseignements obtenus. C'est toujours ce que Herculano appelait du *gongorisme* scientifique, et, cependant, non seulement ce mélange hétérogène peut se justifier, mais, j'oserai le dire, il était inévitable dans Camoëns (1).

Nous avons vu quel était le caractère de ce mouvement qu'on a appelé improprement la Renaissance. L'art, éloigné de sa source populaire, et prenant pour modèles les chefs-d'œuvre anciens, s'efforça de les imiter et d'en

(1) Ceci avait déjà paru dans la *Revue occidentale*, où ce travail a d'abord été publié, lorsque j'eus l'occasion de lire le livre de mon compatriote M. Joaquim Nabuco : *Camoens e os Lusiadas*, (in-8°, Rio, 1872). Je m'empresse de déclarer que c'est, selon moi, une des meilleures choses qu'on ait écrites sur le poème portugais. Sans doute il manque à l'auteur le flambeau d'une doctrine générale, mais son tact y a suppléé parfois, surtout dans le chapitre relatif au merveilleux des *Lusiades*. Qu'il me soit permis de regretter que M. Nabuco ait quitté la critique littéraire pour la politique, où il ne pouvait apporter que des qualités d'expression et un gout esthétique épuré, conditions insuffisantes pour faire un homme d'Etat. Son talent littéraire a même souffert beaucoup de ce déplacement : pour s'en convaincre, il suffira de comparer ce livre sur Camoëns, écrit en 1872, et le discours qu'il vient de prononcer, à Rio, à l'occasion du troisième centenaire de la mort du poète portugais. Quelle différence !

déduire des règles inflexibles pour la composition littéraire. Dans le poème épique, le seul genre qui nous intéresse en ce moment, une des conditions jugées indispensables (on enseigne encore ceci dans les classes de rhétorique) était l'emploi de ce qu'on appelait le merveilleux, c'est-à-dire l'intervention directe d'êtres supérieurs déterminant les diverses circonstances de l'action poétique. Cette introduction est spontanée et s'explique aisément lorsque le dogme dont se sert le poète est en rapport avec la croyance du milieu et la sienne propre. Il est même difficile de concevoir qu'il en pût être autrement, car des gens qui ne peuvent expliquer les phénomènes quelconques, surtout moraux et sociaux, sans les attribuer à l'intervention des dieux, ne pourraient pas imaginer sans elle le déroulement d'une destinée quelconque. Cela fait partie de leur constitution cérébrale, ils ne peuvent penser sans cela. Mais le cas introduit par la Renaissance est tout autre : on n'emploie pas les croyances du milieu ; on a recours à l'introduction artificielle d'un dogme mort depuis longtemps, par la seule raison que le merveilleux correspondant régnait dans les anciens modèles adoptés. La mythologie grecque devint alors une partie nécessaire de la com-

position poétique. On voit des poètes qui n'ont jamais cru à Jupiter, ni à Vénus, leur donner place cependant dans leurs œuvres pour désigner les abstractions respectives. Cette aberration fut générale et elle était inévitable. Les éléments esthétiques surgis du régime du moyen âge n'ayant pu se développer, comme nous l'avons expliqué, et d'un autre côté la science n'ayant pu déterminer encore le but final de l'évolution humaine, où donc les poètes auraient-ils pu chercher une direction esthétique? L'étude des anciens leur avait révélé tout un monde poétique, ils firent d'eux des maîtres et adoptèrent comme modèles leurs compositions. Dans les universités naissantes on commentait vers par vers les poètes classiques, on étudiait pour les comprendre leur mythologie, on faisait avec minutie la biographie des dieux et des déesses de l'Olympe. En même temps, il ne faut pas l'oublier, décroissait la foi catholique, et naissait le mépris pour le moyen âge; aussi l'on comprendra facilement l'entraînement des imaginations vers ce polythéisme plein de grâce et de charme, vers ces déesses rayonnantes de beauté, animant toute la nature de leur présence. Qu'auprès de telles peintures le dogme chrétien semble froid, laid et absurde !

Il est clair que des natures vraiment poétiques, placées dans certaines conditions, devaient éprouver je ne sais quelle répulsion pour ce ciel glacé du christianisme et lui préférer les charmantes fictions de la Grèce. Le génie d'un Milton, précédé de tout le mouvement esthétique dont les débuts virent apparaître Camoëns, n'est point parvenu à détruire cette supériorité poétique du polythéisme. Le fait est encore plus frappant dans les *Martyrs* de Châteaubriand, composés pour démontrer la supériorité poétique du dogme chrétien, et qui, à mon avis, ont réussi à prouver exactement le contraire.

C'est à cet ensemble de circonstances qu'a obéi Camoëns. Voulant faire un poème épique, et étant donnée la situation historique, il ne pouvait concevoir une composition de ce genre en dehors des modèles gréco-romains, d'autant plus qu'il n'avait aucun devancier moderne, ainsi que nous l'avons fait remarquer. Il lui fallait par conséquent un merveilleux. Or, il avait à choisir entre le dogme chrétien, la magie, que préféra le Tasse, le polythéisme grec, ou les entités métaphysiques. Sa nature méridionale n'aurait pu s'accorder de la rigidité chrétienne, sa tendresse repoussait instinctivement l'idéalisation d'un dogme

qui débutait par la damnation de nos premiers pères et par la méfiance envers la femme. Quant aux entités métaphysiques il était trop poète et trop de son temps pour en user. Ces abstractions sans vie, sans couleur, devaient lui paraître encore plus froides que les mythes chrétiens. Si Voltaire, malgré son vrai talent esthétique, les a introduites dans son *Henriade*, c'est qu'il a sacrifié son goût personnel à des préoccupations philosophiques : on sait du reste combien ces entités ont été nuisibles à son poème.

Enfin Camoëns aurait-il pu, comme le Tasse, faire intervenir la magie? Son esprit était trop positif pour y croire ; sa vie aventurière, ses longs voyages, l'avaient placé en face de tant de phénomènes nouveaux, quoique naturels, qu'il lui eût été impossible de prendre au sérieux la sorcellerie : son esprit était trop empreint de la réalité. Qu'on se reporte plutôt au récit fait par Gama au roi de Mélinde. Le capitaine portugais décrit les dangers nouveaux de sa navigation, et le poète lui fait dire :

« Te dirai-je les redoutables phénomènes dont la mer est le théâtre, les bourrasques subites, les noirs ouragans, les nuits ténébreuses, les longs éclairs qui sillonnent le ciel,

les éclats de la foudre qui ébranlent le monde? Immense et vaine entreprise qui tromperait les efforts d'une voix de fer. L'inculte raison du matelot, bornée aux leçons de son art, s'abandonne au rapport trompeur des sens. Pour lui tout est prodige; il n'appartient qu'au génie, éclairé par le savoir, d'apprécier d'un coup d'œil les accidents variés de ce mystérieux univers (1). » Il y avait encore une raison qui aurait empêché l'emploi de la magie, c'est que l'inquisition ne plaisantait pas quand il s'agissait de sorciers, et il n'eût pas fait bon être accusé d'avoir un commerce prohibé avec l'esprit malin.

Il ne restait donc à Camoëns que la mythologie grecque; il lui donna la préférence, et j'avoue que c'était le mieux qu'il pût faire alors. Il y a sans doute quelque chose de bizarre dans ce mélange de la foi chrétienne des héros du poète avec un merveilleux auquel il ne croit pas, et la chose envisagée d'un point de vue absolu semble ne pouvoir pas surmonter nos répugnances. Mais si on se rend bien compte des éléments contradictoires de la situation générale, si dans les œuvres d'art quelconques, poésie, peinture, sculpture, que

(1) *Lusiades*, chant V, st. 16-17.

la Renaissance a produits, nous ne voyons qu'autant d'essais et de préparations, par lesquels l'Humanité, reprenant des traditions oubliées, exerce et développe ses facultés esthétiques, alors on comprend les avortements de ces œuvres, considérées chacune dans leur ensemble, et c'est alors qu'on peut apprécier leurs beautés, en opérant la défalcation exigée par la phase historique correspondante.

Cependant, malgré ce péché originel, le poème ne semble pas avoir perdu beaucoup au point de vue littéraire. Mme de Staël, excellent juge en ces matières, a dit que cette alliance ne lui semble pas produire dans les *Lusiades* une impression discordante : « On y sent très bien, dit-elle, que le christianisme est la réalité de la vie et le paganisme la parure des fêtes (1). » Voltaire, lui-même, qui n'a pas pardonné à Camoëns cette incohérence, ne peut s'empêcher d'avouer que ce grand défaut n'a pas fait tomber le poème. Et il établit ensuite un rapprochement qui l'aurait conduit à l'explication du phénomène, s'il eût possédé la vraie théorie historique. « Mais, dit-il, la poésie du style et l'imagi-

(1) *Biographie Michaud*, article sur Camoëns.

nation dans l'expression ont soutenu les *Lusiades*, de même que les beautés de l'exécution ont placé Paul Véronèse parmi les grands peintres, quoiqu'il ait placé des pères bénédictins et des soldats suisses dans des sujets de l'Ancien Testament (1). » En effet, nous verrons bientôt les charmantes peintures que le polythéisme lui a fournies et auxquelles il faut aussi rattacher, quoique indirectement, sa sublime création du géant Adasmator.

(1) *Essai sur la poésie épique*, chap. VI. — C'est une des œuvres qui accusent le plus de légèreté de jugement dans le « premier des hommes du second ordre » comme l'a qualifié Auguste Comte. Cet essai fut publié, comme l'on sait, afin de préparer le public à l'apparition de la *Henriade*. Son vrai sens était celui-ci : « Tout ce qui a été fait jusqu'ici en fait de poésie épique ne vaut pas grand'chose, vous verrez dans peu ce que c'est qu'une véritable œuvre de ce genre ». Malheureusement la *Henriade* a mal soutenu de pareilles prétentions. En ce qui concerne spécialement le chapitre relatif à Camoëns, je ne saurais trop mettre en garde le lecteur français contre les inexactitudes dont il fourmille, malgré l'autorité du nom de l'auteur. Ainsi il fait naître Camoëns en Espagne et sous Ferdinand et Isabelle !! Dans la première édition il avait dit que Camoëns avait accompagné Gama dans son expédition !! Et ainsi de suite. Quant au crédit que peut mériter son appréciation des *Lusiades*, d'ailleurs très favorable sur quelques points, qu'il me suffise de dire qu'il n'avait jamais connu ce poème que par la mauvaise traduction anglaise de Fanschaw.

La troisième influence que nous avons signalée dans les *Lusiades* vient du pressentiment vague, bien qu'assez évident, d'une ère nouvelle, où l'activité industrielle et pacifique présidera aux rapports universels. Tout d'abord le choix même de l'expédition de Gama — dont les résultats furent surtout décisifs à ce double point de vue — pour sujet principal de son poème, prouve suffisamment qu'il avait senti toute l'importance d'une semblable révolution. Il a compris parfaitement le rôle maritime de sa patrie dans l'établissement des rapports entre l'Orient et l'Occident, et la réaction commerciale de ce monde nouveau ouvert par les vaisseaux de Gama et de ceux qui le suivirent. Il se complaît à décrire toutes les régions nouvelles abordées par ses compatriotes, à énumérer les riches produits de chacune d'elles et à faire ressortir leur importance commerciale (1). Edgard Quinet a très bien senti ce côté remarquable des *Lusiades*

(1) Voyez surtout le chant X^e^, st. 120 et suivantes. — D. Alexandre Lobo a reproché à Camoëns cette énumération des produits de l'Orient, qu'il jugeait indigne de l'épopée et de l'esprit du poète. Le grave évêque n'a rien compris à cette nouveauté, il a voulu sauvegarder la dignité des canons classiques, qui ne suffisent plus pour apprécier une œuvre en rapport avec l'époque où elle a paru.

et je ne peux mieux faire que transcrire ici la page brillante qu'il a consacrée au poème et au poète : « Les Portugais, qui, par la découverte du cap de Bonne-Espérance, ont rendu l'Asie à l'Europe, sont aussi les premiers qui aient couronné par l'imagination l'alliance que l'industrie venait de renouveler. Ce peuple ne paraît qu'un moment dans l'histoire, et c'est pour accomplir ce miracle. L'œuvre achevée, il retombe dans le silence. Comme il n'a eu qu'un moment de splendeur, il n'a aussi qu'un poète, un livre. Mais ce poète est Camoëns, qui rouvre à l'imagination les portes de l'Orient ; ce livre est celui des *Lusiades* qui rassemble, avec tous les parfums du Portugal, l'or, la myrrhe, l'encens du Levant, trempés souvent des larmes de l'Occident. Pour la première fois, le génie de l'Europe quitte le bassin de la Méditerranée; il entre dans les océans de l'ancienne Asie. Sans doute, les souvenirs de la Grèce et du monde chrétien accompagnent le poète aventureux au milieu des flots qu'aucune rame n'avait encore effleurés. On peut même dire que, sous ces cieux brûlants, on retrouve dans ces stances brûlantes une angoisse qui ressemble au mal du pays. Les images, les regrets, les espérances, les fantômes divinisés, les sirènes de

l'Occident surgissent du fond des eaux. Ils se balancent autour du navire, et c'est pourquoi le poème de Camoëns est véritablement le poème de l'alliance de l'Occident et de l'Orient. Vous trouvez tout ensemble les souvenirs de l'Europe et les tièdes senteurs de l'Asie, dans ce génie qui est l'accord de la renaissance grecque et de la renaissance orientale. En même temps que vous entendez encore le murmure des rivages européens, l'écho du monde grec, romain, chrétien, vous entendez aussi retentir à l'extrémité opposée ce grand cri de : Terre ! qui fit tressaillir le quinzième siècle au moment des découvertes des Indes et des Amériques ; vous sentez à chaque vers que le vaisseau de l'humanité aborde des rivages depuis longtemps attendus ; vous respirez des brises nouvelles qui enflent la voile de la pensée humaine, et les cieux des tropiques se mirent dans le flot le plus pur du Tage. Si les dieux de l'ancienne civilisation, transportés sous un autre ciel, semblent s'y réparer, s'y rajeunir, d'autre part, que de formes, que de créations inspirées immédiatement par cette nature renouvelée dans la solitude !..... Il n'est pas jusqu'à cette langue portugaise, si guerrière et si noble, si retentissante et si naïve, si riche en voyelles écla-

tantes, qui ne paraisse un interprète, un truchement naturel entre le génie de l'Occident et le génie de l'Asie orientale.....

« Je ne puis me décider sitôt à quitter Camoëns; et pourquoi ne laisserais-je point paraître ma pitié pour ce grand homme ? Tout me plaît de lui; sa vie d'abord, sa poésie, son caractère, son grand cœur. Seulement je m'étonne que son nom n'ait pas été plus souvent prononcé de nos jours; car je ne connais aucun poète qui réponde mieux, qui s'associe mieux à une grande partie des idées et des sentiments répandus dans ce siècle, puisque cette épopée sans batailles, sans sièges, toute pacifique (chose presque inouïe), n'offre que l'éternel combat de l'homme et de la nature, c'est-à-dire la lutte dont les écrivains de notre temps nous ont si souvent entretenus. Il y a des dialogues formidables entre le pilote et l'Océan ; d'une part, l'Humanité triomphante sur son vaisseau pavoisé, de l'autre, les caps, les promontoires, les tempêtes, les éléments vaincus par l'industrie. N'est-ce pas là tout l'esprit de nos temps?... Le poème qui ouvre avec le XVIe siècle l'ère des temps modernes est celui qui, en scellant l'alliance de l'Orient et de l'Occident, célèbre l'âge héroïque de l'industrie, poème non plus du pèlerin, mais

du voyageur, surtout du commerçant, véritable *Odyssée* au milieu des factoreries, des comptoirs naissants des Grandes-Indes et du berceau du commerce moderne, de même que l'*Odyssée* d'Homère est un voyage à travers les berceaux des petites sociétés militaires et artistes de la Grèce (1). »

Après avoir procédé à l'appréciation d'ensemble des *Lusiades*, il ne me reste qu'à mettre sous les yeux des lecteurs un choix des plus beaux morceaux du poème en y joignant les considérations nécessaires.

Je me suis efforcé plus haut de montrer pourquoi Camoëns fut conduit à donner la préférence au polythéisme grec, et nous avons vu que cette mythologie avait été incorporée à la langue poétique, encore qu'elle eût perdu tout caractère de dogme religieux. Mais Camoëns croyait à un Etre suprême, à la valeur guerrière et à la beauté de la femme, que ces fictions servaient à représenter. Et l'emploi de ces images, si je puis ainsi dire, nous ont valu des peintures charmantes.

Voici, par exemple, le portrait de Vénus. La déesse, comme dans l'Énéide (liv. Ier, v. 254

(1) *Le Génie des Religions*. (t. 1er des *Œuvres complètes*, in-18, p. 56-58).

et seq.), va trouver Jupiter et l'implore en faveur des héros qu'elle protège. Elle vient, avec l'aide des Néréides, d'arrêter la flotte de Gama devant le port de Mombaze, où la trahison attendait les navigateurs.

« Vivement agitée, elle quitte les Néréides attristées de son départ, traverse l'espace immense où roulent les corps célestes, laisse bientôt derrière elle l'orbe léger qui se meut sous ses lois et se dirige vers la planète où réside Jupiter.

« Pendant la route, son émotion la rendait si belle, que les étoiles, l'air pur, le ciel et tout ce qui la voyait en devenait amoureux. Ses yeux, domaine des amours, brillaient d'un éclat si vif qu'ils embrasaient les pôles glacés et incendiaient la froide sphère.

«Pour plaire à Jupiter dont elle fut toujours chérie, elle paraît devant lui telle qu'elle se montra jadis au jeune pasteur du mont Ida. Que ne la vit-il ainsi, le fameux chasseur qui perdit la forme humaine en regardant Diane se baigner dans l'onde pure? Avant que les avides lévriers l'eussent déchiré, il aurait péri, consumé par la violence de ses désirs.

« Elle s'avance. Sa chevelure ondoyante tombe à flots d'or sur ses épaules plus blanches que la neige ; son sein agité par la marche

frémit doucement, ce sein, abri préféré de l'amour où sans être vu il se livre à ses jeux. La blanche ceinture de la déesse lance des étincelles où le folâtre enfant allume les traits dont il embrase les cœurs. Les désirs voltigent sur les pas de l'immortelle, ils l'environnent et la pressent, semblables au lierre amoureux qui serpente autour de l'ormeau.

« Une gaze légère couvre ses charmes sans les cacher entièrement, voile enchanteur qui tour à tour irrite et retient les désirs. A son aspect tout le ciel est ému, la jalousie se réveille dans le cœur de Vulcain et l'amour dans le cœur de Mars.

« Sur son angélique visage la joie se marie à la tristesse. Telle, dans des ébats amoureux, pressée par l'amant téméraire, la timide beauté pleure et sourit en même temps, et laisse voir le plaisir briller à travers ses larmes. Telle Vénus, plus habile que toutes dans l'art de séduire, d'une voix plaintive et tendre adresse ces paroles au souverain de l'Olympe :

« O puissant père des dieux, jusqu'ici j'avais toujours cru te trouver indulgent et favorable pour tout ce qui était cher à mon cœur, malgré le mauvais vouloir d'autrui. Mais puisque je te vois irrité contre moi, sans que je l'aie mérité, que les vœux de Bacchus soient

accomplis : je pourrai dire enfin que j'ai été malheureuse.

« Ce peuple que j'aime, ces héros pour qui coulent en vain mes larmes, c'est mon amour qui les rend criminels à tes yeux, c'est ma tendresse qui les perd ; tu les sauverais si je pouvais les haïr. Eh bien, je les déteste...

« Qu'ils aillent périr sous la main des barbares, car moi seule... » A ces mots, elle baigne de larmes brûlantes son charmant visage, semblable à la rose humectée des pleurs de la rosée. Un moment silencieuse, elle s'efforçait de rappeler sur ses lèvres la parole expirante, lorsque Jupiter se hâte de l'interrompre.

« Emu par ces démonstrations touchantes qui auraient attendri le cœur farouche d'un tigre, le souverain des dieux porte sur elle un de ces regards qui dissipent les orages et ramènent la sérénité dans le ciel. Il essuie les pleurs de la déesse, l'entoure de ses bras caressants et effleure d'un tendre baiser la rose de ses joues.

« Dans les bras de Jupiter, elle sanglote encore plus fort, comme un enfant que sa nourrice a grondé et dont redoublent les pleurs au milieu des caresses qu'elle lui prodigue afin de l'apaiser. Pour calmer enfin la déesse irritée, le maître du tonnerre fait briller à ses yeux

de prophétiques images et fouillant dans les secrets de l'avenir il lui parle ainsi (1)... »

Il se peut qu'on trouve en cette peinture un peu trop de volupté, mais ce qu'on ne pourra s'empêcher d'y admirer, c'est le coloris et la chaleur. Non, le poète n'a pas voulu nous peindre une théogonie quelconque dans cette description où domine à ce point l'élément humain.

Sous ce nom de Vénus le poète nous a présenté un tableau qui est toujours vrai, un tableau plein de fraîcheur et de grâce : c'est la beauté féminine avec toutes ses séductions, avec tous ses charmes pour enflammer, avec ses larmes pour désarmer les plus forts. Qu'elle s'appelle Vénus ou de tout autre nom, c'est toujours la beauté. Que le coloris du tableau soit souvent charnel, que la richesse des tons chatouille quelquefois les sens, j'en conviens; mais avant d'en faire un reproche à Camoëns, ne faut-il pas avoir présente à l'esprit la fascination que la beauté physique a toujours exercée sur les populations du midi, ne faut-il pas se rappeler qu'on y aime avec tout son être et que le culte de la femme s'adresse autant à son cœur qu'aux charmes de son corps?

(1) *Lusiades*, chant II, st. 23-43.

On ne se refuse certes pas à voir avant tout dans la femme l'être qui sanctifie et purifie notre personnalité grossière, mais on sait aussi que cette beauté morale multiplie son pouvoir quand elle repose sur un piédestal d'une égale beauté.

Quel mal y a-t-il à ce que sous l'enveloppe matérielle nous puissions entrevoir le trésor moral ?

Ainsi Camoëns n'a pas craint de nous montrer l'idéalisation des charmes physiques de la femme et de nous peindre leur pouvoir irrésistible. Le Tasse n'a pas trouvé pour peindre son Armide des couleurs plus belles ; il s'est contenté d'imiter et de traduire ce morceau des *Lusiades* (1).

Un tableau où éclate la même richesse de coloris est celui de l'Ile des Amours. C'est dans cette île enchantée, nous l'avons vu, que Téthys et les nymphes de l'Océan reçoivent les Portugais et les récompensent de leurs travaux par des délices que les mortels n'ont jamais connues. Il est très facile de comprendre comment Camoëns a été conduit à cette belle et originale création. Les navigations sur des mers inexplorées et la découverte de terres incon-

(1) Voir *Gerulasemme liberata*, chant IV, st. 29-32.

nues avaient fait courir une foule de légendes sur des îles mystérieuses et enchantées qu'on disait exister au milieu de l'Océan. Camoëns s'est emparé de ces fables et les a façonnées au tour de son génie.

Ici le tableau est encore plus voluptueux que dans le portrait de Vénus : le poète a abusé un peu, il faut l'avouer, de son habilité à peindre l'amour avec ses ruses, ses attraits et ses délices. Il se complaît trop en des détails que la tendresse aime à entourer d'un certain mystère, et ses peintures deviennent souvent lascives. Disons de suite qu'il s'empresse lui-même de nous expliquer l'allégorie qu'il cache sous la description de cette île. Les plaisirs qu'on y goûte ne sont que les images des récompenses qui couronnent la vie ; cet hymen des nymphes de l'Océan avec les héros portugais nous représente l'alliance de la gloire et du courage. Il faut toutefois reconnaître que le soin apporté par le poète à peindre jusqu'aux moindres détails convient peu à une allégorie qui ne peut jamais se passer d'un certain vague.

Voici d'abord la description de l'île :

« Dans cette île pittoresque et joyeuse trois charmantes collines, couvertes d'un tapis de gazon, se dressent dans les airs avec un gra-

;ieux orgueil ; de leur sommet verdoyant coule ıne eau limpide et transparente ; au milieu les cailloux blancs on voit courir l'onde bruyante et fugitive.

« Ces eaux pures viennent se réunir dans un vallon délicieux qui sépare les trois collines, elles y forment comme un long miroir, dont la beauté dépasse toute imagination. Les plantes qui l'entourent penchent coquettement au dessus de l'eau leur feuillage épais, heureuses de pouvoir se mirer dans le cristal poli qui les représente si fidèlement.

« Des milliers d'arbres s'élèvent vers le ciel, chargés de fruits odorants : l'oranger montre ses belles pommes dorées comme les cheveux de Daphné ; succombant sous le faix de son poids jaunissant, le cédrat est courbé jusqu'à terre ; les citrons exhalent leur suave parfum et imitent le sein arrondi des vierges.

« Les arbres sauvages, dont le feuillage touffu ennoblit les trois collines, sont le peuplier d'Alcide, le laurier tant aimé par le blond Phébus, le myrte de Cytherée et le pin de Cybèle, autre victime d'amour (1). Le cyprès dresse sa tige aiguë vers le ciel éthéré.

(1) Le pin cher à Cybèle : Atys par elle aimé,
Sous l'écorce d'un pin fut par elle enfermé.
(Ovide, *Métam.*, liv. X, trad. Saint-Ange).
Tout ce passage semble imité d'Ovide.

« En cette île la nature produit les différents dons de Pomone, sans le secours de la culture, dont ils n'ont pas besoin pour être savoureux : les cerises, de couleur de pourpre, les mûres dont le nom rappelle de tristes amours (1) ; la pomme de Perse qui vient mieux lorsqu'elle est transportée sur un terrain étranger.

« La grenade montre en s'ouvrant un rouge plus éclatant que celui du rubis. Entre les bras de l'orme court en serpentant la vigne riante, d'où pendent des grappes noires ou vertes : et vous, ô poires ovales, si vous voulez rester attachées à votre arbre fécond, ne craignez pas de vous livrer au ravage que les cruels oiseaux vous feront avec leurs becs aigus.

« Le vert tapis qui recouvre le sol de l'île l'emporte en beauté sur ceux d'Achéménie et rend plus charmant encore le vallon ombragé. La fleur de Narcisse incline son front sur l'étang calme et limpide ; là fleurit aussi celui qui fut à la fois le fils et le petit-fils de Cynire, et pour lequel, déesse de Paphos, tu soupires encore (2).

(1) Les amours de Pyrame et de Thisbé. V. *Métam.*, liv. IV, v. 142 et suiv.

(2) C'est Adonis que Vénus aima passionnément. Il périt à la chasse, blessé par un sanglier. La déesse le

« Il aurait été difficile d'établir, en voyant au ciel et sur la terre les mêmes couleurs, si la belle Aurore donnait aux fleurs ses nuances charmantes, ou si c'étaient les fleurs qui lui renvoyaient leur éclat. Zéphire et Flore y coloraient la violette, l'iris, la rose, aussi fraîche que celle qu'on voit sur les joues d'une vierge.

« Là, on voyait aussi le lis blanc, arrosé par les larmes du matin, la marjolaine, la jacinthe qui porte les caractères tant aimés du fils de Latone. Enfin, lorsqu'on apercevait ces fruits et ces fleurs, on remarquait que Chloris ne le cédait en rien à Pomone.

« Dans les airs, les oiseaux volent en chantant ; sur la terre courent des animaux joyeux. Au bord de l'eau chante le cygne blanc comme la neige et Philomèle lui répond de la branche où elle est posée. Actéon n'est plus étonné en voyant dans l'eau pure l'image de ses cornes ; ici, le lièvre fugitif ou la gazelle timide sortent de l'épaisseur d'un fourré ; là, l'oiseau léger porte dans son bec la pâture destinée aux petits qu'il a laissés dans son nid.

transforma en une fleur : l'Anémone. V. *Métam.*, liv. X, v. 720 et suiv.

« C'est dans ce séjour délicieux que débarquèrent les nouveaux argonautes. Au milieu de la verdure, les belles déesses étaient répandues comme par mégarde ; les unes jouaient de la cithare, d'autres de la harpe ou de la flûte sonore ; d'autres, enfin, armées de leurs arcs d'or, faisaient semblant de poursuivre des animaux imaginaires. »

Les Portugais arrivent sur la plage et pénètrent dans la forêt pour se livrer au plaisir de la chasse. Mais tout à coup ils entrevoient à travers les branches les beautés immortelles. L'un d'eux, Velloso, ne peut retenir un cri de surprise et invite aussitôt ses compagnons à s'approcher des déesses. A leur vue, les nymphes s'enfuient chacune de son côté poursuivies par les héros.

« L'une, en courant, laisse flotter au gré du vent sa chevelure d'or, l'autre ses voiles légers ; l'une tombe à dessein et entraîne dans sa chute, avec plus de douceur que de colère, celui qui la poursuit.

« D'autres rencontrent plus loin les déesses qui se baignaient dans l'onde pure : et celles-ci aussitôt commencent à pousser des cris, comme si elles ne s'étaient pas attendues à un pareil assaut. Les unes, feignant de sacrifier la pudeur à la force, se lancent nues à travers

les fourrés et présentent ainsi aux regards les charmes qu'elles refusent aux mains avides.

. . . .

« Que de baisers avides dans cette forêt ! quels sanglots attendrissants dans les bois ! quels embrassements délicieux ! quelle honnête pudeur bientôt remplacée par de joyeux sourires ! Journée adorable, que Vénus enflamma de tous ses feux, comment redire les plaisirs que tu vis éclore ! Ah ! que mes vers du moins en offrent l'imparfaite image à celui qui n'a pu les goûter ! »

Après ces peintures un peu vives, dont j'ai supprimé à dessein quelques parties, le poète sent le besoin de donner l'explication de son allégorie et de faire succéder à ces tableaux voluptueux des paroles austères.

« Les charmantes nymphes de l'Océan, dit-il, Téthys et cette île enchantée, toutes ces images ne sont autre chose que les délectables honneurs qui font grande une existence. Les glorieuses prééminences, les triomphes, les couronnes, les palmes et les lauriers, la gloire, les distinctions, voilà les délices de cette île.

« L'antiquité aimait à placer dans les cieux les mortels illustres dont la déesse aux cent voix avait consacré les noms. Ils n'arrivaient

à l'immortalité que par d'éclatants exploits, par d'immenses travaux, par ce chemin de la vertu, long et scabreux d'abord, mais à la fin plein d'agréments et de délices.

. . . .

« C'est la voix de la Renommée qui en a fait des dieux, des demi-dieux, des divinités de la patrie, des génies protecteurs et des héros. O vous donc qui aspirez à la gloire, si vous voulez les égaler ici-bas, réveillez-vous et sortez de cet engourdissement oisif qui rend esclave de cœur celui qui est né libre.

« Mettez un frein à votre avidité et à l'ambition qui, tant de fois, vous pousse au vice honteux et lâche de la tyrannie : ces vains honneurs, cet or abondant ne donnent pas aux hommes leur valeur réelle ; mieux vaut les mériter sans les avoir que les posséder sans en être dignes.

« Dictez pendant la paix des lois justes et immuables qui ne donnent point aux grands ce qui revient aux petits, ou bien revêtez des armures étincelantes, pour marcher contre les terribles Sarrasins. Vous rendrez les royaumes glorieux et puissants, tout en y gagnant vous-mêmes ; vous acquerrez des richesses méritées et des honneurs qui illustreront votre vie.

« Vous relèverez le nom de votre roi bien-aimé, tantôt par vos conseils judicieux, tantôt à l'aide de vos épées, qui vous rendront immortels comme vos ancêtres. Ne vous créez pas d'obstacles à plaisir ; car qui veut bien peut toujours : et vous prendrez place parmi les héros célèbres, et vous serez accueillis dans cette île de Vénus (1). »

Mais Camoëns ne sait pas peindre uniquement les joies et les voluptés de l'amour, il excelle surtout à exprimer la tendresse mélancolique des passions malheureuses. Il sait trouver les accents pathétiques et touchants du Dante quand il raconte la tragique histoire d'Inès de Castro, cette légende qui n'a cessé d'inspirer tous les poètes de la Péninsule (2), mais aucun mieux que Camoëns.

Gama vient de raconter au roi de Mélinde la terrible bataille de Salado, gagnée par le roi de Castille et Alphonse IV de Portugal, contre les musulmans. Le souverain portugais retourne dans son royaume pour jouir en paix

(1) Chant IX, st. 54-95.

(2) Je citerai entre autres Guevara dont le drame *Reinar despues de morir*, composé sur ce tragique évènement, a été mis par Auguste Comte dans le *Théâtre Espagnol choisi*, édité par D. José Segundo Florez, d'après ses indications.

du prix de la victoire. Alors le poète se rappelle l'histoire d'Inès de Castro, et, adoucissant avec un art infini l'ardeur guerrière qui animait son récit, il donne à son style des couleurs sombres : on sent ainsi dès le début qu'il va nous peindre la douleur et les larmes :

« De retour dans ses Etats, Alphonse ne songeait plus qu'à jouir en paix de sa grandeur et de sa gloire, lorsqu'un tragique évènement vint troubler sa vieillesse. O toi qui sauves les mortels de l'oubli, Mémoire, redis-moi la funeste aventure de cette beauté malheureuse à qui l'amour avait promis une couronne et qui ne l'obtint qu'après sa mort.

« Amour, toi qui règnes en tyran sur le cœur des humains, sa mort fut ton ouvrage : c'est toi qui la punis de son obéissance à tes lois. Impitoyable amour, il est donc vrai que les larmes ne peuvent adoucir la soif qui te dévore et que le sang humain doit couler sur tes autels !

« Tu vivais, belle Inès, solitaire et tranquille, abandonnant ton âme à ces illusions, hélas ! si passagères, qui embellissent le printemps de la vie. Les rives du Mondégo fleurissaient sous tes pas ; son onde pure aimait à

réfléchir ton image, et les échos du vallon répétaient le nom chéri que tu venais de leur apprendre.

« A ta douce rêverie répondaient les douces pensées de dom Pèdre. Pendant les heures de l'absence, il savait te retrouver encore, la nuit dans la fugitive erreur d'un songe, le jour dans les tendres souvenirs qui, de son cœur, volaient vers le tien. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, tout lui rappelait Inès et le bonheur.

« Nulle autre beauté ne peut lui plaire, nul autre hymen ne saurait le tenter. Amour, amour ! est-il pour un cœur que tu possèdes, est-il dans l'univers d'autres charmes que les tiens, un autre bonheur que celui dont tu l'enivres ? Cependant le vieux roi s'inquiète et s'irrite. Le peuple murmure ; il demande, pour l'héritier du trône, un de ces nobles hymens qui consolident la puissance des rois et assurent le destin des Etats.

« Le prince n'entend ni les vœux du peuple ni les conseils d'un père et d'un roi. Inès le tient enchaîné, la mort seule pourra les désunir... Inès mourra : Alphonse a prononcé l'arrêt. C'est dans le sang de l'infortunée qu'il veut éteindre le feu qui brûle au cœur de dom Pèdre. Ah ! quelle fureur commande à la glo-

rieuse épée qui fut la terreur du Maure, de s lever sur une beauté faible et timide !

« Des bourreaux la traînent aux pieds d'Alphonse. Le monarque est ému ; mais une affreuse politique demande qu'elle périsse. Inès pleure et gémit. La vie n'est point ce qu'elle regrette le plus : elle pleure en souvenir du prince qu'elle adore, de ses enfants qu'elle va quitter pour toujours.

« Dans sa douleur, elle lève vers le ciel ses yeux noyés de larmes, ses yeux, car des nœuds cruels pressaient ses mains captives ; et ramenant ses regards sur ces jeunes orphelins qui, dans un âge encore si tendre, resteront seuls sur la terre, elle adresse ces paroles à leur inflexible aïeul :

« Les monstres des forêts, les farouches « habitants des airs, ont quelquefois, à la vue « de l'enfance abandonnée, oublié leur ins- « tinct féroce. Une louve a nourri Romulus et « son frère ; l'oiseau ravisseur a secouru Sé- « miramis aux déserts de l'Assyrie.

« O toi qui reçus de la nature les traits et le « cœur d'un homme (si le cœur d'un homme « a pu vouloir la mort d'une femme timide et « sans défense, dont tout le crime est de cap- « tiver celui qui fut son vainqueur), seras-tu « sans pitié pour les tristes enfants d'Inès ?

Ah! sois touché de leur misère et de la
« mienne. Que leur innocence te désarme,
« puisque celle de leur mère n'a pu trouver
« grâce à tes yeux.

« Ta main victorieuse a su, dans les com-
« bats, donner la mort aux infidèles. Ne sau-
« rais-tu donc aujourd'hui accorder la vie à
« une infortunée qui n'a point mérité de
« la perdre ! Si mon amour t'offense, qu'un
« éternel exil m'en punisse. Relègue-moi aux
« glaces de la Scythie, aux sables brûlants de
« l'Afrique, dans un désert sauvage où je
« puisse ensevelir à jamais mon infortune et
« mes larmes.

« Relègue-moi parmi les lions et les tigres,
« et peut-être trouverai-je en eux la pitié que
« je n'ai point trouvée chez les hommes. Là,
« seule avec ma douleur, avec le souvenir de
« celui qui m'est si cher, j'élèverai les enfants
« que m'a donnés son amour. Ils me parleront
« quelquefois de leur père, et je ne serai pas
« tout à fait malheureuse. »

« Le monarque attendri cédait déjà à sa voix plaintive. Il veut lui faire grâce ; mais le peuple et les destins ne lui pardonnent point. Les cruels conseillers d'Alphonse pressent l'instant fatal. Ils tirent leurs épées. Chevaliers ! de quel sang allez-vous teindre vos ar-

mes ? Défenseurs de la beauté, en deviendrez-vous les bourreaux ?

« Ainsi Pyrrhus autrefois leva le glaive sur la jeune et belle Polyxène. Elle était la dernière consolation de la vieillesse de sa mère ; mais l'ombre d'Achille l'a condamnée. Pyrrhus appelle la victime. Elle obéit, semblable à la brebis soumise et craintive ; et, jetant sur sa malheureuse mère au désespoir, un de ces regards qui apaiseraient le courroux des cieux, elle marche au sanglant sacrifice.

« Telle paraît Inès, sous le fer de ses meurtriers. Ils frappent : des flots de sang inondent ce sein d'albâtre où reposaient les amours, ces lis si purs qu'elle a baignés de tant de larmes, cette tête charmante que dom Pèdre un jour ornera du diadème. Les ministres, dans leur aveugle rage, ne songent point au supplice qui les attend.

« O soleil, toi qui refusas ta lumière à l'horrible festin d'Atrée, osas-tu bien éclairer un spectacle non moins affreux? Profondes vallées, qui avez entendu les derniers accents d'Inès, le dernier son de sa bouche expirante, le nom de son fidèle dom Pèdre, vous l'avez redit en longs échos.

« Comme la fleur des champs se flétrit, à peine éclose, et perd son parfum sous la

main folâtre de la jeune fille trop pressée d'en orner sa guirlande : telle pâlit et se décolore la mourante Inès. Ses traits s'effacent, ses yeux s'éteignent, les roses de son teint ont disparu avec sa vie.

« Les nymphes du Mondégo furent saisies de douleur. Des ruisseaux de larmes coulèrent de leurs yeux, et formèrent une source pure, éternel monument de leurs regrets. Les nymphes affligées lui donnèrent le nom qu'elle porte encore, le doux nom des Amours d'Inès. Passant, vois cette claire fontaine : elle arrose des fleurs; ses eaux sont des larmes... C'est la fontaine des Amours » (1).

Tout le monde est d'accord pour admirer les beautés de ce morceau. C'est avec celui d'Adamastor l'un des deux plus célèbres du poème.

Dans celui-ci Camoëns a montré qu'il pouvait rivaliser parfois en force et en grandeur avec les plus grands génies esthétiques de l'Humanité. C'est une création complètement originale, à peine rattachée au paganisme de son

(1) *Lusiades,* chant III, st. 118-135. Florian a fait une jolie traduction en vers de tout ce charmant épisode d'Inès que je regrette de ne pouvoir reproduire.

poème. Adamastor est un des Titans, mais c'est aussi le génie des tempêtes, le gardien redoutable des mers inconnues. La flotte de Gama approche de l'extrémité méridionale de l'Afrique. Le temps est calme, la nuit étoilée « nos vaisseaux fendaient paisiblement les ondes; assis sur la proue nos guerriers veillaient, lorsqu'un sombre nuage qui obscurcit les airs se montre au-dessus de nos têtes, et jette l'effroi dans nos cœurs.

« La mer ténébreuse faisait entendre au loin un bruit semblable à celui des flots qui se brisent contre des rochers. Dieu puissant, m'écriai-je, de quel malheur sommes-nous menacés? Quel prodige effrayant vont nous offrir ce climat et cette mer? C'est ici plus qu'une tempête.

« Je finissais à peine : un spectre immense, épouvantable, s'élève devant nous. Son attitude est menaçante, son air farouche, son teint pâle, sa barbe épaisse et fangeuse. Sa chevelure est chargée de terre et de gravier, ses lèvres sont noires, ses dents livides, sous de noirs sourcils ses yeux roulent étincelants.

« Sa taille égalait en hauteur ce prodigieux colosse autrefois l'orgueil de Rhodes et l'étonnement de l'univers. Il parle : sa voix formidable semble sortir des gouffres de la mer. A

son aspect, à ses terribles accents, nos cheveux se dressent, un frisson d'horreur nous saisit et nous glace.

« O peuple, s'écrie-t-il, le plus audacieux « de tous les peuples! il n'est donc plus de « barrière qui vous arrête? Indomptables « guerriers, navigateurs infatigables, vous « osez pénétrer dans ces vastes mers, dont je « suis l'éternel gardien, dans ces mers sacrées « qu'une nef étrangère ne profana jamais!

« Vous arrachez à la nature des secrets que « ni la science, ni le génie n'avaient pu encore « lui ravir! Eh bien, mortels téméraires, « apprenez les fléaux qui vous attendent sur « cette plage orageuse et sur les terres loin- « taines, que vous soumettrez par la guerre.

« Malheur au navire assez hardi pour s'é- « lancer sur vos traces! Je déchaînerai contre « lui les vents et les tempêtes. Malheur à la « flotte qui, la première après la votre, vien- « dra braver mon pouvoir (1). A peine aura- « t-elle passé sur mes ondes, qu'elle sera « frappée, dispersée, abîmée dans les flots.

(1) La flotte de Pedro Alvarès Cabral. Sur treize vaisseaux dont elle était composée, six furent engloutis dans les flots, au milieu d'une tempête qu'ils essuyèrent à la hauteur du cap de Bonne-Espérance. Les sept autres, extrêmement maltraités, n'arrivèrent qu'avec beaucoup de peine au port de Sofala.

« Avec elle périra le navigateur impie (1)
« qui, dans sa course vagabonde, aperçut
« mon inviolable demeure et vous révéla mon
« existence. Et ce terrible châtiment ne sera
« que le prélude des malheurs que l'avenir
« vous prépare. Si j'ai su lire au livre des
« destins, chaque année ramènera pour vous
« de nouveaux désastres: la mort sera le
« moindre de vos maux.

« C'est ici qu'un guerrier, longtemps cou-
« ronné par la victoire, trouvera une éternelle
« sépulture (2). C'est ici que par un secret
« jugement du ciel, le destructeur des flottes
« ottomanes viendra déposer ses trophées et
« payer de son sang la ruine de Quiloa et de
« Mombaze.

« Un autre héros le suivra (3), chevalier
« généreux, amant passionné. Une jeune
« beauté l'accompagne. Doux présent de l'a-
« mour, elle devait embellir sa vie. Quelle
« affreuse destinée les conduit sur ces bords!

(1) Barthélemy Diaz.

(2) François d'Almeida, premier vice-roi des Indes.

(3) Allusion au naufrage de Manoel de Sepulveda, revenant des Indes, avec sa femme et ses enfants. Cet évènement a fourni à Jeronymo Corte Réal le sujet d'un poème épique, qui a été traduit en français par M. Octaire Fournier.

« Ils survivront à leur naufrage, mais pour
« éprouver d'inexprimables douleurs ; et leur
« lente agonie ne suffira point à ma ven-
« geance.

« Leurs enfants, dévorés par la faim, périront
« sous leurs yeux. Le Cafre, avare et féroce, dé-
« pouillera de ses vêtements la chaste beauté.
« Exposée nue aux ardeurs du jour, à la
« fraîcheur des nuits, foulant de ses pieds dé-
« licats le sable brûlant du désert, elle fuira
« dans l'épaisseur des forêts.

« L'impitoyable solitude ensevelira les deux
« époux. C'est là qu'ils mouilleront de larmes
« les rochers attendris. C'est là que, réfugiés
« dans les bras l'un de l'autre, ils confondront
« leur désespoir et leurs derniers soupirs. Les
« tristes témoins de tant d'infortunes les redi-
« ront aux rives du Tage. »

« Il allait continuant ses horribles prédictions, lorsque, m'élançant vers lui je lui criai : « Qui es-tu, monstre dont l'aspect extraordi-
« naire me remplit d'admiration ? » A ces mots tordant sa bouche et ses yeux noirs, et poussant un cri terrible, il me répond d'une voix lente et amère, comme si ma question l'eût affligé :

« Je suis le cap des Tempêtes ; j'anime ce
« vaste promontoire que les Ptolomée, les

« Strabon, les Pline et les Pomponius, pas
« plus qu'aucun autre n'a connu. Je termine
« ici la terre africaine, je suis la cime qui
« regarde le pôle antarctique, et qui, jusqu'à
« ce jour voilée aux yeux des mortels, s'indi-
« gne, en ce moment, de votre audace.

« Tu vois un des compagnons d'Encelade,
« d'Égéon et du géant aux cent bras. Je m'ap-
« pelle Adamastor. Comme eux, enfant de
« la terre, j'ai fait la guerre aux dieux. Tan-
« dis que mes frères entassaient contre le
« ciel montagne sur montagne, je combattais
« sur l'Océan.

« Une passion funeste alluma dans mon
« sein cette belliqueuse ardeur. J'adorais la
« jeune immortelle qui fut l'épouse de Pelée,
« j'aurais dédaigné, pour elle, toutes les
« déesses de l'Olympe. Un jour je la vis s'é-
« lancer nue sur la plage avec ses compagnes :
« le feu qui m'embrasa soudain me brûle et me
« consume encore.

« Je parlai, je déplus. Indigné de ses mé-
« pris, mais toujours enivré de ses charmes,
« je déclarai la guerre à Nérée, et, pour con-
« quérir sa fille, j'entrepris la conquête des
« flots. Doris, une néréide, trembla pour sa
« jeune souveraine, et, dépositaire de mes
« vœux, lui porta des paroles de paix et d'a-

« mour. Un pudique sourire effleura les lèvres « de Thétis : « Quelle serait donc, répondit- « elle, la nymphe dont l'amour suffirait pour « répondre à celui d'un géant?

« Mais cependant, Doris, afin d'épargner à « l'Océan une guerre si funeste, je trouverai « un moyen de calmer Adamastor sans com- « promettre mon honneur. » Telle fut la « réponse que me transmit la néréide. Hélas! « je ne sus point en pénétrer l'artifice, tant « sont aveugles les cœurs épris! le mien pal- « pita de désir et d'espérance.

« Victime de mon erreur j'avais déjà re- « noncé à la guerre; une nuit... cette nuit « cruelle devait couronner mon ardeur! je vis « à travers les ombres, s'avancer la blanche « Thétis, seule et sans vêtements. Les bras « tendus, le cœur en délire, je m'élance vers « cette beauté céleste; je couvre de baisers ses « yeux, son front, sa chevelure...

« O honte! ô désespoir! je n'avais saisi « qu'une montagne affreuse, hérissée d'une « épaisse forêt. Un sommet sourcilleux rece- « vait les brûlantes caresses destinées à une « tête divine. Tous mes sens furent glacés « d'horreur. Je restai muet, immobile, comme « un rocher qui presse un autre rocher.

« O Thétis, ô la plus belle des nymphes de

« l'Océan, si tu repoussais mes transports, que « ne me laissais-tu l'illusion qui m'avait séduit, « ce rêve de bonheur où s'égarait mon « amour ? Je pars désespéré, j'abandonne les « lieux témoins de ma disgrâce ; je vais cher- « cher des climats inconnus où personne ne « puisse rire de mes larmes.

« Mes frères étaient déjà vaincus. Leurs « cent bras les avaient mal servis contre le « ciel ; les dieux en avaient enseveli plusieurs « sous de hautes montagnes ; et moi-même, « errant sur la terre et pleurant mes ennuis, « je ne tardai pas à subir le châtiment de mes « témérités.

« De ma chair desséchée, de mes os con- « vertis en rochers, les dieux, les inflexibles « dieux, ont formé le vaste promontoire qui « avance au milieu de ces vastes ondes ; et « pour accroître mes tourments, pour insul- « ter à ma douleur, Thétis m'entoure toujours « de ses eaux.

« A ces mots, il poussa un terrible gémissement et disparut. Aussitôt, l'obscur nuage s'évanouit et au loin on entendit mugir la mer en courroux (1). »

Telle est cette création grandiose et origi-

(1) Chant V, st. 37-60.

nale du génie de Camoëns, que toute traduction est incapable de reproduire. Le Dante, le Tasse, Milton, n'ont rien créé de supérieur à cette personnification puissante du Génie des Tempêtes. Hallam, lui-même, dans sa médiocre histoire littéraire, où il semble avoir perdu la perspicacité qu'il a montrée ailleurs, suspend un moment une injuste critique pour déclarer sublime l'idée de cet épisode et en proclamer l'originalité. « La prophétie de Nérée, à laquelle nous avons déjà fait allusion, dit-il, renferme peut-être le germe de cette conception, mais sous le rapport du grandiose, de l'appropriation des circonstances, elle est bien loin du passage de Camoëns (1). »

Mais il nous reste à faire apprécier chez le poète portugais le côté descriptif de son talent, celui où, pour la vie maritime tout au moins, il n'a pas jamais été égalé. Il décrit les tem-

(1) *Hist. de la Littérature de l'Europe pendant les* XVe, XVIe *et* XVIIe *siècles*, par Henri Hallam (trad. française d'Alphonse Borghers), t. II. — « Il ne serait pas raisonnable, dit cet auteur, de demander aux critiques portugais une opinion exempte de prévention en faveur d'un poète aussi illustre et d'un poème si éminemment national ». C'est pour éviter un tel reproche, si naturel dans ce cas, que je me suis fait une loi de mettre sous les yeux des lecteurs les appréciations des écrivains étrangers de préférence à celles des nationaux et même aux miennes.

pêtes et les phénomènes variés de la mer et de l'atmosphère avec un pinceau dont la réalité n'a pas été surpassée. Pour ne pas allonger ces extraits, je me contenterai de transcrire l'appréciation de Humboldt sur ce côté remarquable des *Lusiades* : « Ce caractère de vérité qui naît d'une observation immédiate et personnelle brille au plus haut degré dans la grande épopée nationale des Portugais. On sent flotter comme un parfum de l'Inde à travers ce poème écrit sous le ciel des tropiques, dans la grotte de Macao et dans les îles Moluques. Sans m'arrêter à discuter une opinion hasardée de F. Schlegel, d'après laquelle les *Lusiades* de Camoëns surpasseraient de beaucoup le poème de l'Arioste pour l'éclat et la richesse de l'imagination, je puis affirmer du moins, comme observateur de la nature, que, dans les parties descriptives des *Lusiades*, jamais l'enthousiasme du poète, le charme de ses vers et les doux accents de sa mélancolie n'ont altéré en rien la vérité des phénomènes. L'art, en rendant les impressions plus vives, a plutôt ajouté à la grandeur et à la fidélité des images, comme cela arrive toutes les fois qu'il est puisé à une source pure. Camoëns est inimitable, quand il dépeint l'échange perpétuel qui s'opère entre l'air et la mer, les har-

monies qui règnent entre la forme des nuages, leurs transformations nécessaires et les divers états par lesquels passe la surface de l'Océan. D'abord il montre cette surface ridée par un léger souffle du vent; les vagues à peine soulevées étincellent, en se jouant avec le rayon de lumière qui s'y reflète; ailleurs, les vaisseaux de Coelho et de Paulo de Gama assaillis par une épouvantable tempête, luttant contre tous les éléments déchaînés. Camoëns est, dans le sens propre du mot, un grand peintre maritime. Il avait fait la guerre au pied de l'Atlas, dans l'empire du Maroc; il avait combattu sur la mer Rouge et dans le golfe Persique; deux fois il avait doublé le cap, et pendant seize ans, pénétré d'un profond sentiment de la nature, il avait prêté l'oreille sur les rivages de l'Inde et de la Chine, à tous les phénomènes de l'Océan. Il décrit le feu électrique de Saint-Elme, que les anciens personnifiaient sous les noms de Castor et de Pollux. Il l'appelle « la lumière vivante, sacrée pour « les navigateurs »; il dépeint la formation successive des trombes menaçantes et montre « comment des nuages légers se condensent « en une vapeur épaisse qui se roule en spi- « rale, et d'où descend une colonne qui pompe « avidemment les eaux de la mer : comment

« ce nuage sombre, lorsqu'il est saturé, retire
« à soi le pied de l'entonnoir et, fuyant vers
« le ciel, laisse retomber en eau douce dans
« les flots de la mer ce que la trombe mugis-
« sante leur avait enlevé (1) ».... Camoëns ne se montre pas seulement un grand peintre dans la description des phénomènes isolés, il excelle aussi à embrasser les grandes masses d'un seul coup d'œil. Le troisième chant de son poème reproduit en quelques traits la configuration de l'Europe, depuis les plus froides contrées du nord, jusqu'au royaume de Lusitanie et au détroit où Hercule accomplit son dernier travail. Partout il est fait allusion aux mœurs et à la civilisation des peuples qui habitent cette partie du monde si richement articulée. De la Prusse, de la Moscovie et des pays « que lavent les eaux froides du Rhin » (que o Rheno frio lava), il passe rapidement aux plaines délicieuses de la Grèce « qui crée
« les cœurs éloquents et les nobles jeux de
« l'imagination » (que creastes os peitos eloquentes e os juizos da alta phantasia) (2).

(1) Chant V, st. 19-22.

(2) Ici Humboldt a mal traduit Camoëns : il a pris le mot *phantasia* dans le sens d'imagination, mais tout le reste de la phrase indique que le poète voulait signifier les hautes spéculations mentales.

Dans le dixième chant, l'horizon s'agrandit encore; Téthys conduit Gama sur une haute montagne pour lui dévoiler les secrets de la structure du monde (machina do mundo) et le cours des planètes d'après le système de Ptolémée. C'est une vision racontée dans le style du Dante; et comme la terre est le centre de tout ce qui se meut avec elle, le poète prend occasion de là pour exposer ce que l'on savait des pays récemment reconnus et de leurs diverses productions. Il ne se borne plus, ainsi qu'il l'a fait au troisième chant, à représenter l'Europe; toutes les parties de la terre sont passées en revue, même le pays de la Sainte-Croix (Brésil), et les côtes découvertes par Magellan, « ce fils infidèle de la Lusitanie, qui « renia sa mère. »

« En louant surtout dans Camoëns le peintre maritime, j'ai voulu dire que les scènes de la nature terrestre l'avaient moins vivement attiré. Déjà Sismondi a remarqué que rien dans son poème ne témoigne qu'il se soit arrêté jamais à contempler la végétation tropicale et ses formes caractéristiques. Il ne nomme que les aromates et les productions dont le commerce tirait parti. L'épisode de l'île enchantée offre, il est vrai, le plus gracieux de tous les paysages; mais la décoration

ne se compose, comme il convient à une *île de Vénus*, que de myrtes, de citronniers, de grenadiers et de limoniers odoriférants, tous arbustes propres au climat de l'Europe méridionale.... Le poète, habitué aux sons harmonieux, n'était pas très tenté d'emprunter à la langue des indigènes des noms barbares, pour faire entrer les plantes exotiques dans la description d'un paysage, qui n'était après tout que le fond du tableau au devant duquel s'agitaient les personnages (1). »

Il est inutile de prolonger plus loin cette étude. J'ai dit l'essentiel pour permettre au lecteur de bien apprécier les *Lusiades*, pris dans leur ensemble et dans leurs principaux détails. J'ai montré que cette œuvre, quoique éminemment nationale par son sujet, est cependant construite d'après des modèles de convention littéraire et peu accessible au vulgaire. J'ai examiné ensuite le concours d'influences contradictoires, miroir fidèle de l'époque correspondante, qui ont dominé la composition du poème, et assigné à chacune son degré d'intensité et d'extension. Je me suis efforcé alors d'expliquer l'introduction dans les *Lusiades* d'un merveilleux artificiel et de

(1) *Cosmos*, trad. par Faye et Galuski, t. II, p. 64-68.

rattacher l'incohérence qui en résulte au système général de contradictions qui caractérise l'avènement de l'ère critique. Après cette vue d'ensemble, j'ai successivement mis sous les yeux du lecteur les morceaux les plus célèbres du poème, dont je ne pouvais citer toutes les beautés.

De cette rapide appréciation il résulte qu'on ne peut considérer les *Lusiades*, au point de vue de l'histoire générale de l'Humanité, comme un chef d'œuvre accompli. C'est une production inégale, semblable à ces édifices à qui plusieurs architectes ont mis la main, et qui accusent cette diversité dans le défaut d'équilibre des parties : ici éclate la majesté des portiques grecs, là un style mixte, non sans grâce et sans charme, mais qui annonce peu d'indépendance; plus loin, au contraire, on dirait qu'un génie original a tracé le plan, et arrêté de sa main puissante les linéaments hardis d'une nouvelle architecture. Malgré toutes ses inégalités, l'œuvre sera classée toujours parmi les grandes épopées, et méritera à son auteur le nom de grand poète. Elle est peut-être la dernière dans la hiérarchie des chefs-d'œuvre épiques, depuis Homère jusqu'à Milton, mais elle n'en est pas moins du nombre. Et si telle est la place qu'on semble

pouvoir lui assigner, quand on considère cette œuvre dans l'ensemble, n'oublions pas, d'un autre côté, qu'elle contient des détails qui soutiennent la comparaison avec tout ce que le génie esthétique a produit de plus beau.

Mais pour le Portugal, les *Lusiades* sont tout. Non pas qu'il n'ait produit d'autres poètes remarquables, mais Camoëns les surpasse tellement qu'on s'explique très bien que lui seul ait conquis une renommée européenne et effacé complètement ses émules portugais aux yeux des étrangers. Il est l'incarnation de l'âme nationale, qu'on me passe le mot, et comme l'a dit si bien M. Ferdinand Denis « quiconque a lu Camoëns a dû admirer je ne sais quel sentiment de courage et de vertu répandu dans ses vers ; il a dû comprendre que c'était bien ce poète de la patrie dont on répétait les chants en combattant pour elle (1) ; il a compris peut-être pourquoi les Portugais ne le nomment jamais sans une visible émotion (2). »

(1) Allusion au siège de Colombo. Les soldats portugais pour s'encourager, chantaient, dit-on, sur la brèche les stances des *Lusiades*. Ceci se passait 80 ans après la publication du poème.

(2) *Résumé de l'Hist. littéraire du Portugal* (Disc. prélim.), p. XIV.

Et en effet tant que vivra le nom de ce petit peuple qui fit tant de grandes choses dans le monde, les *Lusiades* resteront pour lui le livre sacré de la religion patriotique et le reliquaire bénit de la gloire nationale.

III

Mais Camoëns n'est pas seulement un poète épique, il a su également montrer sa supériorité dans tous les genres poétiques. Sans doute, la renommée des *Lusiades* a fait oublier ses chants d'amour, mais mon étude resterait incomplète si je laissais de côté cette partie non moins remarquable de son œuvre.

Les poésies lyriques de Camoëns ne furent jamais publiées pendant sa vie et on croit généralement que le recueil manuscrit qu'il en avait fait lui fut volé (1). Ce ne fut que quinze années après la mort du poète qu'on réussit à réunir et à publier un certain nombre de ces compositions, auxquelles on donna le nom général de *Rimas*, qu'elles conservent encore (2). Des éditeurs postérieurs ajoutèrent

(1) Voir ci-dessus, p. 130.

(2) Ce premier recueil ne contenait que 65 sonnets, 10 *canzoni*, 1 sextine, 5 odes, 4 élégies, 3 octaves, 8 églogues, 76 *redondilhas*. — Pour tout ce qui est relatif à la bibliographie des œuvres de Camoëns, consulter le magnifique ouvrage de M. Théophilo Braga : *Bibliographia Camoniana*, gr. in-8°, Lisboa, 1880.

successivement d'autres compositions retrouvées à cette première collection, et la moisson ne semble pas encore épuisée, car le dernier éditeur du poète, M. de Juromenha, a été assez heureux pour augmenter ce trésor amassé avec tant de soin.

Comme poète lyrique, Camoëns est surtout un disciple de Pétrarque, mais il subit également l'influence provençale signalée plus haut. Lui aussi il est un *gran maëstro d'amore*, et en ceci le caractère de sa nation, renommée pour la tendresse amoureuse de ses enfants (1), a secondé puissamment cette influence littéraire. Un de ses sonnets commence ainsi : « J'écris sur l'amour, je vis d'amour. » Il fut un des maîtres dans l'art de peindre toutes les émotions d'un cœur épris et d'exprimer toutes les délicatesses de l'adoration féminine. Comme tous les vrais poètes, la poésie n'était pas pour lui un simple jeu de l'esprit, mais le langage même du cœur. « O vous, s'écrie-t-il, que l'amour assujettit à ses multiples volontés, lorsque vous lirez les évènements racontés dans ces pages, sachez-le, ce sont vérités pures et non choses feintes; comprenez-le bien :

(1) Cervantes disait : *Mueren de amor los Portuguèzes*, les *Portugais meurent d'amour.*

selon que vous aurez aimé, il vous sera donné de sentir mes vers. »

Dans un autre sonnet, il nous a laissé le portrait de celle qui inspira sa lyre :

« Un coup d'œil doux et compatissant, sans qu'on sache ce qui le rend tel, un sourire doux et honnête, qu'on s'attend à rencontrer, une contenance paisible et modeste, qui laisse deviner presque de la gaieté;

« Un abandon plein de pudeur, un geste grave et reposé, une bonté pure, indice gracieux et sûr des qualités de son âme;

« Un courage contenu, une aménité perpétuelle, un certain air de crainte sans avoir commis aucune faute, et cependant un air serein; tous les indices d'une longue et obéissante souffrance :

« Telle fut la céleste beauté de ma Circé, tels furent les philtres magiques qui transformèrent ma pensée (1). »

(1) La remarque que j'ai déjà faite à propos des traductions des *Lusiades*, s'applique également à ce chapitre et même ici je n'ai pas le choix, car il n'existe qu'une traduction française des poésies lyriques de Camoëns, et encore elle est bornée à un très petit nombre. M. C. Magnin en avait traduit quelques-unes dans sa *Vie de Camoëns*, mais c'est à M. Ferdinand Denis que l'on doit ce petit recueil. Il a été publié à la suite de la traduction des *Lusiades*, par MM. Octave Fournier et Desaules, in-12. Paris, 1841.

L'image de sa bien-aimée le suit partout, tout lui rappelle sa présence et ses charmes :

« Quand le soleil voilé répand dans le monde sa lumière paisible et douteuse, le long d'un rivage je songe à mon ennemie.

« Là je lui vis arranger ses cheveux, là elle posa sa main sur son charmant visage, là elle eut un parler joyeux ; ici elle fut pensive ; tantôt elle s'arrêtait, tantôt je la voyais marcher.

« Là elle s'assit, là elle m'aperçut en levant ses vagues regards ; ici elle fut un moment émue, ici elle redevint tranquille.

« Là elle s'attrista, là je la vis sourire ; enfin dans ces pensées qui reviennent sans cesse, je passe une existence vaine et qui ne peut finir. »

Cependant, malgré la rigueur du sort et la perspective de nouveaux malheurs, il ne l'oubliera jamais :

« Il y a déjà longtemps que j'ai appris par mon propre sort quelle vie m'est destinée. Une longue expérience du temps passé m'a dévoilé clairement l'avenir.

« Amour redoutable et cruel, fortune aveugle, vous savez ce qu'est votre force : détruisez, ravagez tout. Qu'il ne reste rien, vengez-vous de cette vie qui dure encore.

« L'amour a appris de la félicité que je ne la possédais point, et pour que je sentisse moins son absence, il me soutient par de vaines images.

« Mais vous, madame, puisque mon destin n'a pu être meilleur, vivez au moins dans mon âme, la fortune n'a aucun pouvoir sur elle. »

L'absence et la misère sous des climats lointains n'étaient pas assez encore. Il devait apprendre loin du Tage et après avoir essuyé les calomnies de l'envie, la triste nouvelle de la mort de sa bien-aimée. Pourquoi continuer à vivre ?

« Ame charmante qui t'es éloignée si rapidement de cette vie pleine de déceptions, repose là-bas en l'éternité des cieux ; et moi, il faut que je vive toujours triste sur cette terre.

« Si, dans les demeures éthérées où tu t'es élevée, il est permis de conserver quelques souvenirs de la terre, n'oublie point l'ardent amour dont tu as pu lire la pureté dans mes regards ;

« Et si la douleur qui me reste, l'angoisse sans remède de t'avoir perdue, peuvent mériter que j'aille te retrouver un jour,

« Prie-le, ce Dieu qui a tranché tes jours, de m'emporter aussi vite vers toi, qu'il t'enleva jadis à mes regards. »

Camoëns a excellé dans ces petits poèmes qu'on appelle sonnets. La grâce, le naturel et l'harmonie y concourent sans effort apparent.

Mais, selon moi, c'est surtout dans ses admirables *Canzoni* qu'il est vraiment comparable aux grands maîtres italiens. On y trouve une mélodie plaintive et amoureuse, des gémissements qui partent du fond de l'âme et ce sentiment d'une mélancolie douce que les Portugais désignent par ce nom intraduisible de *saudade*. Voici une des plus belles, composée dans l'Inde :

« Près d'une montagne stérile et desséchée, qui élève sa tête chenue et informe, malgré l'horreur qu'elle cause à la nature, il existe un lieu où aucun oiseau ne vole, où aucun animal ne vient reposer, où l'on ne voit couler aucun fleuve, où l'on ne voit jaillir aucune fontaine, où l'on n'entend jamais le doux bruit des verts rameaux. Cette terre, nommée Heureuse par tout le monde, et que j'appellerai par antiphrase la Désolée, a été placée par la nature près de cet endroit où un bras de la haute mer sépare l'Abyssinie de l'Arabie Pétrée. Bérénice y fut jadis fondée; elle était située où se couche le soleil qui la brûlait de ses rayons.

« On y découvre le cap, avec lequel finit la

côte d'Afrique, qui vient du couchant; on l'appelait Aromata dans d'autres temps, mais, avec le cours des années, la langue dure et informe des naturels lui a imposé un nom différent. C'est donc en cet endroit où la mer agitée cherche à entrer dans l'embouchure du détroit, que mon triste sort m'entraîna et me fixa un moment. Dans cette partie du monde si triste, si aride, si reculée, il fallut laisser un instant de ma rapide existence pour que mes jours se trouvassent dispersés dans tout l'univers. Là, je les dépensai, ces tristes jours, dans la contrainte, dans l'amertume, dans la solitude, dans le travail et dans la douleur; non seulement j'avais contre mon existence l'ardeur du soleil, un air embrasé et pesant, mais j'avais encore contre moi mes pensées, avec lesquelles je puis quelquefois tromper la nature : elles retraçaient à ma mémoire cette félicité rapide déjà passée, dont j'éprouvais le charme quand je vivais encore, elles me la retraçaient pour doubler l'âpreté de mes maux, pour me montrer qu'il y avait dans ce monde bien des instants de bonheur.

« Je restai là avec ces pensées, perdant mon temps et ma vie; hélas! ces pensées, elles m'emportaient si haut sur leurs ailes (et voyez si le saut devait être léger) que je retombais

de ces vains rêves de contentement dans le désespoir de voir un si déplorable jour. Mon songe se changeait en un pleur subit, en soupirs qui rompaient les airs : ici le cœur captif, entouré de douleurs et de chagrins, montrait sa plaie saignante. Dans cet abandon il se mettait à nu, exposé aux traits de la fortune superbe ; oui, superbe, inexorable, sans pitié.

« Mon âme n'avait nul lieu où se reposer, nulle espérance ; je ne voyais aucun chevet où je pusse un peu reposer ma tête, tout était douleur et cause de souffrance ; mais mourir, je ne le pus, le sort ne le voulut jamais ; pour cela, il n'était pas assez favorable. Cette mer irritée et mugissante s'apaisait ; il semblait que ces vents, importunés par ma voix, réfrénaient leur colère ; le ciel n'était sévère qu'avec moi. Les étoiles et le destin toujours contraires se riaient de mon perpétuel souci ; usant leur puissance et leur indignation contre un corps terrestre, misérable ver de terre.

« Si encore j'avais obtenu, pour prix de toutes ces fatigues, la certitude que je suis quelquefois présent à ses yeux remplis d'éclat ; si j'étais assuré que cette triste voix, traversant l'espace, allât frapper les oreilles angéliques de celle près de laquelle j'ai vécu, et

que, faisant un retour sur elle-même, rappelant à son esprit agité de souvenirs le temps déjà passé de mes douces erreurs, de mes maux chéris, de ces fureurs souffertes et cherchées pour elle ; si, écoutant la pitié, quoique ce fût bien tard, elle eût quelque regret, elle se jugeât intérieurement sans indulgence ; si je savais, en un mot, toutes ces choses, je pourrais supporter ce qui me reste d'existence, cela adoucirait mes souffrances. Ah ! madame, que vous êtes brillante ! vous dont la douce mémoire me soutient ici, quoique je sois éloigné de toute joie. Dès que ma pensée vous représente à mon cœur, mes fatigues s'évanouissent, ma peine s'enfuit ; par votre unique souvenir, je me trouve rassuré et rempli d'un nouveau courage, même à l'affreux aspect d'une mort si redoutable : tout à coup l'espoir m'environne, et mon visage devenu plus serein exprime les douces souvenances au lieu des pénibles soucis.

« C'est rempli de ces souvenirs que je m'informe de vous, madame, aux vents amoureux qui arrivent des lieux où vous êtes, que je demande aux oiseaux qui volent s'ils vous ont vue, ce que vous faisiez, quels étaient vos discours, où, comment, avec qui, quel jour, à quelle heure ? Ma vie fatiguée s'améliore ici :

je recueille un nouveau courage qui m'aide à vaincre la fortune et la peine, uniquement pour vous revoir un jour, uniquement pour aller vous servir et vous adorer; le temps me dit qu'il aplanira tous les obstacles ; mais le désir ardent, qui ne souffrit jamais de retard, rouvre les plaies qui me font pâlir.

« C'est ainsi que je vis, et si quelqu'un vous demande pourquoi je ne meurs pas, vous pouvez répondre que c'est parce que ma vie est une mort continuelle. »

Après les *canzoni*, il faudrait citer les odes, les élégies et les églogues où il se montre l'émule de Sannazaro et de Garcilaso, mais l'espace me manque pour mettre sous les yeux du lecteur des spécimens de ces divers genres, qui, d'ailleurs, perdent trop à être traduits. En outre, les diverses parties d'une appréciation doivent être en rapport avec l'importance de chaque sujet, et nous avons vu que Camoëns est surtout l'auteur des *Lusiades*, son titre principal a la notoriété occidentale.

Camoëns s'est exercé aussi au théâtre, et nous avons de lui un petit nombre de comédies. Mais il faut l'avouer, c'est la partie la plus faible de son œuvre : il n'a pas fait oublier Gil Vicente et n'a provoqué dans ce sens

aucune impulsion féconde, tandis que ses *Lusiades* et ses *Rimas* devinrent en Portugal le point de départ d'une riche efflorescence poétique, mais toujours inférieure en éclat et en parfum.

Telle fut l'œuvre du grand poète portugais. La patrie et l'amour furent les deux grandes sources d'inspiration de son génie : tous ceux qui aiment leur pays, qui ont saigné de le voir malheureux ou se sont réjouis de sa puissance et de sa grandeur l'admireront toujours; tous ceux qui aiment, qui ont souffert les angoisses d'un cœur qui ne s'appartient plus, les douces émotions que procure l'adoration de la bien-aimée trouveront en lui un interprète sincère et fidèle.

Adoration de la femme, amour de la patrie, n'est-ce pas là la noble préparation qui conduit au plein épanouissement du cœur, à l'amour de l'Humanité?

CONCLUSION

19

On ne doit pas voir dans l'histoire une masse d'exemples, mais on doit y chercher une suite de préparations.

AUGUSTE COMTE.

Cette conclusion doit comprendre nécessairement deux parties, l'une relative à la nationalité où a surgi Camoëns et l'autre se rapportant à la fonction poétique dont il fut un des grands organes au XVIe siècle.

Nous avons assisté, pour ainsi dire, à la naissance du Portugal, déterminée par la tendance au morcellement politique propre au moyen-âge, par la convergence des efforts dans la lutte contre les Arabes et par les admirables dictatures royales qui dirigèrent la consolidation de son indépendance. Puis, nous avons vu cette petite nationalité, une fois constituée, prendre le rôle d'exploratrice de la surface terrestre et ouvrir l'ère des grandes

navigations qui aboutissent d'un côté à la découverte de Colomb et de l'autre aux voyages de Gama et de Magellan. De ce développement maritime il est résulté l'extension de la famille occidentale sur toute la terre et l'institution des rapports universels, sous l'impulsion de l'activité industrielle. Ce n'est pas tout : Albuquerque fonde un nouvel empire aux dépens de la puissance musulmane et le Portugal contribue ainsi à délivrer l'Europe occidentale d'une menace perpétuelle. Telle fut l'œuvre de ce petit peuple, tels sont ses titres à la reconnaissance universelle.

Nous assistons ainsi à ce curieux phénomène de la formation et du développement d'une nation à part, en dehors de toute variété ethnographique, distincte du reste de l'Espagne, à la formation, en un mot, de ce que M. Laffitte a appelé une race sociologique.

Tout en conservant des caractères communs avec la population espagnole, les Portugais, par une suite de modifications politiques et sociales, arrivèrent à un état complet de différentiation nationale. Non seulement le nouveau noyau devint politiquement autonome, mais des traditions locales et distinctes prirent naissance, et une nouvelle langue se développa dans ce coin de la Péninsule.

Le Portugal acheva de se caractériser lorsque tous les éléments qui avaient concouru à sa naissance, furent rendus convergents et homogènes par le sentiment d'une fonction générale distincte. Dès lors, il fut impossible, soit par la violence, soit par la persuasion, de le réincorporer à la monarchie espagnole dont il était sorti.

Ce fait indestructible il faut l'accepter comme un des résultats fondamentaux de l'évolution ibérique et comme un cas anticipé de l'avenir normal où les grandes nationalités actuelles, pour obéir aux besoins d'un régime industriel et pacifique, se résoudront en un certain nombre de petites patries qui se suffiront à elles-mêmes, comme le Portugal, la Hollande, la Suisse et la Belgique.

C'est dire combien le Positivisme est opposé à toute vaine utopie d'incorporation, qu'elle s'appelle union ibérique ou autre. Il n'y a de lien général que le lien spirituel, lui seul peut faire converger des unités distinctes ; le groupement temporel est, au contraire, local et spécial par sa nature, il s'adresse à des intérêts réunis sur une portion determinée de la planète, son action ne peut dépasser ces limites. Une doctrine universelle, commune, générale, reliant toutes les diversités nationales;

des gouvernements temporels, locaux et distincts dirigeant chaque patrie, voilà la solution de l'avenir vers lequel nous marchons.

Il est donc à la fois rétrograde et anarchique de vouloir nous proposer l'union politique d'éléments dont toute l'évolution a eu justement pour résultat de les distinguer de plus en plus : anarchique, car ces tentatives peuvent provoquer des collisions formidables en excitant les convoitises des forts aux dépens des faibles ; rétrograde, car on nous propose simplement de retourner en arrière et de nous replacer au point de départ de chaque évolution nationale.

Il y a par conséquent dans l'histoire de l'élément portugais deux grands faits à retenir. D'un côté, la participation à l'œuvre générale de l'Occident par les grandes navigations qui nous donnent la connaissance pratique de notre planète où s'accompliront les destinées de notre espèce. D'un autre côté, la formation d'une diversité nationale complétant la division du travail sociologique et annonçant l'état normal de l'Humanité.

Mais la participation du Portugal au mouvement général de l'Occident ne se borne pas au développement maritime, il est un des éléments nécessaires de l'évolution poétique pen-

dant la longue transition moderne. Camoëns représente le maximum de ce concours à l'élaboration commune et à ce titre il est un des grands organes de la fonction poétique telle qu'elle résulte de la situation historique. Or, l'exercice de ce ministère dans une époque troublée entraîne de toute nécessité des inconvénients propres à la nature de la crise sociale.

On peut voir, en effet, chez le poète portugais les symptômes de cette grave aberration si magistralement analysée par Auguste Comte (1), et d'après laquelle on tendrait à faire de l'art le régulateur de la société. Méconnaissant la vraie destination de l'art qui consiste à embellir la vie humaine pour l'améliorer, les artistes, et surtout les poètes, furent conduits, d'après la dissolution graduelle des principes sociaux, à la vicieuse prétention de vouloir diriger la société. Les cinq siècles que dure la phase négative n'ont fait que développer ces aspirations, qui ont finalement pris, suivant quelques exemples modernes, la forme maladive d'un délire

(1) Voir le *Discours sur l'ensemble du Positivisme,* dans le tome Ier du *Système de politique positive,* p. 277 et suiv.

orgueilleux. Et à mesure que la situation sociale est devenue de moins en moins favorable à la production des grands génies esthétiques, on a vu surgir à leur place une foule d'esprits incomplets dont le seul mérite consiste dans une facilité abusive à tout exprimer. Ces purs littérateurs trouvèrent nécessairement dans les besoins de propagande négative du siècle dernier, une base pour leur anormale prépondérance qui, à l'avènement de la grande crise révolutionnaire, leur procura un ascendant politique qui dure encore, grâce au journalisme et au régime parlementaire.

Nous avons été ainsi conduits « à la honteuse domination, non moins funeste à l'art qu'à la philosophie et à la morale, des influences évidemment vouées à la subalternité sociale ». Cette aberration fait surtout des ravages dans nos populations méridionales, où le prestige accordé toujours à l'imagination favorise les déplorables prétentions politiques des purs rhéteurs. Ce malheureux état de choses durera tant qu'une nouvelle systématisation religieuse ne viendra régler toutes les forces sociales et assigner à chacune d'elles sa destination normale.

Cultivées d'abord par les théocraties, les facultés esthétiques, comme les autres forces

sociales, durent s'en détacher et poursuivre leur progrès en dehors de ces tentatives prématurées de systématisation de l'ordre humain. L'antiquité gréco-romaine, le moyen âge et la transition moderne eurent pour résultat le libre développement de toutes ces forces. L'art eut une très grande part dans cette suite de préparations et s'il ne put, excepté dans la Grèce, retrouver un régime favorable à son plein essor, par suite de l'instabilité de l'ébauche du moyen âge et des éléments contradictoires des temps modernes, il ne cessa d'entretenir et d'exercer notre puissance esthétique. Ce caractère de l'art transitoire se manifeste surtout dans l'ensemble des compositions qui se rattachent au mouvement poétique auquel appartient Camoëns. D'après la remarque d'Auguste Comte, tout cet ensemble de productions admirables, depuis Dante jusqu'à Walter Scott, n'a surtout servi qu'à démontrer que l'Humanité n'a rien perdu de sa puissance esthétique. On peut ainsi voir clair dans l'histoire de l'art et expliquer l'avortement final de toutes ces œuvres, écloses au milieu d'une situation anarchique, qui a placé l'artiste sous l'influence de courants divers et contradictoires.

C'est à l'avenir qu'est réservée, sous l'impul-

sion d'une doctrine universelle, — dont l'avènement n'est lui-même que le résultat de toute l'évolution humaine, — la réalisation de cette harmonie intime entre l'artiste et le public qui permettra alors la production d'œuvres incomparables. L'art retournera à sa source religieuse et trouvera dans un nouveau culte les conditions de sa destination normale : idéaliser et stimuler. Alors aussi on saura comprendre la valeur méconnue par nos préjugés scientifiques, de ces populations qui, comme l'Espagne et le Portugal, ont cultivé essentiellement le sentiment et l'imagination.

Tout concourt donc à nous démontrer la nécessité et l'opportunité de l'avènement d'une nouvelle religion : tout le passé, scientifique, actif et esthétique, ne se présente à nos yeux que comme une longue préparation faite de transitions souvent douloureuses, pour arriver à cet état final où tous les aspects de notre nature, sentiment, intelligence et activité, longtemps déchirés par des luttes intestines, se trouveront définitivement harmonisés sous une nouvelle unité religieuse.

Il avait bien pressenti le résultat du long enfantement des siècles, le grand penseur catholique moderne, quand il disait : *Tout an-*

nonce je ne sais quelle grande synthèse vers laquelle nous marchons.

Plus heureux que lui, nous savons que cette synthèse existe déjà, et qu'elle n'attend que le dévouement des hommes de bonne volonté pour laisser après nous sur cette terre une société meilleure et faire succéder des temps plus calmes aux orages révolutionnaires de notre époque.

FIN.

ERRATA

—

Page 22, lignes 3 et 12, lire *Aljubarrota* au lieu d'*Aljubarrola.*

Page 42, note, ligne 3, lire ***M.*** *d'Avezac* au lieu d'*Azevac.*

Page 56, note, lire le *Quilimane* au lieu de *Guili-mane.*

Page 95, ligne 14, lire *gouverneur* au lieu de *vice-roi.*

TABLE DES MATIÈRES

Versailles. — Imp. de E. AUBERT.